A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE LIVRE ROSE.

IV.

Digitized by Google

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'ERFURTH, N° 1.

Digitized by Google

PQ
1276
G53
L5
1834
v.4

LE

LIVRE ROSE,

RÉCITS ET CAUSERIES

DE JEUNES FEMMES.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

URBAIN CANEL, 104, RUE DU BAC. | ADOLPHE GUYOT, 18, PLACE DU LOUVRE.

M DCCC XXXIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ORPHELINE,

ou

LA FAMILLE EDGERMOND.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les héritiers de M. B...., ayant entendu parler du projet qu'exécutent aujourd'hui MM. Canel et Guyot de publier un recueil de nouvelles écrites par des femmes célèbres, ont pensé qu'ils devaient, dans l'intérêt de la littérature, leur communiquer un manuscrit qui faisait partie de la riche bibliothèque de leur parent : car M. B.... regardait comme une de ses plus précieuses richesses les pages inédites échappées au génie même qui n'avait pas pris naissance dans son pays.

Mistriss Inchbald fut un des talens les plus remarquables de la littérature britannique ; son petit roman de *Simple histoire*, devenu si populaire et si à la mode par le charmant vaudeville de ce nom,

Digitized by Google

n'est pas le seul titre que cet auteur ait à la gloire. Elle publia, un peu plus tard, *la Nature et l'Art*, ouvrage dont l'intérêt prend aussi sa source dans la vérité et la grâce des détails.

Si mistriss Inchbald avait voulu entretenir le public d'elle-même, les premières années de sa jeunesse, si aventureuse, lui eussent fourni plus d'un épisode intéressant. Douée d'une figure et d'une taille charmante, jetée avant seize ans, par sa propre imprudence, dans une société licencieuse, celle des auteurs et des artistes, elle déploya tant de sagesse et de fermeté, un amour si vrai pour la vertu, qu'elle força Inchbald, acteur doué d'un talent remarquable, mais surtout renommé par ses bonnes fortunes, à lui offrir sa main. Inchbald était las de cette vie de plaisirs qui laissent tant de vide dans l'âge mur; la naïveté, la beauté d'une jeune fille sans appui, sans ressource, ayant fui la maison paternelle, seulement par curiosité de connaître le monde, le touchèrent profondément. Il épousa miss Simpson, et la fit entrer au théâtre, objet de tous ses vœux. Elle n'y eut point de brillans succès: un vice de prononciation que le temps ni aucun moyen ne purent

Digitized by Google

corriger, les lui interdit toujours ; mais elle était si spirituelle et si jolie, son esprit réunissait à la fois tant de grâces et de sûreté, qu'elle désarmait la critique. Plus tard, mistriss Inchbald devint un auteur dramatique très-distingué ; elle composa successivement quinze pièces, qui furent toutes représentées au théâtre de *Drury-Lane :* ces pièces, sans être exemptes de défauts, sont remplies d'intérêt et de gaîté.

Ses travaux littéraires lui ayant donné assez d'occupation, elle s'y consacra exclusivement et quitta le théâtre.

M. Inchbald, depuis son mariage, avait toujours montré à sa femme une tendresse très-vive et une fidélité à toute épreuve dont elle lui témoignait une profonde reconnaissance ; mais son imagination vive et tendre rêvait peut-être un sentiment plus passionné, qu'elle ne ressentait point pour son mari, et que ses vertus lui interdisaient d'éprouver pour un autre. Cependant, devenue veuve, elle resta fidèle à la mémoire de son époux, et, quoique fixée à Londres à cause de ses travaux littéraires, elle y vivait dans une profonde retraite.

Digitized by Google

Mistriss Inchbald fut un des éditeurs du Théâtre Anglais en 25 vol., ou Collection de pièces représentées sur les théâtres royaux de la Grande-Bretagne. Il y a de sa main des remarques biographiques et critiques d'un grand mérite. Mistriss Inchbald aimait le travail et l'étude, et, malgré la gaîté de son caractère, elle n'avait jamais eu aucun des goûts bruyans de la jeunesse. Elle n'avait que vingt-trois ans quand elle donna sa première pièce, sous le titre du *Conte Mogol, ou la Descente en ballon.* Sa santé était fort délicate, et les médecins durent l'engager à faire un voyage dans le midi de la France. Il est probable que ce fut dans ce voyage que mistriss Inchbald fit connaissance de M. B.... et qu'elle lui donna ou lui prêta le manuscrit de *l'Orphelîne, ou la Famille Edgermond.*

La traductrice, qui est une jeune femme remplie de grâces et de modestie, s'est efforcée de conserver à cette production étrangère la vérité et la couleur locale, qui en sont un des principaux charmes.

Mistriss Inchbald, retirée à Kensington, y termina paisiblement sa carrière en 1821, âgée de soixante-cinq ans.

Digitized by Google

L'ORPHELINE,

ou

LA FAMILLE EDGERMOND.

Dans une vaste salle à manger parfaitement chauffée s'élevait au milieu une large table d'acajou chargée de mets substantiels, de pâtisseries mêlées à des fruits et des fleurs d'automne. Toutes ces belles et bonnes choses étaient accompagnées de thé, de café, de chocolat, et à l'entour de cette table étaient assis la famille de lord Edgermond et lui-même. Cette famille se composait de lady Lucrèce Edgermond, sa femme; de Lionel, son fils aîné, et de trois filles : Anabelle, Lucy et Marie.

Miss Anabelle, l'aînée, tenait de son père une struc-

Digitized by Google

ture élevée, même un peu massive, et surtout une entière absence d'élégance ; ses yeux, d'un bleu clair, ne réfléchissaient qu'une expression de hauteur dédaigneuse, qu'elle décorait du nom de dignité. Placée dans une classe obscure, miss Edgermond eût paru une femme désagréable ; mais sa naissance était illustre, et, outre les espérances qui lui venaient du côté de son père, elle avait hérité d'une de ses tantes ; depuis cette époque, miss Anabelle était citée comme une belle femme, et ses défauts étaient déïfiés comme des qualités. Miss Lucy, sa sœur, moins favorisée du côté de la fortune, ne l'était pas beaucoup plus par la nature ; cependant il y avait moins de dureté dans son regard, et, si elle s'était défaite de quelques prétentions ridicules, on eût pu la trouver assez agréable. Mais la perle de la famille, et pourtant la victime de ses sœurs, c'était la frêle et douce Marie : venue avant terme, ayant causé de terribles douleur à sa mère, qui, depuis cette époque, n'avait jamais pu rétablir sa santé, la pauvre Marie eût paru de trop au monde, si son frère Lionel n'eût pas été là pour l'aimer et la protéger. Douée d'une de ces organisations délicates qui donnent toujours de l'inquiétude aux cœurs qui les aiment, l'esprit et l'intelligence de Marie avaient laissé bien loin derrière elle son physique : on eût dit que la nature lui avait accordé en intelligence ce qu'elle lui avait refusé en force. Cependant

Digitized by Google

ses sœurs, et surtout miss Anabelle Edgermond, la traitaient durement, se moquaient de sa sensibilité, qui lui faisait répandre des larmes à l'aspect d'un malheureux ou au récit de la douleur d'un autre. Presque toujours souffrante, Marie aimait la solitude, se déplaisait dans ces nombreuses réunions où ses sœurs se montraient avec tant d'orgueil et de complaisance : aussi appelait-elle de tous ses vœux le moment où la famille se rendait dans le Northumberland, où lord Edgermond possédait une fort belle terre. Là, au moins, on vivait un mois ou deux avec un peu de tranquillité; mais quand la saison des chasses arrivait, avec elle arrivait aussi une société joyeuse : alors les miss Edgermond trouvaient des adorateurs empressés, et la pauvre Marie de nouveaux tourmens; car, comme elle était la seule bonne musicienne de la famille, il fallait qu'elle passât une partie de ses journées au piano pour accompagner les voix fausses de ses sœurs ou pour les faire danser le soir quand il n'y avait point de bal prié, ni, par conséquent, d'orchestre.

C'était le lendemain d'une de ces soirées, si fatigantes pour Marie, que la famille Edgermond se trouvait réunie dans la salle à manger du château, où chacun avait pris sa part du déjeûner. On allait se séparer, quand lord Edgermond fit signe à sa famille de se rasseoir et de l'écouter avec attention.

Digitized by Google

« Une partie de nos hôtes est à la chasse, d'autres sont dans leurs appartemens, dit milord; le hasard nous sert bien, et je puis vous entretenir d'un événement dont je n'ai pas cru devoir vous instruire jusqu'à ce moment, attendu que je me croyais assez de force d'esprit et surtout de caractère pour gouverner parfaitement ma maison et ma famille. Aussi, dans cette circonstance, ajouta-t-il avec importance et dignité, c'est bien moins pour vous consulter que pour vous annoncer mes intentions.....

— Et qui a jamais tenté de vous désobéir, milord? interrompit lady Edgermond avec fatigue; à quoi bon ce préambule? Parlez, nous vous écoutons.

— Vous savez, reprit lord Edgermond, que j'eus un frère. James avait dix ans de moins que moi; élevé par ma mère et par une des sœurs de lady Edgermond, qui avait épousé un Français, James puisa dans cette éducation, dirigée par des femmes, un caractère exalté et romanesque qui déplut beaucoup à mon père; ce mécontentement devint d'autant plus vif que toutes les promesses de madame de Verville, notre tante, n'eurent aucune exécution. Son mari fut ruiné par la révolution de France, et ainsi s'évanouirent toutes les espérances de James à cette fortune. Alors mon frère, qui s'était cru long-temps indépendant et dont la tête était impressionable et légère, refusa d'obéir aux volontés de

Digitized by Google

mon père et d'entrer dans les ordres : ni prières, ni menaces ne purent le déterminer à se soumettre à une carrière qui lui déplaisait, et le dernier lien qui le retenait à la maison paternelle s'étant rompu par la mort de ma mère, il la quitta. Depuis il n'a jamais reparu en Angleterre. James se rendit en Italie, où il cultiva la peinture et y acquit, dit-on, un talent remarquable; il fut ensuite se fixer en France, qu'il adopta tout-à-fait pour sa patrie; il s'y est même marié.

— Et où est-il en ce moment, mon père? interrompit Lionel avec empressement; je serais fier et heureux de connaître un homme qui s'est assuré l'indépendance par son travail et ses talens.

— C'est un vœu que je ne vous aurais point laissé accomplir, Lionel, dit lord Edgermond; car James fut un fils désobéissant et rebelle; mais il n'est plus.

— Il n'est plus! reprit Lionel; est-il donc mort loin de sa patrie et sans que vous l'ayez revu?

— Sans que je l'aie revu, mon fils.

— Et, du moins, était-il heureux?

— C'est ce dont je ne me suis point informé. A l'époque de la mort de ma mère, il toucha ce qui lui revenait de ce côté; ce qui n'était pas considérable, car lord Edgermond, mon père, avait fait un mariage d'inclination : du reste, James n'avait plus rien à attendre, car lord Edgermond l'a déshérité.

Digitized by Google

— Déshérité! s'écria Lionel en se levant. Ah! sans doute, milord, devenu maître de votre fortune, vous cherchâtes votre frère, vous lui offrîtes...

— J'étais déjà père quand le mien mourut, mon fils; cette fortune appartenait à mes enfans; je ne dus point la prodiguer à un fils rebelle, à un dissipateur sans doute qui, au surplus, ne m'a jamais rien demandé. »

Ces derniers mots, lord Edgermond les prononça avec beaucoup de gravité, avec le ton d'un homme persuadé d'avoir fait son devoir. Une partie de la famille partageait certainement cette opinion; mais les yeux de Lionel et de Marie se baissèrent involontairement, pour que leur père n'y pût lire un blâme qui lui aurait déplu. Lord Edgermond reprit :

« Voici une lettre que j'ai reçue de mon frère, je vais vous la communiquer, lady Edgermond; comme il s'agit de quelques arrangemens de famille, il est convenable que vous en soyez instruite : cette lettre, mon frère l'a écrite à son lit de mort. » En prononçant ces paroles, la voix de lord Edgermond n'était pas même émue, il n'y avait pas une larme dans ses yeux pour ce frère mort déshérité, et ce fut avec fermeté qu'il lut ce qui suit :

« Quand vous recevrez cette lettre, la main qui l'écrit, » mon frère, sera froide et insensible. Mon frère! que

Digitized by Google

» ce titre est sacré! et je l'invoque cependant pour la » première fois; je l'invoque, car je n'ai plus de forces, je » vais mourir, et je laisse sans ressource une femme et un » enfant. Tant que j'ai pu travailler pour eux, je l'ai fait; » mais, depuis six mois, retenu sur un lit de douleur, » le moment est arrivé de m'en séparer pour jamais, » de m'en séparer avec la cruelle pensée de les laisser » sans ressource. Je ne puis rien donner à une fille que » j'adore, ni à celle qui fut ma compagne et qui n'a » partagé avec moi qu'une existence de gêne et souvent » de misère : vie d'artiste, honorable, mais bien » peu profitable, et qui laisse rarement à celui qui l'a » choisie le moyen d'acheter une tombe où l'on puisse » conserver ses cendres. » Un sanglot convulsif sortit de la poitrine de Marie; lord Edgermond la regarda avec sévérité; miss Anabelle haussa les épaules; Marie cacha sa figure dans son mouchoir, et lord Edgermond continua : « A cette heure suprême à laquelle je » suis arrivé, mon frère, toute fierté se tait, surtout » quand cette fierté peut nuire à ce qui vous est cher; » mon père m'a déshérité, je le sais, il a été bien cruel! » mais vous, Williams, n'avez-vous jamais regretté qu'il » le fût? Oh! j'aime à penser que si; j'aime à penser » que vous ne refuserez point ma prière, que vous ne » refuserez pas votre protection à la fille de votre mal- » heureux frère; que vous ne voudrez point qu'elle vive

Digitized by Google

» dans la misère et périsse dans le désespoir. Je ne vous » implore point pour sa mère, Williams, car, je ne le » crains que trop, elle ne me survivra pas long-temps : » ma compagne depuis vingt ans n'aura pas le courage » de vivre sans moi, et je ne la plaindrais pas si elle » n'était pas mère.

» Mais, je le sens, mon frère, il faut que je me presse, » car mes forces s'épuisent; écoutez-moi donc avec bonté, » avec indulgence. Si ma femme en a la puissance, elle » m'a promis de conduire sa fille en Angleterre, et » ce sera mon enfant qui vous remettra cette lettre; » la recommandation, la prière d'un mourant, Wil- » liams, écoutez-la, mon frère; car vous aussi, vous » arriverez à ce moment suprême où une bonne action » pèse fortement dans la balance à côté de nos fautes, » et, si vous ne repoussez point mon enfant, Williams, » vous serez béni de Dieu. »

— Où est ma cousine? s'écria Lionel, ne pouvant se contenir davantage; car, sans doute, mon père, vous l'avez accueillie? »

Lord Edgermond jeta sur son fils un regard de mécontentement, et, repliant la lettre, il dit avec froideur :

« Une jeune fille m'a en effet remis cette lettre; je l'aie reçue avec obligeance, et seulement parce qu'elle en était porteur. Je ne lui ai point proposé de la pré-

Digitized by Google

senter à ma famille, j'ignorais quelles seraient les intentions de lady Edgermond à son égard; d'ailleurs, je ne croyais point convenable de mettre miss Delmar (c'est le nom que portait mon frère en France) sur un pied d'égalité entre nous. Je ne veux point l'abandonner entièrement; l'humanité, la dernière prière de mon frère mourant m'y engagent; mais je ne veux point, par la présence de sa fille, réveiller une ancienne histoire de débats de famille. Madame Delmar était fort malade quand sa fille me remit la lettre; elle ne voulait pas quitter sa mère. Je lui promis de m'occuper d'elle, de prendre même un parti à son égard; mais je ne la revis point: des affaires importantes, notre départ pour cette terre, le mariage d'Anabelle avec son cousin Edgar, celui que je projette pour vous, Lionel, m'ont entièrement occupé. Cependant, je ne voulais point perdre de vue miss Amélie Delmar, quand hier j'ai reçu la nouvelle que la femme de mon frère était morte depuis dix jours dans la chaumière de la vieille Nolly, la nourrice de James.

— Grand Dieu! prononça Lionel, ma tante, ma cousine ont habité cette chaumière délabrée! dans ce climat rigoureux, au nord de l'Angleterre!

— Nous y passons bien une partie de l'année! s'écria miss Edgermond avec hauteur.

— Oui, mais toutes les jouissances, toutes les com-

Digitized by Google

modités de la vie vous environnent. Vous n'avez pas besoin des secours de la médecine, vous n'êtes pas abandonnés, sans secours, sans fortune, et.....

—Ne m'interrompez plus, mon fils, prononça lord Edgermond avec humeur, car il est bon que vous sachiez mes intentions, que vous exécutiez mes ordres. J'ai commencé par gronder sévèrement Bickman, mon intendant, de ne point m'avoir averti du séjour de ces étrangères chez Nolly; il s'est excusé sur ce qu'il l'ignorait.

— Si Bickman visitait la chaumière des malheureux, comme ce serait son devoir, dit Lionel, il n'aurait point ignoré une circonstance aussi importante.

— Paix! mon fils, s'écria lord Edgermond avec un mécontentement croissant; me laisserez-vous achever enfin? J'ai été vivement blessé de cette démarche de madame Delmar, qui n'est sans doute venue chez la nourrice de James que pour entendre toutes les extravagances de cette vieille folle, qui appelle à chaque instant sur le château d'où son nourrisson fut chassé toutes les malédictions du ciel; car, à cette époque, Nolly quitta cette maison sans vouloir rien accepter de mon père, qu'elle accusait d'injustice; elle ne voulut même pas revoir le vieux Tom, son frère, qui resta à mon service.

—Ce vieux fou de Tom, prononça avec dédain miss Edgermond, vous devriez le chasser du château, mon

Digitized by Google

père, et le faire mettre à Bedlam; il passe son temps à se promener dans l'aile du château qui est inhabitée et que vous devez toujours faire réparer, milord; il paraît souvent avoir perdu l'esprit.

— Laissons Tom, interrompit lord Edgermond avec préoccupation, et revenons à cette désagréable affaire. La femme de James est morte, et, fort heureusement, elle n'a point ébruité sa situation; elle a seulement prié le ministre qui lui a donné les secours de la religion de me recommander sa fille Amélie. J'ai jusqu'à ce moment différé de prendre un parti; nous avons du monde au château, demain j'y donne une fête, que faire de cette jeune personne? Mais il est plus impossible encore de la laisser dans la situation où elle est, seule avec cette vieille Nolly, et regrettant, dit-on, sa mère avec désespoir.

— Pauvre Amélie! s'écria Marie, elle est seule, personne ne pleure sa mère avec elle! Oh! mon père, permettez-moi d'aller la trouver; si vous le voulez, je resterai près d'elle quelques jours; vous savez que j'aime peu les fêtes. »

Lionel pressa la main de sa sœur, et toute la famille, excepté miss Anabelle, parut touchée; mais elle, elle secoua la tête avec ironie, et il fut facile de deviner à la rougeur plus prononcée de ses joues la contrariété qu'elle éprouvait.

« Vous verrez votre cousine, répondit lord Edger-

Digitized by Google

mond à Marie avec assez de douceur ; j'ai chargé Bickman d'aller la chercher demain pour la conduire ici : elle y restera jusqu'à ce que nous retournions à Londres ; car je crois que lady Edgermond pense, comme moi, qu'il n'était pas convenable qu'elle demeurât plus long-temps chez la vieille Nolly : elle y serait au centre de bavardages qu'il est essentiel d'éviter, au lieu qu'en la gardant ici presque secrètement, on ignorera cette désagréable histoire de famille. Mistriss Delmar est enterrée dans le cimetière du village, et la pierre qui la couvre n'aura qu'un nom inconnu.

— Et pourquoi, mon père, interrompit Lionel, ne pouvant plus se contenir, et pourquoi la femme de mon oncle est-elle exclue de la sépulture de la famille ? pourquoi le caveau ne s'est-il pas ouvert pour mistriss Edgermond ? et pourquoi moi, son neveu, ne m'a-t-il pas été permis de l'y conduire ?

— Vous auriez raison, mon fils, si je voulais reconnaître cette parenté ; mais ce n'est point mon intention. Comme je vous l'ai dit, miss Delmar viendra ici ; personne que nous ne la verra, et elle nous suivra bientôt à Londres.

— Quoi ! s'écria miss Edgermond, cette jeune fille va s'établir dans cette maison ? qu'y fera-t-elle ? Est-ce donc lady Edgermond, souvent fatiguée d'être le chaperon de ses propres filles, qui se chargera de la pro-

Digitized by Google

duire dans le monde? Et si elle ne doit pas être traitée comme votre parente, quel titre aura-t-elle donc ici à votre protection?

— Les réflexions que vous faites, Anabelle, seraient très-raisonnables, répondit lord Edgermond, si le séjour de miss Delmar ici devait être long; mais elle viendra bientôt avec nous à Londres, et je sais que là son intention est de suivre une carrière fatigante, mais honorable: elle veut se faire institutrice ou se charger d'une éducation particulière.

— Mais c'est donc une virtuose! reprit miss Anabelle avec ironie; mon père, elle vous aura persuadé cela pour s'introduire chez vous et rester ensuite à votre charge.

— Vous êtes cruelle, ma sœur! prononça Lionel avec l'accent du reproche; un tel calcul chez une si jeune personne annoncerait un caractère dangereux, qu'il n'est pas généreux de supposer à une femme malheureuse et qui a besoin de protection.

— Vous voulez que je croie que c'est une héroïne parfaite, répondit miss Anabelle, et je ne serais pas étonnée que mon père exigeât que nous la prenions pour modèle.

— Miss Delmar a reçu une éducation d'artiste, reprit lord Edgermond; son père l'a mise en état de se suffire à elle-même; cependant il m'est impossible de lui

Digitized by Google

refuser la protection qu'elle me demande pour lui aplanir les premières difficultés dans la carrière qu'elle veut embrasser; pourtant je lui ai promis cette protection à une condition : c'est qu'elle ne réclamerait point ouvertement notre parenté. Bickman l'amènera demain ici; elle passera dans la retraite le temps que nous resterons au château, c'est-à-dire qu'elle ne paraîtra point au salon lorsque nous aurons du monde.

— Une telle hospitalité devra offenser ma cousine, dit Lionel, et peut-être eût-il mieux valu ne pas l'attirer ici que de l'y traiter en étrangère.

— Je croyais vous avoir dit, mon fils, que c'était pour enlever miss Delmar à une solitude qui doit lui paraître pénible.

— Sa mère est morte depuis dix jours, prononça Lionel avec amertume, et du reste, il me paraît impossible qu'on ignore le séjour de la fille de sir James parmi nous.

— Cependant, reprit lord Edgermond, au premier désir que je lui ai témoigné qu'elle ne réclamât point un titre que je ne veux pas lui accorder, j'ai lu assez de fierté dans son regard pour être certain qu'elle n'insistera pas. De votre côté, mon fils, j'espère que vous ne m'attirerez aucun désagrément à ce sujet; je voudrais surtout qu'à l'avenir on s'épargnât des réflexions trouvé au moins déplacées.

— Mon père, hasarda timidement Marie, permettez-

Digitized by Google

moi d'aller voir cette pauvre Amélie; Bickman pourrait m'y conduire : elle doit être si isolée que je ne puis penser à elle sans me sentir profondément émue.

—Je ne dois point vous permettre cette démarche, répondit lord Edgermond, car je ne puis souffrir qu'on recherche les scènes de sensibilité; et vous surtout, plus qu'une autre, vous devez les éviter, Marie; déjà faible et malade, il est inutile que vous vous énerviez davantage. Occupez-vous plutôt de votre toilette; déjà la matinée s'est passée, et à peine avez-vous le temps de vous préparer pour le dîner. »

La famille se sépara, et, excepté Marie et Lionel, personne ne pensa que dans une chaumière abandonnée pleurait une orpheline qui avait tant de droits à l'intérêt. Miss Edgermond, la plus haute et la plus impérieuse de toute la famille, éprouva seulement un moment d'humeur en pensant qu'on avait pu vanter en sa présence la beauté et les talens d'une autre femme; mais cette femme était obscure, sans richesse, elle ne pouvait lutter avec elle; et quand elle eut fini sa toilette et qu'elle entra brillante de parure dans le salon de sa mère, la contrariété qu'elle avait éprouvée était entièrement dissipée. Marie, au contraire, ne pouvait oublier ce que son père leur avait raconté le matin : elle n'osait l'accuser de cruauté, mais elle se promettait, autant qu'il serait en sa puissance, d'adoucir le

Digitized by Google

sort de la pauvre Amélie. Cependant, quelque triste qu'elle fût de ce souvenir, il fallut qu'elle s'assît au piano pour accompagner ses sœurs; c'était une tâche bien difficile, car elles n'avaient de talent ni l'une ni l'autre; on ne les accabla pas moins de louanges exagérées. Ces complimens les ayant disposées à la gaîté, elles proposèrent de danser : on chercha Lionel, mais il avait disparu.

Digitized by Google

II.

A deux milles environ du château d'Edgermond s'élevait, au milieu d'une plaine aride et couverte de bruyères, une petite maison basse, délabrée, qui présentait un aspect triste et abandonné. Une lumière faible, incertaine, éclairait deux étroites fenêtres, et s'apercevait encore au travers des planches mal jointes d'une porte grossière. Devant cette maison, ou plutôt cette chaumière, s'élevaient quelques tristes sapins que le vent du nord agitait mélancoliquement, et qui ajoutaient à l'aspect, déjà si lugubre, de cette habitation.

Digitized by Google

Mais qu'était-ce que cette sévérité de la nature, cette désolation que présente toujours l'hiver en Angleterre, comparées à l'aspect lugubre de l'intérieur de la chaumière. Assise près d'un lit désert, une jeune fille, les yeux gonflés de larmes, les cheveux en désordre, demandait à Dieu la force de supporter un malheur qui, quoique attendu, n'en était pas moins affreux pour elle.

Mistriss Delmar, ou plutôt mistriss James Edgermond, était morte sur cette couche grossière près de laquelle sa fille était assise; c'était là qu'elle avait recommandé à sa pauvre Amélie de la patience et de la dignité dans le malheur; là elle était morte avec calme, presque avec joie, puisqu'elle allait rejoindre celui qu'elle avait tant aimé, et qu'Amélie lui avait promis de se résigner. Mais Amélie avait trop compté sur ses forces, car il y avait dix jours que sa mère était morte, et elle la pleurait avec la même amertume : cette amertume s'augmentait encore à la pensée de quitter le lendemain la vieille Nolly, qui l'avait aidée à soigner sa mère.

« Non, répétait-elle avec une inexprimable angoisse, non, il est impossible qu'elle m'ait laissée seule au monde, qu'elle soit partie sans moi. »

Vainement la bonne Nolly rappelait-elle à Amélie les promesses qu'elle avait faites à sa mère, la blessure était trop fraîche, le malheur trop récent, pour que la résignation pût encore se faire entendre. Amélie repous-

Digitized by Google

sait les consolations de Nolly, et répétait qu'elle n'irait point le lendemain au château, où elle ne retrouverait probablement ni consolations ni amitié.

Lionel voyait toute cette scène au travers d'une des fenêtres dont on avait négligé de fermer les volets; la lumière, toute faible qu'elle était, lui permettait de distinguer la taille et la figure d'Amélie. Qu'elle lui semblait belle et touchante! combien il trouvait de douceur et de dignité dans ce front pâle, dans ces grands yeux noirs baignés de larmes!

Les regards attachés contre la fenêtre, Lionel oubliait qu'il avait quitté le château de son père à une heure où l'on s'étonnerait certainement de son absence.

Lord Edgermond avait élevé son fils avec une grande sévérité; car, dès la plus grande jeunesse de Lionel, il avait reconnu en lui les défauts qui lui étaient le plus antipathiques: une sensibilité facilement exaltée et une imagination vive et romanesque. Lionel était l'héritier d'un grand nom et d'une immense fortune; il avait reçu une brillante éducation: on lui avait enseigné des talens agréables et tout ce qui fait un *gentleman* accompli. Cette éducation, lord Edgermond l'avait fait donner à son fils parce que son rang et sa vanité l'exigeaient; mais il n'avait jamais songé à raisonner avec lui, à interroger son cœur, à calmer sa tête; il s'irritait bien de le voir trop sensible, de le sentir trop facilement en

Digitized by Google

opposition avec ses propres idées; mais il était loin de penser que jamais son fils pût lui résister; il ne lui venait point à l'esprit que les passions, même les plus vives, pussent jamais engager Lionel à le contrarier dans la moindre chose. C'était donc exempt de la plus légère crainte qu'il avait arrangé, sans le consulter, un riche mariage pour Lionel. Accoutumé à régner en despote chez lui, ne permettant pas même une observation à la faible lady Edgermond, il ne formait pas le moindre doute sur l'accomplissement de ses projets; cependant il était une personne de sa famille qui osait lui résister, ou, du moins, qui se permettait des observations, c'était miss Anabelle. Les rapports qu'il y avait dans son caractère avec celui de son père, sa fortune indépendante, son genre de beauté dont elle était fière, et qui se rapprochait de celui que lord Edgermond avait possédé dans sa jeunesse et dont il avait été si glorieux, tout donnait à miss Edgermond un grand empire sur son père; malheureusement elle n'en usait pas pour le bonheur des autres. Ce fut elle qui se plaignit la première de l'absence de son frère, car il lui manquait pour compléter une contredanse. Mais Lionel oubliait, en regardant la pauvre Amélie, la brillante société qu'il avait laissée au salon; ah! que n'aurait-il pas donné pour pouvoir offrir des consolations à l'orpheline; pour lui dire qu'elle n'était plus seule

Digitized by Google

au monde, et que désormais un ami compatissait à ses peines! mais c'était une désobéissance que son père ne lui aurait pas pardonné. Cependant il ne songeait point encore à quitter la fenêtre où son âme semblait pour ainsi dire attachée, quand il entendit marcher vers la chaumière : c'était Bickman, l'intendant de son père. Craignant d'en être aperçu, Lionel reprit alors le chemin du château; mais, l'âme trop attristée du spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux pour se sentir la force de paraître au salon, il se retira chez lui en faisant dire qu'il se sentait indisposé. Là, dans la solitude, il se plut à retenir dans sa pensée l'image d'Amélie; il se rappela avec détail chacun des traits qui la rendaient si charmante. Et c'était une telle femme, douée de tant de perfections, qui allait passer sa vie dans la dépendance d'une carrière aussi aride que fatigante! et le lendemain, quand elle arriverait chez son oncle, chez son plus proche parent, elle serait reçue comme une étrangère! bien heureuse encore si elle n'avait pas à souffrir de la hauteur de ses sœurs aînées, car il connaissait trop Marie pour éprouver une telle crainte à son égard : s'il eût eu le moindre doute là-dessus, il n'aurait pas tardé à être entièrement rassuré; car un coup léger frappé à sa porte lui annonça sa jeune sœur.

« J'étais trop inquiète pour m'aller coucher sans te

Digitized by Google

voir, lui dit l'aimable enfant en s'asseyant près de lui, et puisque tu n'es pas aussi indisposé que je le craignais, nous causerons un peu, si tu le veux. »

Lionel lui témoigna le plaisir que lui faisait sa proposition.

« Je suis sûre, continua Marie, que ta tristesse, car je vois bien que tu n'as pas ta gaîté ordinaire, je suis sûre que ta tristesse vient de ce que mon père nous a raconté ce matin. Pauvre sir James! pauvre oncle! Comme moi, sans doute, Lionel, tu en as entendu parler quand tu étais plus jeune. On l'aimait beaucoup dans ce pays, et si l'on se souvient de son étourderie et de la légèreté de son caractère, on n'a point oublié non plus tout le bien qu'il faisait, même étant enfant. Et c'est sa fille qui va venir demain, c'est sa fille que nous devons traiter comme une étrangère! Et qui sait tout ce qu'elle aura à souffrir? Mes sœurs, Anabelle surtout, sont bien dures! Tantôt, quand elles ont été retirées pour faire leur toilette, je les ai entendues; elles parlaient d'Amélie.

— Et que disaient-elles, Marie?

— Elles disaient que c'était une chose insupportable qu'elle vînt au château; que mon père aurait dû lui donner une petite somme et la renvoyer en France, où elle deviendrait ce qu'elle pourrait. « Sa présence me sera d'autant plus désagréable, a ajouté Anabelle, que mon cousin Edgar a fait plusieurs voyages en France

Digitized by Google

et en Italie, et que depuis ce temps il ne parle que des talens et de l'amabilité des femmes de ce pays. Non pas que je craigne qu'Edgar s'occupe d'une autre que de moi, a-t-elle prononcé avec assurance; mais il est toujours fatigant qu'une pédante, une femme fière de ses talens amène une comparaison avec vous.

— Avouez, a répondu Lucy en riant, que vous êtes bien éprise d'Edgar, et même un peu jalouse. »

» J'étais là, je changeais les fleurs flétries de la jardinière, Anabelle m'a durement renvoyée, et elles ont sans doute continué à parler; mais j'en ai assez entendu pour ne pas douter que la pauvre Amélie n'ait bien à souffrir.

— Mais vous serez bonne pour elle, vous, Marie?

— Sans doute; mais vous savez, mon frère, que j'ai bien peu d'influence ici : personne ne m'aime que vous, Lionel.

— Ne croyez pas cela, ma douce Marie. Et dites moi qu'à nous deux, nous chercherons à consoler notre cousine; car, j'en suis sûr, vous pensez comme moi, ma sœur, que c'est une chose odieuse que de profiter de la colère d'un père, quelque juste qu'elle soit, pour s'enrichir des dépouilles d'un frère malheureux... »

Lionel baissa les yeux et rougit légèrement, car il venait de blâmer son père d'une manière dont il sentit l'inconvenance.

Digitized by Google

« Aussi, reprit-il vivement, j'espère que mon père ne persévérera pas dans la froideur qu'il veut montrer à notre cousine : il est trop juste, trop... » Mais le pauvre Lionel s'arrêta encore, il ne savait quelle épithète ajouter qui pût convenir au caractère dur et presque cruel de son père.

Marie reprit avec un redoublement de tristesse :

« Vous me dites de protéger Amélie, mon frère ; et qui me protégera donc moi-même quand vous ne serez plus parmi nous? et vous n'y serez pas long-temps.

— Pas long-temps, Marie! et pourquoi?

— Avez-vous donc oublié, mon frère, que vous allez épouser miss Mackinson, cette riche héritière? tout n'est-il pas convenu, et votre mariage ne doit-il pas se célébrer dès notre retour à Londres? Mon père le disait encore ce soir.

— Lord Edgermond m'a, il est vrai, parlé de ce projet, mais c'était d'une manière si légère...

— Mon père ne parle de rien légèrement, Lionel ; s'il n'insiste point, c'est qu'accoutumé à se voir obéi, il croit n'avoir même pas besoin d'exprimer sa volonté. Et qui tenterait d'y résister? Avez-vous oublié, mon frère, avec quelle violence il a rompu avec son meilleur ami, parce qu'il lui fit une observation sur notre oncle James? Et en y réfléchissant, il faut qu'Amélie ait fait une bien singulière impression sur mon père pour qu'il la

Digitized by Google

fasse venir dans cette maison, pour qu'il s'occupe de son sort avec quelque bonté. Mais la protégera-t-il contre la hauteur d'Anabelle? et quand vous serez marié...

— Je veux demander à mon père la permission de voyager, s'écria Lionel; je veux aller en France; je résisterai, enfin.

— Résister! prononça Marie avec terreur; résister à mon père! ô Lionel! vous oubliez donc sa colère, sa violence?

— Non, Marie, non, je ne l'oublie pas; mais je ne puis penser qu'un homme ait reçu de Dieu une âme et des facultés pour n'être rien que l'esclave d'un autre.

— Mais un père, Lionel?

— Un père, ma sœur, doit être un ami qui, placé avant nous sur la route de la vie, peut nous en aplanir la voie, nous détourner des fautes qui peuvent nuire à notre réputation, à notre honneur; mais un père ne doit pas être un tyran. Si lord Edgermond s'est engagé vis-à-vis la famille Mackinson, il a eu tort; car je n'épouserai miss Mackinson que quand je la connaîtrai mieux.

— Mais vous la connaissez, Lionel.

— Appelez-vous connaître, savoir que sa figure est blanche et fade, qu'elle est blonde et insignifiante comme presque toutes nos femmes.

— Vous êtes bien dédaigneux pour les pauvres Anglaises, dit Marie en souriant; cependant la plupart de

Digitized by Google

ceux qui se marient n'en savent pas plus long sur le compte de celles qu'ils épousent. D'ailleurs, pour mon père, l'essentiel est que votre femme soit riche. Mais, écoutez-moi, Lionel; tout enfant que je sois, vous n'ignorez pas que je réfléchis, et que, n'ayant presque aucun des goûts de la jeunesse, je dois avoir la prudence d'un âge plus mûr. Je crains que vous ne vous prépariez de vifs chagrins, et que vous ne connaissiez pas encore bien la rigueur de lord Edgermond. Qui sait de quoi il sera capable si vous l'irritez? à la moindre contrariété que vous lui faites ressentir, n'avez-vous pas remarqué quel éloge outré il fait d'Edgar, notre cousin, qui devrait hériter de mon père si vous n'existiez pas? Ah! mon frère, je n'avais pas besoin d'apprendre que notre pauvre oncle James eût été déshérité, et que mon père n'avait point plaidé sa cause, pour...

— Ma sœur, vous oubliez...

— Peut-être le respect, dit la jeune fille; mais, Lionel, vous êtes le seul appui de la pauvre Marie : quand, toute petite, on me laissait à la maison, sans soins, sans caresses, vous seul veilliez sur moi; le peu de plaisirs que j'ai connus, c'est à vous que je les ai dus; les seules amitiés que j'ai reçues, ce sont les vôtres, Lionel. Ma mère me parle à peine; mes sœurs, elles sont souvent bien dures, surtout Anabelle; mon père, jamais, je crois, ses lèvres n'ont touché mon front; est-il donc

Digitized by Google

étonnant que je n'aime que vous, Lionel, et que je tremble pour votre avenir? Quant au mien, Dieu y pourvoira.

— Qu'y a-t-il donc dans mon sort qui vous inquiète tant, bonne Marie?

— C'est que, si vous n'y prenez garde, votre caractère fera votre malheur, Lionel; c'est que vous avez des qualités que j'aime, que j'admire, mais qui déplaisent à mon père; c'est qu'enfin on fait peu d'attention à moi, et qu'il semble que je sois un être de peu d'importance, qui ne comprend rien et de qui l'on ne doit pas se méfier: aussi mon père parle-t-il souvent en ma présence avec moins de retenue qu'il ne le fait devant mes sœurs, et plusieurs fois je l'ai entendu qui disait à ma mère: « Je suis très-mécontent de Lionel, milady: l'argent de sa pension, il le dépense avec des artistes, des poètes, des têtes brûlées. Loin de me faire des partisans pour arriver à la Chambre, il fréquente les clubs démocratiques; il affiche, enfin, une indépendance qui m'effraie; de plus, il feint de ne pas me comprendre quand je parle de son mariage avec miss Mackinson; mais qu'il y prenne garde, s'il essayait de me résister, il s'en repentirait. »

— Et que peut-il me faire? s'écria Lionel, je n'ai point de frère.

— Vous n'avez point de frère, il est vrai; mais sir

Digitized by Google

Edgar, notre cousin, si adroit auprès de mon père, si flatteur auprès d'Anabelle...

— Malgré tout, je suis décidé à ne point épouser miss Mackinson dans ce moment! s'écria Lionel.

— Pourtant, répondit Marie, mon père s'attend à votre prompte obéissance; car, au lieu de rester deux mois dans cette terre, nous partons dans quinze jours pour Londres, où votre mariage doit avoir lieu aussitôt notre arrivée.

— C'est ce que nous verrons, » murmura Lionel. Et quand sa sœur l'eut quitté, il pensa plus à la chaumière de la vieille Nolly qu'à son mariage avec la riche miss Mackinson.

Digitized by Google

III.

« Adieu, couche de deuil où j'ai vu mourir ma mère, où elle m'a dit son dernier adieu, où elle m'a exhorté au courage, près de laquelle je lui ai juré de supporter le malheur avec dignité, adieu. Adieu, vous aussi, bonne Nolly, qui nous avez montré tant d'attachement... oh! je viendrai vous revoir. Mais cette consolation me sera-t-elle long-temps permise? Hélas! je crains que non : ne vais-je pas entrer dans un monde où l'orpheline sans appui et sans fortune ne doit s'attendre qu'à des humiliations et à des peines? » Et Amélie pleurait avec

Digitized by Google

une nouvelle violence: n'allait-elle pas quitter la chaumière qui avait été un asile hospitalier pour elle? La vieille Nolly essayait bien de la consoler, de lui prouver qu'elle avait tout à attendre de la protection de lord Edgermond; mais la conviction n'arrivait point au cœur d'Amélie, car il n'y en avait point dans les paroles de la nourrice.

« Hélas! si lord Edgermond prenait quelque intérêt à moi, répondait avec abattement la pauvre orpheline, aurait-il laissé mourir ma mère sans venir la tranquilliser sur mon avenir? Enverrait-il son intendant me chercher? Ah! si j'étais à sa place, à celle de lady Edgermond, et de ses filles!....

Il est vrai, dit la vieille Nolly, que les miss Edgermond n'ont pas une grande réputation de bonté, excepté la plus jeune, que l'on dit assez douce; mais sir Lionel, c'est un charmant et bon jeune homme, assure-t-on. Quand il vient dans cette terre, il fait autant de bien qu'il peut; mais sa puissance n'est pas bien grande.

— Il fait du bien, Nolly, dites-vous? et pourtant vous n'êtes pas heureuse?

— Moi, j'ai refusé les bienfaits de cette famille, je n'en veux point; ils me répugneraient: je ne veux rien de lord Edgermond, de cet homme dur et cruel.

— Dur et cruel, Nolly! et vous voulez que j'aie de l'espoir?

Digitized by Google

— Mon Dieu! peut-être n'oubliera-t-il pas que vous êtes la fille de son frère; peut-être que le remords... D'ailleurs, vous l'avez promis à madame votre mère; et Bickman va venir vous chercher pour vous conduire au château; espérons.

— Je ne puis rien espérer, et, près d'y aller, j'éprouve une plus grande terreur encore. Mais, Nolly, vous n'avez jamais voulu me dire pourquoi vous ne vouliez plus voir votre frère, le vieux Tom, qui est resté au service de lord Edgermond?

— Ah! pourquoi... je vous le dirai moins que jamais, miss Amélie; d'ailleurs peut-être me suis-je trompée, et que Dieu leur pardonne. »

Dans ce moment, une voiture s'arrêta à la porte de la chaumière : c'était Bickman, l'intendant. Amélie se jeta dans les bras de la vieille Nolly, lui promit de venir la revoir, et, sentant qu'elle ne pouvait différer de le suivre, elle monta en voiture et partit.

L'orpheline découvrit bientôt le château d'Edgermond, dont bien des fois son père lui avait fait la description, dans sa dernière maladie surtout: c'était avec un douloureux plaisir qu'il aimait à décrire le berceau de son enfance, ce berceau qu'il ne devait plus revoir. Il aimait toujours à parler de cette belle avenue de sycomores, où il avait joué si souvent gai et joyeux enfant, et d'où il était sorti déshérité, mais rempli d'avenir.

Digitized by Google

Jeune encore, il avait trouvé une tombe sur une terre étrangère, il était mort au milieu de mille privations. Hélas! en revoyant le lieu de la naissance de son père, Amélie croyait aussi le revoir, jeune et brillant comme la vieille Nolly le lui avait peint tant de fois. La voiture s'arrêta et la tira de cette douce illusion; personne ne vint au-devant d'elle. Elle suivit Bickman dans un vestibule, d'où elle entendit parler à haute voix: c'était l'heure du déjeûner: elle trembla qu'on ne la fît entrer; mais Bickman l'ayant engagée à monter l'escalier, ils quittèrent la partie du château qui paraissait la plus habitée et entrèrent dans une longue et sombre galerie.

« Restez un instant ici, » dit Bickman en ouvrant une porte; et elle se trouva dans un vaste appartement qui paraissait assez délabré. « Je vais tâcher de trouver quelque domestique, continua l'intendant; ils sont tous très-occupés aujourd'hui, car il y a ce soir grand bal au château. » Et il la laissa seule.

Le vent soufflait dans les corridors solitaires du château et s'engouffrait dans l'âtre de la cheminée, refroidi depuis bien des années. Amélie s'était assise auprès d'une fenêtre d'où l'on ne découvrait qu'une plaine aride et couverte de bruyères, et les flots de la mer, soulevés par le vent, écumaient sur la rive. Cette vue était bien triste; elle en détourna ses regards pour les porter dans l'intérieur de l'appartement. Mais, au

Digitized by Google

bout d'un instant, elle le reconnut à la description que son père lui en avait si souvent faite : c'était bien la tapisserie à grands personnages représentant le départ de Richard d'Angleterre pour la Terre-Sainte ; c'était bien la haute cheminée de marbre noir et les larges panneaux de chêne auxquels le temps avait donné la même couleur; c'était bien le lit de velours vert où l'adolescent avait goûté un sommeil si tranquille, mais où plus tard le jeune homme avait rêvé l'indépendance et les plaisirs de la jeunesse. Emue au dernier point de ce souvenir, Amélie se rapprocha une seconde fois de la fenêtre et tomba dans une profonde rêverie; elle en fut tirée par une voix timide qui prononça doucement son nom.

« Miss Delmar, miss Amélie, soyez la bienvenue dans ce château; ma mère et mes sœurs sont réunies, elles désirent vous voir.

— Vous êtes miss Marie Edgermond, s'écria Amélie en levant ses yeux pleins de larmes, vous paraissez bonne : oh ! soyez mon soutien, mon appui, car je tremble.

— Faible soutien ! dit Marie en secouant tristement la tête. Mais surtout ne dites pas que vous êtes entrée dans cette chambre. C'est sans doute Bickman qui vous y a conduite. »

Amélie lui raconta comment elle y était venue.

« Eh bien ! n'en parlez pas, répéta Marie, car cet appartement a été abandonné depuis....

Digitized by Google

— Depuis que mon père a été banni de ce château, » balbutia Amélie.

Marie pressa doucement la main de sa cousine, et les deux jeunes filles se mirent en marche ; mais les jambes d'Amélie étaient si tremblantes qu'elles ne pouvaient la soutenir : elle devint même si pâle qu'elle fut forcée de s'arrêter. Cependant, Marie lui ayant dit tout bas qu'elle serait grondée si elles tardaient plus long-temps, elle surmonta son émotion et la suivit dans l'appartement.

Ces dames étaient habillées pour le dîner ; des plumes ponceau flottaient orgueilleusement sur le front de miss Edgermond, et cette éclatante parure rendait encore plus remarquable sa taille colossale. Elle regarda l'orpheline par-dessus son épaule. Miss Lucy, voulant l'imiter, chercha à donner à sa figure autant de dignité ; mais elle y réussit si mal, qu'involontairement ce fut d'elle qu'Amélie s'approcha. Les deux miss se jetèrent alors sur un divan. Placée dans une bergère, au coin du feu, lady Edgermond semblait fatiguée et rêveuse ; elle ne rendit qu'une légère inclination de tête au respectueux salut d'Amélie.

« Eh bien, miss Delmar, prononça enfin la fière Anabelle, vous venez donc vous fixer en Angleterre ? mon père nous a prévenues qu'il vous avait offert sa protection pour quelque temps ; mais lady Edgermond disait encore tout-à-l'heure qu'ayant trois filles à con-

Digitized by Google

duire dans le monde, elle ne pourrait guère s'occuper de vous. Aussi désire-t-elle que vous exécutiez le plus tôt possible le projet que vous avez de faire usage de votre brillante éducation. »

Les yeux d'Amélie se remplirent de larmes en écoutant ces froides paroles, et ses sanglots lui coupèrent la voix.

Marie lui prit la main, et, penchant doucement la tête sur son épaule, elle pleura avec elle.

« Miss Marie, s'écria durement Anabelle, faites-nous grâce de cet élan de sensibilité déplacée. Je ne vois pas qu'il y ait sujet de s'affliger : miss Delmar veut faire une éducation, je puis lui être très-utile, répandue comme je suis à Londres, et....

— Je dois vous remercier, au contraire, miss, interrompit Amélie en essuyant ses larmes, et j'accepte la protection que vous voulez bien m'offrir.

— Puisqu'il en est ainsi, je pense, ou plutôt lady Edgermond pense, que vous ne désirez pas, miss, vous produire dans la société, et que vous préférerez rester chez vous pendant le temps que vous demeurerez au château.

— Quand cet habit ne m'interdirait pas tous les plaisirs, répondit Amélie, mon cœur serait prêt à les repousser ; cependant, je sais que j'ai des devoirs à remplir, et si milady et mon oncle l'exigent...

Digitized by Google

— Je croyais qu'il était convenu que vous garderiez le nom de Delmar, miss, et que l'on éviterait par là toute conjecture sur nos liens de famille. »

Amélie baissa les yeux.

» Ainsi donc, reprit miss Edgermond, on vous fera servir dans votre appartement tant que nous resterons ici, et arrivée à Londres, je m'occuperai de votre sort. »

En achevant ces paroles, miss Anabelle se leva, et jeta un regard de protection si insolent sur la pauvre orpheline, que celle-ci, retrouvant la dignité qui lui était naturelle, n'eut qu'à soulever ses longues paupières pour reprendre toute sa supériorité. Anabelle en sentit si bien la puissance, qu'elle se mordit les lèvres et dit avec humeur :

« Marie, reconduisez miss Delmar dans sa chambre. Quelle est celle qu'on lui a donnée?

— La chambre de la tourelle, murmura Marie à voix basse; c'est Bickman qui l'a placée là, quoique mon père eût défendu... »

Dans ce moment, on entendit marcher vivement dans l'antichambre, et sir Edgar Edgermond parut : il s'avança d'un pas empressé et galant vers miss Anabelle, placée au fond de la chambre; mais, en passant, il tourna ses regards sur Amélie, et une expression d'admiration très-vive parut dans ses yeux.

« Emmenez miss Delmar, » répéta Anabelle avec impatience.

Digitized by Google

Amélie s'inclina et sortit avec Marie.

« Et où donc envoyez-vous cette belle fille? s'écria Edgar en riant; d'où sort-elle? je ne l'avais jamais vue chez vous. Est-ce donc une demoiselle de compagnie?

— Nullement, sir Edgar, nullement, répondit miss Anabelle avec humeur; c'est une personne recommandée à mon père et qui ne doit rester que peu de temps ici. Mais pourquoi donc arrivez-vous précisément le jour du bal que lord Edgermond donne à nos voisins? ne vous plaisez-vous ici que quand il y a du monde?

— Vous ne pouvez le penser, répondit galamment sir Edgar; mais les femmes de Londres sont si exigeantes : tous les jours c'était une partie, une fête nouvelle, et elles prétendaient qu'elles ne pouvaient se passer de moi.

— Et vous vous laissiez faire une douce violence? dit Anabelle avec dépit.

— Ma foi, divine cousine, je ne vous cache pas que je suis très-faible quand une femme me prie. Cependant vous savez encore mieux que je suis disposé à vous tout sacrifier.

— Est-ce bien vrai? dois-je vous croire?

— Plus que jamais, dit sir Edgar avec distraction. Mais j'entends, je crois, la cloche du dîner, et voici ma petite cousine Marie qui revient seule; est-ce que sa jeune amie ne l'accompagne pas? »

Digitized by Google

Ces derniers mots, sir Edgar les prononça presque à voix basse; cependant miss Anabelle les entendit, et lui jeta un regard de mécontentement, qu'il apaisa en lui offrant la main pour la conduire au salon.

Digitized by Google

IV.

Le temps avait été sombre et pluvieux toute la journée, et quand arriva le soir, le vent s'éleva et s'engouffra avec un bruit encore plus effrayant dans la longue galerie qui conduisait à l'appartement qu'occupait Amélie. Elle y était rentrée plus triste, car elle avait une illusion de moins. Jusque là, sans compter beaucoup sur un tendre accueil de sa famille, elle s'était du moins persuadée qu'elle en serait reçue avec bienveillance; mais elle était entièrement désabusée : lady Edgermond ne lui avait montré qu'une entière indiffé-

Digitized by Google

rence, et ses filles aînées une hauteur et un dédain qui l'avaient profondément affligée. Sans doute elle savait bien qu'elle devait travailler pour gagner sa vie ; mais était-il donc nécessaire de le lui rappeler si durement? Marie seule, la bonne, la douce Marie, lui avait témoigné de l'amitié ; cependant elle avait été obligée de la quitter bien vite, et, demeurée seule dans cet immense appartement, que n'éclairait plus que la fin d'un jour triste et douteux, la pauvre Amélie se trouva si découragée qu'elle se mit à pleurer amèrement : c'étaient les premières larmes qu'elle répandit qui n'eussent pas seulement la mort de ses parens pour objet, et son cœur délicat ne fut pas long-temps à se le reprocher ; l'image de sa mère entièrement défigurée par la mort revint s'emparer d'Amélie, et un tremblement convulsif la saisit ; la presque obscurité où elle était demeurée, le froid de l'appartement, achevèrent de la glacer de terreur. Dans ce moment elle entendit marcher, et sans réfléchir qu'il était naturel qu'on vînt la chercher, elle se glissa, remplie de frayeur, derrière les rideaux de velours vert qui pendaient d'un immense baldaquin. Amélie aperçut un vieillard, qu'à la description que Nolly lui en avait faite, elle soupçonna être Tom. Il tenait une lumière à la main qu'il dirigea autour de l'appartement pour voir s'il ne la découvrirait pas ; elle se montra alors, et regarda avec étonnement la

Digitized by Google

figure du vieux serviteur : cette figure ridée, l'égarement de ses yeux, avaient quelque chose d'étrange et presque d'effrayant.

« Je vous apporte de la lumière, dit Tom en la regardant attentivement et posant un massif flambeau de cuivre sur une antique console dorée. Je vous demande pardon, miss, mais tout ce qui est beau et brillant est employé pour la fête de ce soir. Voilà pourtant quelques alimens que j'ai dérobés à l'office ; car on dîne en bas, mais sans penser à vous. »

Il y avait dans cette réflexion une profonde amertume qui n'était cependant pas dénuée de bonté pour elle. Amélie le remercia doucement, et pour lui témoigner sa reconnaissance de son attention, elle essaya de faire honneur à ce qu'il lui apportait ; mais elle ne put y réussir.

« Tâchez de vous résigner, ma chère demoiselle, dit Tom : je sais qu'il est bien triste d'être comme une étrangère dans la maison de sa famille, mais Dieu veille sur les orphelins.

— Je l'espère, répondit Amélie avec abattement ; cependant ne croyez pas que je sois sans courage ou que je connaisse l'envie ; mais mon isolement, cette chambre...

— Oui, c'était celle de votre père ; je l'ai vu bien des fois, à cette même table où vous êtes, manger aussi son dîner solitaire, car il avait de fréquentes scènes avec

Digitized by Google

milord, et alors on l'exilait ici. C'était un aimable et gai jeune homme ; alors moi j'étais déjà un homme fait, et je lui donnais des conseils ; car je l'aimais, et pourtant Dieu sait ce que j'ai... »

Le vieux Tom se tut un instant, et reprit :

« Il partit un matin, et vous ne pouvez vous imaginer quelle fut la colère de milord, quelle fut aussi sa douleur, car il aimait sir James. »

Amélie écoutait avec toute son âme ; et elle ne se croyait plus aussi isolée, aussi abandonnée, depuis que le vieux serviteur lui parlait de son père.

« Cependant, dit-elle timidement, comment lord Edgermond a-t-il pu se déterminer à déshériter son fils, s'il l'aimait comme vous le dites ?

— Dans le premier moment de la colère, il le fit ; mais depuis...

— Eh bien ! depuis ?

— Je ne veux, je ne puis vous dire ce qu'il fit, murmura le vieillard ; car j'ai juré sur l'Evangile et pour sauver.... »

Tom se tut encore, mais ses yeux prirent une expression effrayante ; puis il regarda autour de lui avec égarement, se précipita vers la porte et disparut. Il laissa la pauvre Amélie plus malheureuse encore, car la faible lueur qui l'éclairait ne servait qu'à lui faire remarquer la grandeur et l'abandon de son appartement. Elle n'o-

Digitized by Google

sait s'agiter ni quitter sa place, et pourtant elle se sentait glacée ; elle pria, la pauvre orpheline, elle pria, et au bout de quelques momens, elle trouva de la consolation dans la prière.

« Ne suis-je pas devant Dieu? se dit-elle avec resignation : qu'importe que cet appartement soit isolé, abandonné ? Dieu me voit, partout il me protége. » Mais si, à cette pensée, l'âme d'Amélie se trouvait plus calme, son corps n'en souffrait pas moins. Le froid était piquant dans cette chambre, que, depuis bien des années, aucune flamme n'avait réchauffée ; on ne lui avait apporté aucun de ses effets ; elle n'avait rien de ce qui est nécessaire à une femme, et elle souffrait de toutes manières de l'inhospitalité avec laquelle on la traitait. Elle pensa enfin que si elle pouvait retrouver Tom, il lui procurerait ce qui lui était nécessaire, puisqu'il avait songé à elle à l'heure du dîner.

En arrivant le matin au château, Amélie avait passé devant la salle à manger ; ensuite on lui avait fait monter un grand escalier traverser, un long corridor avant de parvenir dans la galerie où était située la pièce qu'elle occupait. Il était donc probable qu'en sortant de sa chambre et ne reprenant pas la même route, elle éviterait d'être rencontrée par sa famille, et qu'elle découvrirait ou le vieux Tom ou un autre domestique. Quelques momens elle hésita encore ; mais la lumière

Digitized by Google

qu'on lui avait apportée touchait presque à sa fin, et l'idée de passer la nuit dans cet appartement solitaire lui fit peur : elle se leva, sortit dans le corridor, et, se rappelant que Marie avait pris à droite pour la conduire chez lady Edgermond, elle se dirigea de l'autre côté, par une galerie sombre et obscure, qui lui parut d'une longueur interminable ; enfin, pourtant, elle toucha les larges marches d'un escalier : le vent soufflait par cette vaste ouverture, et cette partie du château paraissait inhabitée. Amélie s'arrêta et fut sur le point de retourner dans la chambre qu'elle venait de quitter ; mais la frayeur de la nuit qui l'attendait lui rendit un peu de résolution, elle descendit.

L'escalier donnait dans une pièce délabrée, qui paraissait déserte ; aucune issue qu'une immense porte vitrée, par laquelle on découvrait de grands arbres pliant sous un vent d'orage. Amélie avait posé son flambeau sur la dernière marche de l'escalier ; elle regardait au travers de la porte vitrée comme une pauvre prisonnière ; car, quelque triste que fût l'aspect de la campagne, elle eût préférée y être en liberté que d'errer dans le château de son oncle, où on l'oubliait si complètement. Dans ce moment, elle crut entendre comme un sourd murmure, comme une voix basse qui prononçait des paroles lentes et monotones. Elle regarda avec effroi autour d'elle, et, persuadée que ce

Digitized by Google

bruit venait du côté de l'escalier, elle s'en approcha : sous la grande cage de ses massifs degrés, elle aperçut une très-faible lumière, et, s'étant doucement penchée, elle découvrit une petite niche fermée par une grille de fer; sur le mur et au-dessus d'un petit autel était attaché un Christ en ivoire : au pied de cet autel, et prononçant des paroles incohérentes, elle vit le vieux Tom; tantôt il baisait les pieds du Christ, tantôt il se frappait la poitrine avec désespoir, et, dans ses doigts anguleux et ridés, il passait un long chapelet qu'il arrosait de larmes.

« Dieu de miséricorde, pardonnez-moi ! disait-il; Dieu de miséricorde, relevez-moi du serment que j'ai fait à vos pieds ! »

Puis il disait des mots qu'Amélie ne put bien entendre; il lui sembla pourtant qu'il y mêlait le nom de son père et le sien; alors le vieillard tomba presque anéanti au pied de l'autel, et sa figure devint pâle et livide. Amélie ressentait une profonde pitié et un grand désir de secourir Tom; mais ce fut vainement qu'elle essaya d'ouvrir la grille; elle resta même assez long-temps pour voir si le vieux Tom ne reviendrait pas à lui; mais enfin, se sentant glacée et de plus en plus abattue, elle eut peur de se trouver mal elle-même, et se décida à retourner dans l'appartement qu'elle venait de quitter. C'était avec répugnance qu'elle prenait ce parti,

Digitized by Google

puisqu'elle allait se retrouver dans une position qui lui avait paru insupportable ; et cependant, quel ne fut point son désappointement et même son chagrin quand elle trouva fermée la porte de la chambre qu'elle venait de quitter! Il était probable que le vent seul avait causé cet accident ; mais qu'allait-elle devenir ? à quelle résolution s'arrêter? L'espoir de voir passer quelques domestiques était bien éphémère... Prenant enfin son parti, quoique avec peine, Amélie se dirigea vers l'autre escalier qui menait à la partie habitée du château ; elle se flattait de rencontrer une femme de la maison, et peut-être miss Marie. Elle reconnut facilement la galerie qu'elle avait parcourue avec elle le matin, et, du haut d'un escalier parfaitement éclairé, elle entendit les sons d'un orchestre ; elle vit même plusieurs personnes qui allaient et venaient dans ce vestibule, et elle attendit assez long-temps, mais vainement, que quelques domestiques vinssent à passer. Enfin, deux jeunes gens parurent ensemble et s'arrêtèrent dans le vestibule.

« Est-ce que vous allez déjà vous retirer, Edgar? demanda l'un deux.

— Non, vraiment, reprit celui-ci ; mais j'ai la tête lourde et un peu malade. Le punch, ce soir, était fort en diable, et la chaleur est étouffante. Je resterai un instant chez moi et je reviendrai.

— Je voudrais bien me retirer tout-à-fait, reprit le premier ; le bal m'ennuie à mourir.

Digitized by Google

— Romanesque Lionel! s'écria sir Edgar en riant. vous songez à miss Mackinson, j'en suis sûr. »

Lionel fit un signe de tête assez triste.

« Dites à votre charmante sœur que je reviens à l'instant, » prononça sir Edgar en se dirigeant vers l'escalier.

Amélie se hâta de quitter la balustrade sur laquelle elle était appuyée, et, oubliant sa lumière, elle reprit en courant le chemin de la galerie; mais sir Edgar Edgermond l'avait aperçue; il l'eut bientôt atteinte, et la retint dans ses bras.

Digitized by Google

V

« Calmez-vous, ma belle enfant, dit avec passion sir Edgar, je n'ai vraiment l'intention de vous faire aucun mal; mais je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez dit qui vous êtes. Je me rappelle parfaitement vous avoir vue tantôt dans l'appartement de lady Edgermond; votre beauté m'a frappé, et je suis enchanté de trouver l'occasion d'y rendre hommage.

— Laissez-moi, monsieur! s'écria Amélie; je vous supplie de me laisser, et de ne point serrer mes mains avec tant de force. »

Digitized by Google

Mais sir Edgar, ne tenant pas compte de sa prière, essaya de lui prendre un baiser. Amélie tourna la tête avec dégoût et fondit en larmes; car elle sentait avec toute la dignité de la vertu l'affront qu'on lui faisait; elle sentait que si elle eût été reçue avec plus d'égards par sa famille, on n'eût point osé la traiter ainsi.

« Ma chère enfant, dit sir Edgar en renouvelant ses entreprises, vous devez vous réjouir, au contraire, d'avoir frappé mes regards. Si je juge de votre position par l'abandon dans lequel on vous laisse, vous n'avez guère d'amis; je m'offre d'être le vôtre. Demain, je retourne à Londres; je vous emmène avec moi; nous nous donnerons rendez-vous aux environs du château, et les plaisirs....

— Monsieur! s'écria Amélie en se débattant, votre conduite est infâme! et si lord Edgermond savait...

— Et de quoi se mêlerait-il? reprit Edgar en entourant de nouveau la taille de la jeune fille? A-t-il le droit d'empêcher qu'on ne vous trouve jolie et qu'on ne vous ledise? Mais, ne restons pas plus long-temps ici, laissez-moi vous conduire chez vous, nous causerons plus à notre aise. »

En entendant ces paroles, miss Delmar éprouva une frayeur qui lui donna des forces, et, faisant un violent effort, elle parvint à s'arracher des bras de sir Edgar, et s'élança vers l'escalier, dont elle descendit quel-

Digitized by Google

ques marches; mais son persécuteur la suivait; elle sentait sur son cou son haleine brûlante imprégnée de liqueurs fortes, et, n'écoutant que sa frayeur, elle sauta plutôt qu'elle ne descendit le reste de l'escalier, et se trouva à la porte de la salle du bal au moment où Lionel en sortait de nouveau. Au même instant, sir Edgar la rejoignait, et, malgré elle, la pauvre Amélie poussa un cri.

« Que signifie ceci? » s'écria Lionel en repoussant sir Edgar; laissez, je vous prie, cette dame.

— Que de bruit, mon Dieu, pour peu de chose! répliqua sir Edgar en ricanant; j'ai rencontré miss dans l'escalier, je lui ai galamment offert de la reconduire chez elle, qu'y a-t-il donc de si terrible?

—Je devine à ces larmes, reprit Lionel avec chaleur, que vous ne l'avez pas traitée avec le respect dû à son sexe et à son âge, et j'ai le droit de m'en plaindre, sir Edgar, car vous êtes dans la maison de mon père.

—Quel tapage pour une bagatelle! Ne savez-vous pas que partout où je vois une jolie femme, je cherche à m'en approcher? Le grand crime! N'en faites-vous pas autant, quoique vous affichiez la sagesse? Le feu que vous mettez à défendre cette jeune fille....

— Cette jeune fille est miss Edgermond, ma cousine, interrompit Lionel avec hauteur, et j'espère...

— Et j'espère, moi, que vous me ferez grâce de vos sermons, sir Lionel; si vous n'êtes pas content, vous

Digitized by Google

savez comment deux hommes peuvent s'expliquer. »

Sir Edgar achevait ces paroles quand lord Edgermond parut. Il recula à la vue d'Amélie, et lui demanda ce qu'elle faisait là. Ses larmes l'empêchèrent de répondre; mais Lionel expliqua ce qui s'était passé.

« Je vais conduire moi-même miss Delmar, dit milord; ainsi, qu'il ne soit plus question de tout ceci.

— Miss Delmar!... qu'est-ce donc que miss Delmar? s'écria Edgar. N'importe, du reste, ce qu'elle soit, c'est bien la plus jolie femme que j'aie vu de ma vie. »

Il se retourna et aperçut miss Edgermond qui le regardait avec courroux. Miss Edgermond avait la tête couverte de ses plumes ponceau, et sa robe de la même couleur faisait encore plus ressortir l'animation de son teint rougi par la colère.

—Vraiment, sir Edgar! s'écria-t-elle avec violence, je suis charmée de connaître votre goût, et de savoir que vous ayez attendu de rencontrer cette jeune fille pour reconnaître la plus jolie femme. Mais ce que j'admire encore plus, c'est la modestie de miss, qui l'engage à se jeter ainsi au milieu de jeunes gens; elle assurait pourtant qu'elle ne recherchait pas le monde, et....

— Ma sœur, interrompit Lionel, si vous saviez les circonstances qui ont amené cette rencontre, loin de l'accuser, vous lui feriez des excuses d'y avoir été exposée dans la maison de mon père.

Digitized by Google

— Ah! s'écria miss Edgermond, le plaisir d'entendre dire qu'on est belle console de tout.

— Détrompez-vous, miss, prononça Amélie avec dignité; j'y suis si peu sensible que je conjure lord Edgermond de me faire reconduire à l'instant même à la chaumière de la vieille Nolly. Si je suis trop abandonnée pour qu'on me refuse le droit de repousser l'insulte, j'ai, je crois, celui de m'y soustraire par tous les moyens qui sont en ma puissance. Je ne voulais pas venir dans ce château, miss, je ne le voulais pas; et si ma mère à son lit de mort... » A ce souvenir de sa mère, à son nom qu'elle venait de prononcer dans un moment si pénible, les larmes d'Amélie coulèrent de nouveau. Elle n'eût pu choisir d'avocat plus éloquent auprès d'un cœur moins dur que celui de miss Edgermond, que ses larmes touchantes, qui coulaient comme des perles sur ses joues si pâlies. Lord Edgermond lui-même fut touché; car jamais, comme dans ce moment, il n'avait remarqué l'extrême ressemblance d'Amélie avec sa propre mère, à qui James Edgermond ressemblait aussi beaucoup : c'étaient les mêmes yeux bruns, doux et veloutés, la même expression mélancolique et tendre qui donne tant de charme à la jeunesse. La robe de deuil que portait Amélie faisait encore plus ressortir la délicatesse de sa taille ; ses cheveux étaient à moitié défaits; ainsi elle était si intéressante que la pitié se fit

Digitized by Google

entendre au cœur de son oncle; et que deux amours, mais deux amours bien différens, touchèrent les cœurs de sir Edgar et de Lionel. Miss Edgermond seule resta haute et dédaigneuse, continuant de jeter des regards de mépris sur celle en qui elle devinait déjà une rivale.

— Ma fille, dit enfin lord Edgermond, sir Edgar va vous reconduire au salon; envoyez-moi Marie, et vous, Lionel, suivez votre sœur. »

Lionel obéit, mais ce ne fut pas sans regrets. Sir Edgar était vivement contrarié, mais il sut le cacher sous un air de galanterie envers miss Edgermond et d'indifférence pour Amélie; aussi Anabelle ne tarda point à s'apaiser, à force de lui entendre répéter qu'il n'y avait aucune comparaison à faire entre la pâle figure d'Amélie et sa superbe cousine.

Edgar avait un puissant motif pour ménager Anabelle; c'était un homme qui n'était peut-être pas né avec des vices bien prononcés, mais qui n'avait point appris à surmonter ses passions. Resté de bonne heure maître de lui-même; fils d'un frère cadet du père de milord Edgermond; né d'un vieillard, et le fruit d'un amour désordonné pour une jeune fille morte en lui donnant le jour, Edgard avait été gâté par son père, qui n'avait jamais rien su lui refuser; aussi en peu d'années avait-il mangé une fortune considérable; âgé déjà de trente ans, beau, élégant, et ce qu'on appelle

Digitized by Google

homme à bonnes fortunes, il connaissait assez le monde pour avoir remarqué qu'il se compose de deux classes : les trompes et les trompeurs. Edgar s'était décidé à choisir la dernière, et depuis quelques années il traitait toutes les passions en homme habile, c'est-à-dire qu'il voulait qu'elles servissent à ses plaisirs et à sa fortune, décidé qu'il était à la rétablir. Miss Edgermond était précisément la personne qui lui offrait le plus de chances de réussite ; remplie de prétentions, la flatterie était un moyen assuré auprès d'elle. Edgar sut si bien s'en servir qu'il se rendit maître de son esprit, et qu'elle lui jura qu'elle ne serait jamais qu'à lui. Peut-être avait-il même une autre espérance : Lionel n'était pas toujours d'accord avec son père ; s'il blessait son orgueil et sa volonté, qui pouvait en prévoir les suites ! Le sort de sir James Edgermond était connu ; et il faut le dire à la honte d'Edgar, il ne blâmait point le rôle que lord Edgermond avait joué dans cette circonstance : il est vrai qu'il n'en connaissait point toute l'horreur ; mais, s'il l'eût connue, est-il bien certain qu'il l'eût blâmée ? Cependant, sir Edgar, si habile à se rendre maître de l'esprit de son oncle et de l'affection de miss Anabelle, venait de se laisser séduire d'une manière assez puissante pour se nuire à lui-même. Jamais femme, même dans sa première jeunesse, n'avait fait sur lui une impression aussi vive que la pauvre et modeste

Digitized by Google

Amélie; d'un coup-d'œil il avait saisi et la perfection de ses traits et la grâce de sa taille; il n'avait fait que l'apercevoir quand il se rendit dans les brillans salons du château d'Edgermond, et au milieu de ces femmes si parées, en écoutant la conversation insipide de sa cousine, cette image si fugitive était encore devant lui; il chercha à noyer ce souvenir dans des libations répétées, et sa tête était bien montée quand il avait rencontré Amélie.

Digitized by Google

VI.

Marie avait été chargée de conduire Amélie dans une petite chambre qui faisait partie de l'appartement qu'occupait la femme de charge du château; elle n'en sortit point pendant qu'il y eut du monde, et Marie seule vint l'y voir quelquefois.

Enfin, lord Edgermond, ayant fixé le jour, très-prochain, du départ, décida, malgré l'humeur que montra miss Anabelle, que miss Delmar sortirait de sa retraite. Ce fut Marie qui fut chargée de l'aller chercher. En la voyant, la famille Edgermond éprouva des sentimens

Digitized by Google

bien divers. Pour lady Edgermond, son apathie et son indifférence furent à peine troublées; miss Edgermond et miss Lucy répondirent à peine au salut de la pauvre Amélie; lord Edgermond resta froid, digne, et surtout embarrassé; Lionel pâlit et rougit d'une manière remarquable; Marie, attentive et bonne, tâchait de diminuer la timidité et l'embarras de la pauvre Amélie; mais en vain l'engagea-t-elle de faire honneur au déjeûner, Amélie ne put rien manger.

« Seriez-vous incommodée, miss? prononça lord Edgermond avec une froide politesse.

— Je vous remercie, milord, répondit Amélie en s'inclinant, mais....

—Absolument comme une héroïne de roman, dit miss Anabelle en se penchant à l'oreille de Lucy : cela ne boit ni ne mange. »

Lionel jeta sur sa sœur un regard de mécontentement, et offrit une tasse de thé à miss Delmar. Ils rougirent l'un et l'autre.

« Miss Delmar, prononça lord Edgermond avec emphase, quelles que fussent peut-être les importantes raisons qui auraient dû m'empêcher de vous recevoir chez moi, je n'ai point hésité, surtout connaissant les intentions où vous étiez de faire promptement usage de vos talens. Pour vous prouver mon empressement à vous être utile, j'ai écrit à Londres, et j'ai obtenu pour

Digitized by Google

vous un emploi convenable ; je me suis assuré que les émolumens étaient suffisans et que vous seriez traitée honorablement. »

Amélie s'inclina et voulut répondre, mais ses lèvres demeurèrent muettes.

« Je supposais, miss, que cette nouvelle devait vous être agréable, poursuivit lord Edgermond, laissant voir son impatience ; auriez-vous changé d'avis ?

— Non, milord, répondit Amélie avec reconnaissance, je suis prête à partir.

—Vous nous accompagnerez dans trois jours, reprit lord Edgermond, et vous ne serez pas étonnée si je vous engage à entrer de suite dans la maison où je vous ai trouvé de l'occupation ; nous allons être dans les embarras d'une double cérémonie : Anabelle et Lionel se marieront le même jour, et....

— Mon père, s'écria Lionel en se levant, veuillez m'accorder quelques instans d'entretien dans votre cabinet ; il faut que je vous parle de moi, de mon avenir.

— Je croyais devoir seul m'en occuper, mon fils, prononça sévèrement lord Edgermond ; pourtant je ne refuse point de vous entendre. »

Et le père et le fils sortirent ensemble. Le silence régna un instant dans l'appartement.

« Je ne reconnais plus Lionel ! s'écria enfin miss Ed-

Digitized by Google

germond; depuis quelques jours il est d'une mélancolie fatigante : il tombe dans de longues rêveries, et semble contrarié quand on le trouble; enfin, il veut voyager, m'a-t-il dit plusieurs fois, visiter l'Italie, la France; la France, où l'esprit de vertige se soutient et se propage si facilement! Est-ce vous, miss, qui lui avez fait un si bel éloge du pays qui vous a vue naître?

— J'ai vu sir Lionel pour la seconde fois aujourd'hui, répondit Amélie en levant la tête avec un peu de fierté, et...

— Venez, ma chère, dit Marie avec douceur, l'air, tout froid qu'il est, vous fera du bien; vous ne l'avez point respiré depuis que vous êtes ici. »

Les deux jeunes filles sortirent ensemble, et Amélie trouva beaucoup de charmes dans la société de Marie. Celle-ci lui parla, quoiqu'avec retenue, du caractère de chaque membre de sa famille; elle ne se plaignit point, mais il était facile de deviner qu'elle n'était pas heureuse, et que Lionel était son seul ami.

« Je crains qu'il ne nous quitte, qu'il n'irrite mon père en refusant d'épouser miss Mackinson, ajouta-t-elle.

— Et pourquoi refuserait-il? demanda timidement Amélie.

— Parce que Lionel veut avoir de l'amour pour sa femme, et que miss Mackinson est peu faite pour lui en inspirer, car elle est fière de ses richesses et elle

Digitized by Google

ne possède aucun talent; son cœur est dur et son caractère peu aimable; quant à sa figure, elle doit déplaire à Lionel, car elle n'a aucune délicatesse ni aucune distinction.

— Le portrait est peu flatté, dit Amélie en souriant à demi.

— Il est pourtant vrai; et je suis si certaine que Lionel serait malheureux avec miss Mackinson, que je n'ose le blâmer de son refus; et cependant, quelle sera la colère de mon père, s'il lui résiste!

— Oh! qu'il ne résiste point! s'écria Amélie; il ne sait pas quelles sont les suites de la colère d'un père: elle porte malheur à soi et à ce qu'on aime. Qu'il obéisse; dites-le-lui bien, bonne Marie: votre frère paraît si bon! si doux!

— Il est vrai; mais malgré cette douceur, Lionel a beaucoup de caractère. Jusqu'à ce moment il a obéi à mon père; mais, comme le disait ma sœur, il est méconnaissable depuis quelques jours. »

Les deux jeunes filles causèrent bientôt avec toute l'intimité d'anciennes connaissances. Amélie raconta à Marie les derniers momens de sa mère; elle ne trouva point en elle un cœur insensible; et quand elles reparurent l'une et l'autre, leurs yeux témoignaient de la sympathie de leurs âmes. Lionel s'en aperçut, et n'osant montrer tout l'intérêt qu'il prenait à Amélie, il fut plus

Digitized by Google

tendre et plus prévenant pour sa sœur. Lord Edgermond, lui, paraissait encore plus sévère, plus sérieux que de coutume, et le dîner de famille, ordinairement assez triste, le fut encore plus que de coutume. Aussitôt qu'on eut pris le thé, milord se retira chez lui; lady Edgermond s'endormit au coin du feu; les miss Anabelle et Lucy parlèrent des plaisirs qui les attendaient à Londres; Amélie et Marie se mirent à un métier de tapisserie, et Lionel s'assit près d'elles.

La conversation fut d'abord assez embarrassée, mais peu à peu la confiance s'établit. Ils causèrent de la France, de ses poètes, de ses artistes en renom. Sans s'en apercevoir, Amélie était sortie de l'état d'abattement qui l'accablait depuis la mort de sa mère; doucement encouragée par les regards de Lionel et par l'attention que lui prêtait Marie, elle parla avec plaisir; elle avait oublié son état de dépendance et ses chagrins: elle ne travaillait plus. Lionel ne quittait pas des yeux cette figure si expressive, si animée, et qui semblait s'embellir à chaque pensée élevée et généreuse. Ils étaient si occupés dans ce petit groupe, qu'ils n'avaient point remarqué que miss Anabelle s'était approchée, et ils ne s'aperçurent de sa présence qu'à un ricanement ironique et moqueur.

« Miss Delmar, s'écria-t-elle, au lieu de vous faire institutrice, pourquoi n'élèveriez-vous pas une chaire

Digitized by Google

d'éloquence? Lionel serait un de vos premiers disciples; mais nous, qui ne sommes point assez savantes pour vous comprendre, nous vous demandons de descendre de la haute sphère dans laquelle vous vous êtes placée, pour nous parler un langage plus intelligible. »

Amélie rougit; mais, se remettant de suite, elle dit avec une légère teinte de fierté :

« Si je croyais, miss, que ma conversation pût vous être agréable, je la choisirais de manière à ce qu'elle fût à votre portée; mais je ne croyais pas que vous prissiez la peine de m'écouter.

— Très-bien, miss, très-bien, dit Anabelle, je vois que les louanges de mon frère vous ont déjà rendu de la hardiesse, et que, pour peu que vous y soyez encouragée, vous oublierez très-facilement la dépendance de votre situation. »

Hélas! cet élan de fierté qui avait un moment animé Amélie s'était promptement éteint, elle fondit en larmes.

« Ah! nous voilà maintement aux larmes, aux lamentations! » s'écria Anabelle.

Amélie marcha vers la porte.

« Permettez-moi de vous arrêter, prononça Lionel en la retenant doucement; ma sœur a voulu plaisanter, j'en suis sûr, et loin de nous quitter, soyez assez bonne pour vous mettre au piano. »

Amélie voulut résister; mais déjà un désir de Lionel

Digitized by Google

était puissant sur elle, et elle s'assit au piano, près duquel Marie et Lionel vinrent se placer.

Sans doute le désir de plaire à ses deux jeunes amis, peut-être celui d'humilier miss Edgermond, l'animèrent; elle se sentit si inspirée, qu'elle réveilla même lady Edgermond et força Lucy à l'écouter; miss Edgermond seule bâillait, frappait à faux la mesure, et finit enfin par fermer les yeux.

« Quoi! vous dormez, Anabelle? dit lord Edgermond, qui était entré doucement; je m'en étonne, car miss Delmar a vraiment un fort beau talent; je crois qu'on m'a dit qu'elle possédait aussi une belle voix. »

Lionel posa sur le pupitre plusieurs romances : Amélie les chanta avec un goût exquis.

« Quel est l'artiste qui vous a montré? demanda lord Edgermond.

— Garat, milord.

— Votre père vous destinait sans doute au théâtre? » prononça-t-il froidement.

Ces paroles dédaigneuses, la manière dont il avait dit : Votre père, ce père qui était son frère, brisèrent l'âme d'Amélie; elle quitta le piano.

« Nous avons bien assez de musique, s'écria miss Edgermond avec ennui.

— Aussi demanderai-je la permission de me retirer, prononça Amélie avec fermeté, et à milord celle de

Digitized by Google

passer la journée de demain dans la chaumière de Nolly.

— Vous le pouvez, répondit lord Edgermond; mais soyez prête, miss, pour vous mettre en route après-demain au point du jour. »

Amélie s'inclina et sortit. Le salon parut désert à Lionel; au bout d'un instant il se prépara à se retirer.

« Restez, lui dit lord Edgermond; j'ai à vous parler devant votre mère et vos sœurs. Peut-être leurs observations auront-elles plus de puissance que les miennes. Vous m'avez demandé de voyager, mon fils, de parcourir la France, l'Italie; et quand je vous ai refusé, vous vous êtes borné à me supplier de rompre votre mariage avec miss Mackinson, sous prétexte que vous n'avez point d'amour pour elle. Je vous ai répondu que je ne pouvais écouter ces rêveries de jeune homme; vous avez persisté; j'ai eu assez d'indulgence pour ne pas m'irriter, pour prendre le temps de la réflexion et vous le donner à vous-même; mais pour que ce temps vous soit plus profitable, je dois vous annoncer mon inébranlable résolution. Si vous ne m'obéissez pas, mon fils, si par un coup de tête vous tentiez de vous soustraire à mon autorité, je saurais vous faire repentir de votre imprudence; souvenez-vous, Lionel Edgermond, que je ne sais point pardonner. »

Après ces paroles, prononcées avec une incroyable dureté, lord Edgermond quitta l'appartement; Marie se mit à pleurer.

Digitized by Google

« Eh! de quoi vous désolez-vous donc, petite sotte? s'écria miss Anabelle avec aigreur; croyez-vous que Lionel sera assez fou pour irriter mon père? ses lubies romanesques cèderont bientôt devant la crainte de perdre un titre et cinquante mille livres sterling de revenu. Je ne crains vraiment pas qu'il fasse cette folie.

— Ces craintes fraternelles cèderaient peut-être à l'espoir de voir un autre s'enrichir de mes dépouilles, prononça Lionel avec un peu de violence. Anabelle, à l'avenir, faites-moi grâce de votre opinion sur moi. Je ne sacrifierai rien à l'intérêt, mais beaucoup à la crainte d'affliger mon père, s'il veut me témoigner autre chose qu'une sévérité qui me blesse plus qu'elle ne m'effraie.

— A merveille, Lionel, faites vos conditions, vous verrez comment elles seront écoutées. Mais peut-être, moi, ai-je découvert ce qui vous a si vite changé.

— Grâce, ma sœur! veuillez, je vous prie, ne plus vous occuper de moi, dit Lionel en rougissant.

— Je dirai donc à mon père, poursuivit l'impitoyable Anabelle, que vous êtes amoureux de la belle Française, de la charmante, de l'incomparable Amélie, et, en vérité, je ne serais pas étonnée que vous eussiez un jour le sort de James Edgermond.

— Ayez au moins la pudeur de ne pas rappeler cette destinée, dit vivement Lionel, car ce n'est pas la plus belle page qu'on pourrait écrire sur notre famille. »

Digitized by Google

Marie continuait à pleurer avec amertume, et lady Edgermond, malgré son apathique indifférence, s'aperçut pourtant enfin de l'aigreur qui régnait dans les paroles du frère et de la sœur, et, contre son habitude, elle mit, dans la défense qu'elle leur fit de continuer cette altercation, plus d'autorité qu'elle n'en déployait ordinairement.

Digitized by Google

VII.

La journée était bien avancée quand miss Delmar se disposa à quitter la chaumière de la vieille Nolly. La nourrice de sir James avait bien souvent embrassé sa fille; bien des fois elle avait appelé sur elle les bénédictions du Ciel avant de la laisser partir, ce qu'Amélie était pourtant un peu pressée de faire, car elle voulait dire un dernier adieu aux cendres de sa mère avant de quitter le Nortumberland. Amélie avait partagé sa bourse avec la vieille nourrice, quelque effort qu'eût fait celle-ci pour s'en défendre.

Digitized by Google

« Je suis jeune, lui avait-elle répété plusieurs fois, j'ai du courage, de la force pour travailler ; mais vous, infirme et manquant de tant de choses. Ah ! croyez-le bien, si un jour je suis riche, je n'oublierai point cette chaumière ni l'hospitalité que j'y ai trouvée. »

Enfin elle s'achemina vers le cimetière du village, et ses larmes coulèrent en approchant du tertre encore fraîchement remué sur lequel était placée une simple pierre sans nom.

« Oh ! ma mère ! prononça Amélie au milieu de ses sanglots, ma mère, qui sait si jamais je reverrai ta tombe ! je n'ai même pu l'entourer d'une simple barrière, ni l'embellir de quelques fleurs ! Pauvre orpheline ! toutes les consolations me sont refusées. »

Ces paroles, échappées au cœur trop plein d'Amélie, tombaient de ses lèvres, et dans le moment il lui sembla entendre marcher près d'elle ; mais elle crut que c'était le bruit des branches cassées par le vent, et elle y fit peu d'attention. Assise sur la froide pierre qui couvrait sa mère, elle continua de pleurer amèrement.

« Miss Amélie, ma cousine, prononça une voix douce et tendre, pardonnez-moi de venir troubler votre douleur ; mais puis-je mieux choisir la place où je veux vous assurer que vous n'êtes point abandonnée, qu'un cœur tendre et ardent partage toutes vos peines ?

— Sir Lionel ! s'écria Amélie en se levant remplie

Digitized by Google

d'effroi, si quelqu'un de votre famille, si votre père surtout soupçonnait l'intérêt que vous me portez, il vous en ferait un crime.

— Ecoutez-moi, répondit Lionel avec gravité, les momens sont précieux; ne me parlez ni de ma famille, ni de mon père; laissez-moi vous dire que depuis que je connais le sort de mon malheureux oncle, j'exècre l'injustice dont il a été frappé, et qu'aussitôt que je serai le maître de ma fortune, je m'empresserai de réparer autant qu'il sera en moi les torts... » Lionel balbutia, il hésita à nommer son père. « Enfin, ma cousine, reprit-il avec une nouvelle chaleur, je ne pourrais goûter un moment de bonheur si vous ignoriez l'intérêt et le respect que je ressens pour vous. Je me persuade que vous serez moins malheureuse, lorsque vous saurez que si un jour je suis le maître de ces domaines, les cendres de votre mère seront réunies à celles de la famille, et que le nom de la femme de sir James Edgermond ne sera plus inconnu. Oh! ma cousine, dites-vous bien que je veillerai sur votre destinée avec la sollicitude d'un frère, que jamais une autre image...

— Arrêtez, sir Lionel! s'écria Amélie, je n'ai plus d'appui; je pleure ma mère, ne m'enlevez point la douceur de conserver votre image comme celle d'un ami, en me parlant un langage qui serait une offense

Digitized by Google

pour moi dans votre position et dans la mienne.

— Eh bien! dit Lionel, je n'écoute plus rien, j'oublie quel triste sort j'ai à vous offrir peut-être, soyez ma femme, Amélie; et, comme sir James, j'irai sur une terre étrangère...

— Et comme sir James, interrompit Amélie avec abattement, vous y vivrez misérable, et la tombe de votre femme sera dédaignée, et votre enfant...

—Non, interrompit Lionel, mon père voudra réparer...

— Il vous maudira! s'écria Amélie avec chaleur; et vous ne savez pas que jamais on ne se relève de la malédiction d'un père. Et moi, moi, qui en ai vu les terribles suites, je pourrais vous y exposer! oh! non jamais.

— Au moins, reprit Lionel, promettez-moi de ne prendre aucun parti important sans daigner me consulter, car mon père me cachera sans doute où vous êtes. En attendant, laissez-moi réclamer mon titre de parent, laissez-moi être votre banquier jusqu'au moment où je pourrai vous faire une entière restitution.

— Je vous remercie, mon cousin, prononça avec douceur Amélie, je saurai me suffire à moi-même, et jamais je n'aurai recours à la pitié.

— A la pitié.... Ne voyez-vous pas combien je vous aime, Amélie? Acceptez ma main, je vous en supplie.

— Et miss Mackinson, sir Lionel?

— Amélie, je le jure ici, sur la tombe de votre

Digitized by Google

mère, je ne serai jamais qu'à vous si vous m'aimez. »

Amélie ne répondit rien, et peut-être fut-il heureux pour elle que la nuit empêchât Lionel de remarquer sa rougeur.

« Eloignez-vous, je vous en conjure, balbutia-t-elle d'une voix émue; si l'on vous surprenait...

— Je vous suivrai de loin pour veiller sur vous, chère Amélie; mais avant de me quitter, ne me direz-vous pas un mot qui me rende le courage, qui me donne quelque espoir; dites que vous croyez à ma sincérité, à mon amour?

— Je crois que vous êtes bon et généreux, Lionel; mais respectez mon abandon, respectez mon malheur: séparons-nous sans que j'emporte un remords, et laissez-moi faire une dernière prière sur la tombe de ma mère. »

Lionel fit quelques pas pour s'éloigner; mais il revint, saisit la main d'Amélie, qu'elle ne retira pas; et quand ils se quittèrent, ni l'un ni l'autre ne doutaient de leur mutuel attachement.

Amélie rentra au château sans avoir rencontré personne; la femme de charge l'engagea à se coucher, car on devait partir au lever du jour; mais elle ne se sentait aucun penchant à suivre ce conseil: une agitation remplie de charmes l'empêchait de désirer le repos. Ses malheurs, son abandon ne l'occupaient plus seuls,

Digitized by Google

une pensée douce, et qui remplit entièrement le cœur d'une femme de tant d'espérance et de joie, l'emportait sur toutes les autres: elle était aimée d'un homme non-seulement doué de vertus honorables, mais d'une amabilité remarquable; il était maintenant un être qui s'intéressait à elle, qui la plaignait; elle n'était plus seule au monde, elle le sentait, et une joie innocente et pure faisait taire toutes les autres douleurs. Illusion de la première jeunesse qui place son bonheur dans un sentiment aussi fragile que l'amour, combien vous avez de puissance! Amélie était heureuse sans oser se l'avouer; et peut-être elle ne pouvait, elle ne voulait pas dormir, et, ne craignant pas d'être rencontrée dans cette partie du château où était situé l'ancien appartement de son père, elle voulut le visiter; elle ne ressentait plus aucun effroi, aucune terreur: Lionel était sous le même toit qu'elle.

Elle trouva la porte de cette chambre entr'ouverte, et l'ayant doucement poussée, elle avança d'abord sans aucune terreur; mais elle faillit en éprouver une violente à la vue d'un homme à genoux contre le lit: c'était le vieux Tom; il lui parut bien affaibli, seulement depuis le peu de temps où elle l'avait vu pour la première fois; mais un rayon de joie illumina sa physionomie flétrie quand il reconnut Amélie.

« Ma chère miss, lui dit-il avec beaucoup de res-

Digitized by Google

pect, j'ai vainement cherché à vous approcher depuis que vous êtes dans ce château, je n'ai pu y parvenir. Cependant il faut que je vous parle, il le faut, ou je mourrai dans le désespoir. »

Amélie lui tendit la main avec bonté et joignit à ce geste quelques paroles de bienveillance.

« Oui, je devine que vous êtes bonne, que vous ressemblez en tout à votre excellent père, et je ne m'en trouve que plus coupable, et cependant j'ai fait un serment que je ne puis trahir. Mais voulez-vous, miss, voulez-vous jurer de respecter la volonté du vieux Tom?

— Je vous le promets, dit Amélie ; je vous le promets par le souvenir de mon père.

— Eh bien! donc, prenez ce paquet, dit Tom, en lui présentant une enveloppe cachetée, et ne l'ouvrez que quand vous aurez appris ma mort. Je ne crois pas que vous attendiez long-temps. Miss, je puis compter sur votre serment, n'est-ce pas?

— Je vous le renouvelle, » prononça Amélie avec fermeté.

Le vieillard s'inclina sur la main de la jeune fille, et elle y sentit une larme. Tom s'éloigna, et Amélie, après avoir jeté un dernier regard sur cette chambre qu'elle ne croyait plus revoir, se hâta de rentrer chez elle.

Le lendemain, il était à peine jour, que les miss Edgermond murmuraient contre la lenteur des gens,

Digitized by Google

et presque même contre celle de leur mère. Enfin, tout le monde se trouva prêt. Lord, lady et miss Edgermond occupaient une voiture; miss Lucy, Marie, Lionel et Amélie remplissaient l'autre.

La présence de sa sœur aînée empêchait Lionel d'exprimer ce qui se passait dans son âme; cependant l'ardeur de ses regards assuraient Amélie qu'il était entièrement à elle.

Le troisième soir, on arriva à Grovesno-Squar, où était situé l'hôtel Edgermond. Ces dames passèrent le jour suivant dans leur appartement pour se reposer, et miss Delmar ne vit personne de la famille, que Marie. Elle entendit pourtant, plusieurs fois, le bruit des pas de Lionel devant la porte de son appartement.

Le matin suivant, le marteau de l'hôtel résonna à chaque minute, et des voitures, roulant dans la cour, indiquèrent de fréquentes visites. Amélie ne savait si elle devait descendre, quand la marche grave de lord Edgermond l'annonça; il entra.

« Miss Delmar, lui dit-il en restant debout, êtes-vous préparée à quitter cette maison ?

— Oui, milord.

— En ce cas, un de mes gens va vous conduire; je lui ai remis l'adresse.

— Ne pourrai-je, demanda timidement l'orpheline, présenter mes respects à lady Edgermond et dire adieu à miss Marie ?

Digitized by Google

— Cela est impossible, ces dames ont du monde au salon; mais nous nous reverrons : j'aurai souvent de vos nouvelles, miss; même, si quelque événement vous y forçait, vous pourrez avoir recours à moi; et voilà, ajouta lord Edgermond, avec un air très-important, un billet de cinquante livres.

— Merci, milord, répondit Amélie repoussant doucement le billet, je n'ai besoin de rien, que d'amitié et de protection.

— Prenez, reprit-il avec une légère émotion, prenez au nom de votre père, je vous en prie. »

Amélie obéit, mais laissa le papier sur la cheminée.

« Je vais vous envoyer Wild, mon valet-de-chambre, poursuivit milord; j'aurais voulu qu'une femme vous accompagnât, mais elles sont toutes occupées. Plus tard, on vous portera vos effets. »

Lord Edgermond posa alors ses lèvres sur le front d'Amélie; malgré la froideur qu'il mit à cette caresse, Amélie crut y reconnaître quelque émotion; elle eût tant voulu pouvoir aimer le père de Lionel!

Peu d'instans après, on la fit monter dans une voiture de place; le domestique se mit sur le siége. L'orpheline regardait au travers des vitres fermées cette ville si grande, si agitée, où il n'existait qu'un seul être qui s'intéressât vivement à elle; le nom de Lionel vint errer sur ses lèvres, et des larmes s'échap-

Digitized by Google

pèrent de ses yeux; mais elle les essuya promptement.

« Je dois me soumettre, se dit-elle; je vais trouver des étrangers qui attendent de moi du zèle, de la liberté d'esprit; en échange, ils me donneront de quoi vivre.

» De quoi vivre!... Vivre, mon Dieu! est-il donc si nécessaire de vivre quand on n'a personne à qui votre existence soit nécessaire? »

Ces tristes réflexions occupaient assez profondément Amélie, pour qu'elle fût long-temps à s'apercevoir que la voiture avait quitté Londres. Quand elle le remarqua, elle fut au moment d'en demander la raison; mais elle pensa de suite qu'elle se rendait dans un pensionnat, et que ces établissemens sont ordinairement placés hors des villes. Dans le moment, la voiture quitta la grande route, prit une longue allée au bout de laquelle on découvrait une élégante maison qui, durant la belle saison, devait être cachée par le feuillage et les fleurs.

La grille était ouverte; la voiture entra dans une cour sablée, et Wild, ayant ouvert la portière, aida miss Delmar à descendre, la précéda dans la maison et lui ouvrit un charmant salon où brillait un excellent feu.

Rien dans cette pièce n'annonçait l'établissement où miss Delmar croyait se rendre. Les gravures étaient, sinon licencieuses, du moins plus voluptueuses qu'elles

Digitized by Google

n'auraient dû être pour les personnes appelées à les voir. Des fleurs rares fleurissaient dans d'élégantes jardinières, et les meubles étaient d'une si grande fraîcheur, d'un fini si précieux, qu'il fallait toute l'inexpérience d'Amélie pour se croire encore dans un pensionnat de demoiselles. Mais cette erreur, elle ne la conserva pas long-temps : sir Edgar Edgermond parut devant elle.

Digitized by Google

VIII.

En voyant entrer sir Edgar, Amélie jeta un cri et devint si pâle qu'il se hâta de la rassurer par les manières les plus respectueuses.

« Veuillez m'entendre, » lui répéta-t-il bien des fois avant qu'elle lui témoignât assez de patience pour l'écouter.

« Vous pensez, continua-t-il, quand il la vit un peu plus calme, vous pensez que je ne suis ni assez maladroit ni assez brutal pour vous retenir ici malgré vous, mais je crois que vous entendrez assez vos intérêts, char-

Digitized by Google

mante Amélie, pour accepter les propositions que je vais vous faire. »

Sir Edgar prit beaucoup d'assurance en prononçant ces dernières paroles, et continua avec un air très-content de lui-même :

« Je sais que vous êtes la fille de sir James Edgermond; j'ai su faire parler miss Anabelle, et, au travers de sa colère de vous trouver si belle, j'ai deviné qu'on ne vous épargnerait ni les chagrins ni les injustices. Enchanté de votre beauté, touché de vos malheurs, j'ai pensé que si nous pouvions nous entendre nous y gagnerions l'un et l'autre : vous, miss, une position plus heureuse; moi, le bonheur de ma vie. »

En parlant ainsi, sir Edgar avait essayé de prendre la main d'Amélie, mais elle l'avait retirée avec fierté.

« Voici donc ce que j'ai à vous proposer, dit-il en cachant son humeur : j'épouserai miss Edgermond, mais j'y mettrai la condition, et je suis sûr qu'elle sera acceptée, qu'on vous donnera une forte somme en compensation de l'héritage que devait avoir votre père, et pour prix de ce service, qui vous rendra riche et indépendante, je ne vous demande qu'un peu de reconnaissance. C'est moi, du reste, qui me chargerai d'embellir votre vie par les plaisirs du monde. Nulle femme ne vous éclipsera; aussitôt après mon mariage, nous partirons pour la France, ce pays enchanteur que

Digitized by Google

j'aimais déjà et que je brûle de revoir avec vous. »

L'indignation d'Amélie avait été si puissante qu'elle l'avait forcée au silence ; mais à un geste familier que se permit sir Edgar, elle retrouva tout son courage, et se levant, l'œil fier, quoique rempli de larmes, elle laissa tomber sur lui tout le poids de son mépris et de sa colère.

« Vous oubliez que vous êtes en ma puissance ! s'écria sir Edgar. Qui viendrait vous arracher de mes bras ? qui prend à vous assez d'intérêt pour vous trouver dans la retraite où je puis vous cacher ?

— Il existe des lois ! s'écria la pauvre Amélie, dont la voix tremblante décelait la terreur. Vous n'oseriez, monsieur ; ma famille, lord Edgermond...

— Il vous saurait morte qu'il en serait enchanté, parce que votre vue lui rappelle son frère ; ses filles vous détestent, parce que vous êtes belle. D'ailleurs, dussé-je vous cacher dans les entrailles de la terre, nous ne nous séparerons pas que nous ne soyons d'accord.

— Soyez généreux, répondit Amélie, qui comprit la nécessité de dissimuler, je serai reconnaissante ; je vous regarderai comme un ami si vous me laissez aller où on m'attend. Songez que si je retarde les plus odieux soupçons planeront sur moi.

— Je ne demande qu'un gage de votre bonne foi, »

Digitized by Google

répondit-il en essayant de la retenir dans ses bras.

Elle se débattit et poussa un cri perçant.

« Personne ne viendra, la porte est fermée, » murmura sir Edgar en continuant ses entreprises.

L'infortunée fit un dernier effort et parvint enfin à s'arracher de ses bras, et, sachant à peine ce qu'elle faisait, elle courut à la fenêtre dont elle brisa un des carreaux; les morceaux éclatèrent avec fracas; alors on entendit essayer d'ouvrir de la porte.

« Cessons cette tragédie, s'écria sir Edgar avec colère, je vois que vous voulez que j'obtienne tout par la violence; eh bien, je ferai cette concession à votre vanité.

— Grâce! pitié! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, en tombant à genoux; grâce, mon Dieu! » Et ce dernier mot expira sur ses lèvres décolorées, et sa belle tête retomba sur son épaule.

L'indigne Edgar allait profiter de sa faiblesse, quand le reste de la fenêtre se brisant avec violence, Lionel Edgermond sauta dans l'appartement, courut vers Amélie, qu'il releva et posa sur un siége.

« Maintenant, sir Edgar, prononça-t-il avec fierté, je suis à vos ordres. Sans doute vous allez me demander compte de la manière dont je me suis introduit chez vous; je suis prêt à vous donner toutes les satisfactions que vous désirerez.

— Sir Lionel, répondit Edgar avec une violence con-

Digitized by Google

tenue, une telle conduite me blesse sans doute; mais il est plus qu'inutile d'ébruiter par un éclat une simple plaisanterie.

— Une plaisanterie! voyez dans quel état vous avez mis une jeune personne que son innocence et son abandon devaient vous faire respecter. Je veux la venger, je le dois. Ainsi donc, sir Edgar, dites le lieu et les armes que vous choisissez.

— Lionel! s'écria Amélie en se laissant retomber à genoux devant lui, renoncez à une telle résolution, ou je meurs à vos pieds.

— Je vois, je devine, dit sir Edgar avec ironie, et ce combat de tendresse me confirme que jamais une femme n'est cruelle pour un homme que parce qu'elle a de l'amour pour un autre. Sir Lionel, chargez-vous de miss; je vous laisse maître de ma maison et vous promets le silence sur tout ce qui vient de se passer. »

En achevant ces paroles, sir Edgar sortit de l'appartement.

« Je vous en conjure, Lionel! s'écria Amélie, menez-moi au lieu de ma destination. Qu'est devenu Wild?

— Le misérable! il a disparu en m'apercevant. Mais, chère Amélie, vous savez sans doute où il devait vous conduire!

Hélas non! répondit-elle en pleurant.

— Eh bien, il faut retourner à Grosveno-square, re-

Digitized by Google

prit Lionel ; malgré moi, je confierai à mon père ce qui vient d'avoir lieu. Mais avant de nous séparer de nouveau, laissez-moi vous dire...

— Ah ! quittons cette odieuse maison ! dit-t-elle avec terreur, vous ne pouvez concevoir l'horreur qu'elle m'inspire ! »

Et sans vouloir en écouter davantage, miss Delmar s'élança sur la grande route ; Lionel la rejoignit bientôt ; mais ils marcherent assez long-temps sans trouver de voitures de place ; enfin il s'en présenta une, et Amélie donna ordre au cocher de faire le plus de diligence possible.

« Cruelle ! dit Lionel en se plaçant près d'elle, m'enviez-vous donc ce doux moment de bonheur ? daignez au moins m'entendre.

— Vous voyez quelle est ma situation, mon cousin, reprit Amélie en pleurant de nouveau, voulez-vous la rendre plus affreuse en me parlant d'un sentiment dont les suites seraient si funestes ? Hélas ! que va dire lord Edgermond en nous voyant revenir ensemble, ah ! que je prévois de chagrins et d'humiliations !

— Eh bien, soyez ma femme : qui osera alors vous tourmenter ? mais hélas ! je le vois, vous me haïssez.

— Injuste Lionel ; mon Dieu ! que je devienne riche et honorée, vous verrez si un autre...

— Ce mot me rend du courage, interrompit Lionel

Digitized by Google

avec résolution; je ne veux point vous tourmenter davantage, Amélie, pour que vous m'accordiez secrètement votre main; mais je vais déclarer à mon père, à l'instant même..... »

Ils entraient dans Grosvenor-square quand Lionel parlait ainsi, et vainement Amélie essayait-elle d'obtenir de lui qu'il ne fît point une si imprudente démarche, lorsqu'ils aperçurent plusieurs domestiques de la maison qui regardaient de tous côtés avec anxiété. En reconnaissant sir Lionel, ils se précipitèrent vers la voiture.

« Nous vous cherchons depuis plus de deux heures, sir Lionel s'écria l'un d'eux; car lord Edgermond est à toute extrémité, et il vous demande. On a aussi envoyé à la maison où devait se rendre miss. »

Lionel fut frappé de douleur et se précipita de la voiture, en donnant cependant l'ordre de conduire miss Delmar dans l'appartement qu'elle avait quitté le matin. Amélie se soutenait à peine : tant d'émotions, une nouvelle aussi funeste et aussi inattendue lui ôtaient tout courage, et arrivée chez elle, elle se trouva mal. Ce fut Marie qui la rappela à la vie; le visage de la pauvre enfant était couvert de larmes, et son organisation délicate paraissait fort ébranlée.

« Mon père a été frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, répondit-elle aux questions d'Amélie; il

Digitized by Google

lisait une lettre qui lui apprend la mort de Tom.

— De Tom ! s'écria Amélie,

— Oui, il est arrivé un exprès d'Edgermond-Hall, envoyé par le ministre, qui a été, dit-il, appelé trop tard pour aider le vieux serviteur à mourir; mais il a fait passer à mon père une lettre de Tom; celui-ci écrit sans doute pour recommander la vieille Nolly à milord. Ce ne peut être cet événement qui ait amené l'accident de mon père; pourtant, il tient depuis ce moment cette lettre de Tom entre ses mains convulsives et serrées. Quand il est revenu à lui il y a quelques instans, il a demandé Lionel avec instance; cela n'est pas étonnant; mais, chère Amélie, ce qui le paraît davantage, c'est qu'il insiste pour vous voir presque autant que pour voir mon frère. Il a désiré être placé dans un fauteuil, croyant y mieux respirer que dans son lit. Et sitôt qu'il a appris que vous étiez revenue, il m'a envoyée pour vous chercher; venez, Amélie, venez.

— De grâce, dit celle-ci d'une voix à peine intelligible, laissez-moi prendre un peu de forces, je n'en puis plus, je craindrais de ne pouvoir me soutenir devant lord Edgermond.

— Je vous laisse donc un moment, répondit Marie, je retourne auprès de mon pauvre père; mais songez, Amélie, que la mort n'attend pas. »

Restée seule, miss Delmar chercha à retrouver un

Digitized by Google

peu de calme, et eut recours à la prière, car elle avait appris au chevet de ses parens mourans que c'était là qu'on puisait du courage; et tant de sensations réunies avaient tellement abattu le sien, qu'elle craignait de ne pas avoir la force de soutenir l'entrevue qui allait avoir lieu. Que lui dirait lord Edgermond à ce moment suprême, lord Edgermond, qui était le frère de son père et le père de Lionel qui lui était si cher? Dans ce moment, et pour la première fois depuis qu'elle avait appris la fin du vieux Tom, elle songea au paquet qu'il lui avait remis en lui faisant promettre de ne l'ouvrir qu'après sa mort. L'instant était arrivé, elle portait toujours la lettre sur elle : il lui avait fait jurer de ne jamais s'en séparer. Amélie la regarda cependant long-temps sans oser l'ouvrir; car, sans doute, là était une grande révélation qui influerait sur son avenir; hélas! peut-être aussi allait-elle apprendre un crime qui la condamnerait à mépriser lord Edgermond, le père de Lionel. Cette pensée était horrible et la faisait hésiter; mais ne devait-elle rien à la mémoire de son père, ne devait-elle rien à sa propre destinée? Elle ouvrit le paquet.

Il contenait le testament du feu lord Edgermond : il y revenait de la manière la plus précise sur les dispositions sévères qu'il avait montrées à son fils, et, en dehors sa légitime, il faisait à sir James même un legs

Digitized by Google

considérable pour le dédommager du temps où il avait été banni de la maison paternelle. Le testament était parfaitement en règle et signé de témoins; une lettre du vieux Tom était jointe à cette pièce.

« Pardonnez-moi, chère miss, écrivait-il, pardonnez-» moi et priez pour moi, car je suis bien coupable. J'ai-» mais sir James, votre père; je l'aimais plus que per-» sonne au monde, et pourtant je n'ai pas eu le courage » de mourir pour qu'il ne souffrît pas d'une cruelle in-» justice. Mais depuis l'instant où j'ai appris qu'il avait » succombé si malheureux, j'ai éprouvé de cruels re-» mords, et j'ai tant souffert, qu'il me semble que j'ai » expié mon crime. Maintenant, je vais tout vous dire. » Peu de temps avant que mon vieux maître tombât ma-» lade de la maladie dont il est mort, au lieu de me faire » taire comme il faisait auparavant quand je parlais en » faveur de son fils James, il aimait à s'entretenir avec » moi des qualités et des grâces qui brillaient chez cet » aimable jeune homme. Enfin, arriva le moment où il » sentit le besoin de lui pardonner et de lui rendre jus-» tice. Mais comme il connaissait la violence de son fils » aîné, il n'osa le faire publiquement et il me chargea de » lui amener en secret un notaire. J'obéis avec joie: il » lui dicta son testament, le testament que je vous en-» voie, et il en fit faire une copie; se sentant fort mal peu

Digitized by Google

» de jours après, il me remit ces deux papiers ; je devais » porter l'un à Londres, à son chargé d'affaires, et » remettre l'autre moi-même à l'adresse de sir James. » Une personne qu'avait amenée le notaire, et moi, si- » gnâmes, comme témoins, ce testament que lord Ed- » germond me dit de garder toujours sur moi, jusqu'à » l'instant où je pourrais partir pour la France. La » crainte qu'il avait de son fils lui faisait redouter un » éclat. La mort le surprit, et il ne put me dire que ces » mots : Pars aussitôt que j'aurai fermé les yeux. » Ce- » pendant, à cet instant solennel, il recommanda son » pauvre exilé à son fils aîné, et il en dit assez pour » laisser supposer qu'il lui avait pardonné. Celui-ci » évita de lui faire aucune promesse, et je remarquai » qu'il ne me perdit point de vue. Le nouveau lord me » chargea même de plusieurs affaires essentielles qui » m'empêchèrent de m'éloigner une minute du château » durant les obsèques : elles furent magnifiques. Ce- » pendant, le soir même, quand lord Edgermond fut de » retour au château, je lui demandai la permission de » m'éloigner pendant quelques jours. Je prétextai vou- » loir porter à Londres, à un de mes parens dans le com- » merce, le legs que m'avait laissé le vieux lord, et qui » était connu de son fils. Lord Edgermond consentit ; » je ne perdis point de temps, et avant que la matinée » du lendemain fût avancée, j'étais en route sur un

Digitized by Google

» cheval que mon maître m'avait permis de prendre » dans son écurie. Le soir, à la nuit tombante, je m'ar- » rêtai à une petite auberge où je comptais passer la » nuit; il n'y avait point de places, et malgré les aver- » tissemens qu'on me donna sur le danger, je persistai » à ne point attendre le jour et me remis en voyage. » J'avais à traverser un bois qu'on m'avait dit rempli » de brigands, et j'étais déjà à plus de moitié, quand » le galop d'un cheval se fit entendre; par précaution je » me rangeai sur le côté de la route, mais une voix bien » connue, et qui ne se déguisa point, me cria d'arrêter:

« Remets-moi, cria impérieusement lord Edger- » mond, remets-moi les papiers que tu as sur toi. Je » sais que mon père a vu un notaire, et pourtant je » n'ai rien trouvé dans son secrétaire. Un pressenti- » ment me dit que tu es porteur de quelque acte; re- » mets-le-moi, ou tu vas mourir. »

» J'aurais dû mépriser la vie et ne pas céder; mais » j'eus peur, je l'avoue; puis, je pensai que quand je » ne serais plus lord Edgermond se rendrait également » possesseur des papiers, et je consentis à les lui » donner. Mais Dieu permit que le crime ne s'accom- » plît qu'à demi. Je n'avais dans mon porte-feuille que » la copie du testament, qui devait être remise à sir » James : l'original était caché dans ma ceinture avec » quelques pièces d'or. Votre oncle crut, comme je le

Digitized by Google

» lui assurai, que son père avait envoyé cet original lui-
» même à quelqu'un que je ne connaissais pas, et il a
» toujours vécu dans l'inquiétude de voir reparaître ce
» papier. Il me ramena au château, me fit jurer, sur la
» Bible, que jamais je ne révèlerais un mot de ce qui
» s'était passé. Je jurai, mais le remords a déchiré ma
» vie et a fini par momens d'altérer ma raison.J'avais ca-
» ché le testament dans les plis du rideau du lit occupé
» jadis par sir James, et mon intention était de tout ré-
» véler à mes derniers momens. Je vous vis, miss, et le
» souvenir de mon jeune maître, votre ressemblance
» avec lui, me rendirent mon silence encore plus hor-
» rible. Enfin, voici la mort, elle me délivre de mon
» odieux serment et vous du vôtre, miss. J'écris à lord
» Edgermond, et j'espère qu'il vous fera justice, sans
» que vous ayez besoin d'invoquer les lois.Ah! s'il s'avait
» ce qu'on souffre à l'heure suprême, quand on n'a pas
» fait son devoir, s'il le savait, il n'hésiterait pas. Adieu,
» miss Edgermond, adieu, digne fille de mon bien-
» aimé maître, je meurs, priez pour moi. »

Cette lettre tomba des mains tremblantes de la pauvre Amélie. Son noble cœur ne pensa pas un instant au changement heureux de sa fortune; elle ne vit d'abord qu'une chose, la dégradation d'un homme qu'elle eût voulu aimer et honorer, et cette découverte la fit pleurer amèrement.

Digitized by Google

Dans ce moment Marie ouvrit la porte, et Amélie n'eut que le temps de cacher les papiers dans sa robe.

« Mon père va à chaque instant plus mal, dit Marie les yeux pleins de larmes; il demande toujours avec instance que vous veniez à lui.

— Oh! daignez m'en dispenser, je vous en conjure! s'écria l'orpheline.

— Lionel a dit qu'il était certain que vous ne refuseriez pas la prière d'un mourant, Amélie. »

A ces paroles Amélie n'hésita plus, et quoiqu'elle pût à peine se soutenir, elle suivit sa cousine chez lord Edgermond.

Digitized by Google

IX.

On venait d'emporter lady Edgermond, dont la faible constitution n'avait pu supporter le spectacle effrayant de l'agonie de son époux ; miss Anabelle était chez elle en proie à une violente attaque de nerfs que Lucy soignait, et lord Edgermond n'avait depuis long-temps près de lui que Lionel et Marie, car celle-ci n'avait quitté son père que pour aller chercher Amélie. Le mourant était étendu sur un grand fauteuil et soutenu par une pile d'oreillers ; cependant son oppression augmentait à chaque instant, son visage, blême et flétri, était parsemé de

Digitized by Google

taches d'un rouge violacé, et ses yeux, pleins de sang, eusseut été effroyables à contempler, si l'extrême faiblesse à laquelle l'avait réduit les saignées qu'on lui avait faites n'en avait adouci la dureté ordinaire.

Amélie entra s'appuyant sur Marie; elle était si remarquablement pâle, que Lionel, malgré sa préoccupation de son père, ne put s'empêcher de s'avancer vers elle. Lord Edgermond souleva alors ses paupières appesanties; mais sa tête retomba sur sa poitrine, et il poussa un profond soupir.

« Mon père, balbutia doucement Lionel, voici ma cousine que vous avez désiré voir. »

Lord Edgermond, s'appuyant sur l'épaule de son fils, essaya de se soulever, et tendit la main à sa nièce; mais elle était encore trop frappée de ce qu'elle venait de lire, elle ne se sentit pas la force de la prendre, et cette main retomba pâle et livide.

« Amélie! » prononça Lionel avec l'accent du reproche.

Elle leva les yeux, et, remarquant les regards désespérés de Lionel, elle tomba à genoux et à demi évanouie près du fauteuil du mourant. Lord Edgermond fit signe à ses enfans qu'il voulait parler à sa nièce, et ils s'éloignèrent de quelques pas.

« Vous savez tout, murmura le vieillard d'une voix creuse et mourante; vous pouvez rendre ma mémoire odieuse, la livrer au mépris de mes enfans, et...

Digitized by Google

— Jamais! jamais! interrompit Amélie.

— Serait-il vrai? ô mon frère! ta fille a donc hérité de ton âme grande et noble! elle ne veut pas que je meure désespéré.

— Non, non, mon oncle, dit Amélie, emportée par un mouvement généreux, ce ne sera point la pauvre orpheline qui troublera votre dernière heure, et, quel que soit l'avenir qui m'attend, au moins je n'aurai point volontairement causé de douleur à personne. »

En achevant ces paroles, elle tira de son sein le testament de son grand-père et le jeta dans le foyer. Lord Edgermond leva les yeux au ciel, et deux larmes silencieuses coulèrent sur ses joues flétries. Mais, reprenant bientôt une vigueur inattendue, il agita une sonnette placée près de lui, et un ministre parut.

« Mon fils, s'écria lord Edgermond d'une voix grave et assez élevée pour son état, venez recevoir de votre père mourant le don le plus précieux, une femme dont le cœur est aussi noble que généreux. »

Lord Edgermond, après ces paroles, devint encore plus livide; cependant il fit signe au ministre de commencer la cérémonie du mariage.

« Il nous manque un témoin! » s'écria le ministre.

Lord Edgar Edgermond entrait.

« Mon neveu, prononça le mourant avec instance, soyez le témoin d'un hymen qui va adoucir le moment terrible où je suis arrivé. »

Digitized by Google

Sir Edgard recula d'abord; mais à un regard de Lionel, il n'hésita plus.

« Mes enfans, priez pour moi, balbutia lord Edgermond.

— Comme pour mon père, » prononça Amélie en se jetant à ses genoux.

Et la main du vieillard retomba froide sur le front de l'orpheline.

Traduit de l'anglais de MISTRISS INCHBALD *par*

ADÉLAÏDE DE THALARIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE STORE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE STORE.

I.

Le Mariage.

« Venez près de moi, ma bonne Henriette, dit un soir l'amiral B... en attirant près de son grand fauteuil sa belle et fraîche petite-fille ; venez ; mais il faut d'abord que je commence par m'accuser d'un grand tort envers vous, d'un tort dont j'aurai peut-être bien de la peine à obtenir le pardon. »

Les yeux bleus de miss Henriette Harrington se tournèrent avec tant de douceur vers son grand-père, que si l'amiral avait ressenti la moindre inquiétude sur son ressentiment, il eût été immédiatement rassuré.

Digitized by Google

« Vous saurez donc, Henriette, reprit-il, que, voulant causer longuement et raisonnablement avec vous, j'ai fait défendre ma porte, même à sir Edouard Nellys.»

Le front d'Henriette s'assombrit un peu; mais elle sourit si vite à son grand-père, qu'il n'eut pas le temps de le remarquer.

«Vous vous mariez demain, mon enfant, continua-t-il; demain vous prenez un maître; demain votre volonté ne sera plus seulement soumise à l'amitié et à la faiblesse d'un vieillard pour qui vos désirs et vos petits caprices sont des lois; demain vous entrez dans une classe à laquelle on demande, chez nous autres Anglais, non-seulement des qualités, des agrémens, mais des vertus, car chez nous le mariage est sérieux, Henriette; sérieux! et vous avez seize ans.... J'aurais voulu vous établir plus tard, mon enfant, et peut-être avais-je d'autres projets; mais vous aimez tendrement Edouard; mais il éprouve une si violente passion pour vous, que j'ai craint d'être accusé d'égoïsme si je ne consentais pas. On aurait dit que je voulais vous garder pour me soigner, que je vous sacrifiais à mon intérêt; car c'est un bien beau mariage que tu vas faire, Henriette, toi, simple jeune fille, presque élevée par un vieux marin! Qui sait d'ailleurs si vous-même, Henriette, vous n'eussiez pas trouvé importun ce grand-père tant aimé jusqu'à ce jour? J'ai dû céder. On signe le contrat demain, et le jour d'a-

Digitized by Google

près vous serez mistriss Nellys. Vous êtes riche, Edouard aussi; vous êtes charmante, Edouard n'est pas moins favorisé de la nature; toutes les prospérités semblent devoir être votre partage, et pourtant je tremble...

— Et de quoi! bon Dieu! cher grand-papa? s'écria Henriette; mon bonheur ne sera-t-il donc point parfait, puisque nous serons deux à vous soigner? Fut-il jamais, d'ailleurs, un cœur plus noble, une âme plus généreuse que celle d'Edouard? Ah! si tant de qualités réunies ne vous rassurent pas sur mon sort, mon père, c'est que votre tendresse pour votre Henriette vous rend trop difficile à satisfaire. Je serai heureuse, j'en suis certaine, s'il ne faut qu'aimer avec tout l'abandon, toute la bonne foi d'un cœur que vous avez formé.

— Eh bien! tout cela n'est point assez, mon enfant, reprit l'amiral; et ce qu'il vous manque à tous les deux, c'est, à toi, ma fille, un caractère moins confiant, moins expansif, moins léger, en un mot; ce qu'il faut à sir Nellys, c'est plus d'indulgence, moins de penchant à accorder une influence excessive aux exigences, aux préjugés du monde. Tu ne vois point tout cela, mon enfant, parce que tu es sous le charme de la plus belle illusion de la jeunesse; parce que tu crois que l'amour est éternel, et qu'avec lui on ne peut jamais souffrir; mais le moment n'arrivera que trop tôt où l'amant deviendra un maître, et l'époux un juge qui te demandera

Digitized by Google

compte de tes actions les plus innocentes, de tes pensées les plus secrètes. Je sais bien que tu n'en auras jamais dont tu doives rougir; cependant, tu seras bien jeune encore quand sir Nellys sera un homme fait, désabusé; car, vois-tu, Henriette, les hommes se désabusent de tout; le frottement du monde les rend soupçonneux et souvent durs. Tu as seize ans, Nellys en a trente-deux; tu seras encore bien brillante, tu aimeras encore beaucoup les plaisirs, qu'il ne s'occupera plus, lui, que d'affaires sérieuses. Peut-être auras-tu seule la garde de ton innocente vie et de tes actions; mais qui sait si Edouard alors ne t'en demandera pas sévèrement compte?

— Vous m'effrayez, mon père, murmura Henriette en laissant tomber sa tête d'ange sur l'épaule du vieillard; moi dont l'enfance a été si gâtée, dont la première jeunesse a été si heureuse, aurais-je donc tort de me marier?

— Je ne dis pas cela, mon enfant, se hâta d'ajouter le vieux grand-père, désolé d'avoir fait couler les larmes d'Henriette; tu seras heureuse, si tu veux être prudente. Pour cela, mon enfant, il faudra réfléchir avant d'agir, veiller sur tes actions, sur tes paroles, même les plus innocentes. Tiens, l'autre jour, j'étais en calèche et toi à cheval; eh bien! j'ai parfaitement remarqué le nuage qui s'est répandu sur la physionomie d'Edouard quand il t'a vue sortir de la cour, seule avec le comte d'Estall.

Digitized by Google

— Édouard était à deux pas, et la tête du cheval de ma cousine touchait la croupe du mien.

— Cela est vrai; mais l'exacte étiquette demandait que sir Nellys fût à côté de toi; non qu'il soit jaloux, il te respecte trop, il sait assez combien tu l'aimes, et que tu l'as préféré à tout; mais il est si rigide sur les convenances, il tient tant à l'opinion du monde, que cette remarque, quelque légère qu'elle soit, m'a fait encore plus trembler sur ton avenir.

— Je serai prudente, mon père, je serai prudente, répéta Henriette en pleurant toujours; mais je crois que j'ai peur d'Edouard et que je ne l'aime plus. »

Dans ce moment, un valet entra et remit à l'amiral une lettre et un petit coffre.

« De sir Nellys, dit le vieillard en se redressant sur son fauteuil et en approchant une bougie. Ah! il est venu. Ecoute, Henriette, écoute; cette lettre m'est adressée, mais, comme de raison, elle te concerne entièrement.

« Monsieur l'amiral,

» Je me suis présenté ce soir pour avoir l'honneur » de vous voir et d'offrir mes hommages à miss Har- » rington; je n'ai pas été reçu, et j'ai deviné qu'à la » veille d'un jour si solennel vous aviez désiré rester » seul avec votre enfant. Et moi aussi, milord, je me

Digitized by Google

» suis senti le besoin de solitude, car ne dois-je pas ré-
» fléchir sur l'acte à la fois doux et sérieux qui va me
» faire le compagnon, le protecteur de celle que vous
» daignez me confier? Non que cette noble tâche me
» paraisse au-dessus de mes forces, puisque je sens dans
» mon âme toute l'ardeur, tout le dévoûment qu'il
» faut pour la bien remplir. Monsieur l'amiral, puis-
» que la vue de miss Henriette m'est refusée pour au-
» jourd'hui, permettez-moi de lui offrir l'écrin de ma
» mère; mais ce n'est pas, je l'espère, ce qui la touchera
» le plus, et, si je la connais bien, ce sera plutôt la
» simple émeraude qu'elle trouvera dans cet écrin. Ma
» mère la tira de son doigt à son lit de mort : « Edouard,
» me dit-elle, ne la donne jamais qu'à la femme que tu
» sentiras aimer pour la vie, au caractère de laquelle
» tu accorderas une profonde estime, une parfaite con-
» fiance. » Le moment est arrivé, sir, où l'anneau de ma
» mère doit sortir de mes mains pour entrer dans celles
» de miss Henriette. En le lui envoyant, je lui prouve
» ainsi que c'est sans crainte que je lui confie le bon-
» heur de ma vie, et surtout que je lui confie mon hon-
» neur, qui m'est cent fois plus cher qu'elle.

» Agréez, monsieur l'amiral, etc.

Ce n'étaient plus maintenant des larmes d'inquiétude qui coulaient des yeux d'Henriette; tout entière à l'a-

Digitized by Google

mour, à la reconnaissance que lui inspiraient les tendres expressions de son amant, elle oubliait que leur force et leur gravité prouvaient l'importance qu'il y attachait, et ce ne fut qu'après avoir répété vingt fois qu'elle l'aimerait toujours, que jamais elle ne se permettrait la moindre imprudence qui pût lui déplaire, qu'Henriette passa à son doigt la précieuse émeraude qu'il lui envoyait; elle n'eût peut-être pas regardé le reste de l'écrin si l'amiral ne le lui eût rappelé. Mais quand une fois elle eut tiré une à une ces brillantes bagatelles, elle ne se lassa plus de les essayer, et la nuit était déjà avancée quand elle permit à son vieux grand-père d'aller se reposer.

« Heureux enfant! dit l'amiral en cherchant à s'endormir, ah! je crois que c'est une peine inutile que j'ai prise en lui parlant de prudence, elle en saura plus long que moi pour plaire et pour être aimée; elle sera heureuse, mon enfant chérie! » Et les lèvres du vieillard murmuraient encore ce doux espoir, que son noble esprit s'était endormi.

L'amiral se réveilla ayant perdu lui-même toutes les terreurs qu'il avait voulu inspirer à Henriette sur le caractère de son futur époux. Seulement, au moment de la signature du contrat, le grand-père, qui n'était point, comme sa petite-fille, fasciné par l'amour, remarqua parfaitement que sir Nellys fronça le sourcil quand

Digitized by Google

lord d'Estall arracha un éclat de rire assez franc à la jeune miss dans un moment aussi grave aux yeux de sir Nellys que celui où l'on lisait les articles.

Le lendemain, le mariage fut célébré. En sortant du temple, les jeunes époux se disposèrent à monter en voiture pour se rendre dans le pays de Galles, où le père de lord Nellys possédait une terre. C'était la première fois que la pauvre Henriette se séparait de son grand-père; elle n'avait osé insister pour qu'il en fût autrement; d'ailleurs, son attachement, et à présent qu'elle était sa femme, on pouvait le dire, son amour pour Edouard la rendait bien heureuse de ce mois qu'elle devait passer avec lui dans la solitude. Mais quand elle sentit les bras débiles et tremblans de son vieux père s'attacher à sa taille délicate, quand elle vit deux grosses larmes rouler sur ses joues pâles et ridées, elle poussa d'amers sanglots et ne voulut plus partir; elle ne remarquait pas qu'autour d'elle était rangée la famille de son mari; car, pour elle, elle n'avait point d'autres parens que l'amiral et que ceux de sir Nellys, lesquels étaient embarrassés à la vue d'une douleur qu'ils ne pouvaient partager ni comprendre, et prêts peut-être à jeter le ridicule sur elle; quoique plus attendri sans doute, lord Nellys était tenté de trouver que sa femme déployait une sensibilité qui était presque une offense, et dans ce moment il fixa lord d'Estall, dont les yeux

Digitized by Google

étaient mouillés de larmes, et qui dit en se penchant à l'oreille d'un de ses amis :

« En vérité, cela est trop cruel, et si j'étais l'époux de cette céleste créature, je ne pourrais me décider à lui causer une telle douleur. »

Lord d'Estall était précisément l'homme d'Angleterre qui déplaisait le plus à sir Nellys. Ce n'était pas parce qu'il avait une figure charmante et une taille remarquable, ce n'était pas parce qu'il chantait comme un ange, jouait de plusieurs instrumens et avait appris aux jeunes miss avec quelle légèreté et quelle grâce on dansait le *galop* à Paris; non, ce n'était pas cela. Edouard Nellys avait trop de mérite lui-même pour être jaloux de celui d'un autre; mais lord d'Estall avait une manière de se conduire dans le monde et de le juger qui était précisément antipathique avec les principes aristocratiques et rigides dans lesquels sir Nellys avait été élevé.

Quoiqu'il fût encore très-jeune, lord Charles d'Estall avait habité long-temps la France; il en était revenu avec les idées larges et libérales qui dominent la jeunesse de ce pays. Accoutumé à vivre dans la société de Paris, où les femmes ont un empire si incontestable, il ne concevait pas comment ses compatriotes pouvaient se résoudre à ne jouer, quand elles étaient mariées, que le rôle de mères et de nourrices; cette liberté

Digitized by Google

qu'on accorde seulement en Angleterre aux jeunes personnes avant le mariage lui paraissait peut-être juste, mais il disait hautement que leur langage et leurs manières, manquant de retenue, nuisaient à leurs grâces. Charles prétendait enfin qu'une douce et honnête liberté devait être accordée à la femme qu'on estime assez pour lui donner son nom.

Ce langage, il l'avait tenu souvent devant Henriette Harrington quand elle était très-jeune, car il avait vécu avec elle dans une grande intimité, amenée par l'amitié que lui portait l'amiral, dont son père, lord d'Estall, avait été le plus intime ami. A son lit de mort il lui avait presque légué son fils; de même, il avait bien des fois répété à celui-ci de considérer le vieil amiral comme son second père.

Depuis la mort de son père, jamais lord d'Estall n'avait oublié cette recommandation; il avait vu élever Henriette, dont la mère était morte qu'elle était encore au berceau; bien des années il avait joué avec l'aimable enfant, et jamais il ne revenait de France sans lui rapporter quelques jolies bagatelles de ce pays. Pendant son dernier voyage, qui fut très-long, Henriette devint une belle et grande jeune fille, et elle s'attacha à sir Edouard Nellys. Si ce ne fut point précisément de la douleur que lord d'Estall éprouva en apprenant cette nouvelle, du moins se dit-il avec abattement :

Digitized by Google

« Il n'y avait qu'une seule femme que je pusse aimer en Angleterre : maintenant jamais je ne me marierai. » Et Charles d'Estall quitta l'Angleterre le jour même du mariage d'Henriette Harrington.

Digitized by Google

II.

Les Yeux Noirs.

Mistriss Nellys et son époux étaient depuis plus d'une année établis dans une charmante maison de Groosvenor-Square : tous les agrémens de la vie, tout le bonheur que peut donner une union bien assortie se réunissaient pour faire d'Henriette la plus heureuse des femmes.

Mère depuis environ deux mois, son fils était un trésor dont elle remerciait à chaque instant le ciel de lui avoir fait don, et son vieux grand-père, devenu enfant comme elle, passait sa vie à admirer le petit Wil-

Digitized by Google

liams, qui était son filleul. Henriette assurait positivement que l'enfant ressemblait d'une manière surprenante à son père; l'amiral soutenait qu'il avait, avec les traits, toutes les grâces de sa mère; et sir Nellys, appelé à décider cette grave question, tout tenté qu'il fût d'avouer que l'enfant ne ressemblait encore à rien, disait pourtant, pour contenter tout le monde, qu'il ressemblait à l'un et à l'autre.

Tout allait donc pour le mieux dans ce charmant ménage; aucun nuage ne l'avait encore troublé, et Henriette, jeune et charmante, souriait à l'avenir comme elle souriait au passé et au présent; sa riante physionomie ne réfléchissait jamais une pensée triste que quand un accès de goutte de l'amiral venait lui donner quelque inquiétude. C'était alors qu'il fallait l'admirer, oubliant sa délicatesse et ses plaisirs, ne souffrant pas que personne rendît à son vieux grand-père les services même les plus pénibles et les plus fatigans; c'était alors qu'il fallait voir sa jeune et fraîche figure s'attrister, se couvrir de larmes quand elle entendait ses plaintes. Mais quand les souffrances diminuaient, mais quand le mal avait disparu, elle reprenait si vite sa fraîcheur et sa franche gaîté que c'était un plaisir de la retrouver si imprévoyante et si rieuse.

Durant un des plus violens accès de goutte de l'amiral, sir Nellys s'était absenté quelque temps; et la pau-

Digitized by Google

vre Henriette avait supporté seule une inquiétude, qui commençait à peine à perdre de sa violence, quand lord d'Estall se fit annoncer.—Il était absent depuis le mariage d'Henriette. — Tout souffrant que le vieillard fût encore, il voulut recevoir à l'instant son jeune ami. Henriette était auprès du lit de son grand-père. Lord d'Estall et elle reculèrent de surprise, car l'un et l'autre se trouvèrent bien changés : Charles était étrangement maigre et abattu, et Henriette, malgré sa fatigue et sa passagère pâleur, était devenue d'une beauté ravissante : sa taille s'était développée, ses yeux bleus avaient maintenant quelque chose d'incisif, de pénétrant qui leur donnaient un charme auquel il était difficile de résister.

« N'est-ce pas, dit le vieil amiral, resté seul avec lord d'Estall et qui avait aperçu l'admiration de son jeune ami, n'est-ce pas que mon Henriette est plus charmante encore qu'à ton départ? Mais il ne faut pas trop le remarquer maintenant.

— Je m'en suis toujours aperçu, mon ami, dit lord Charles en soupirant, et à mon retour, la dernière fois, je venais vous demander votre petite-fille; mais elle était promise à sir Nellys.

— C'est elle qui l'a voulu, reprit le vieillard; j'ai dû la laisser marier : non pas que j'aie le moindre reproche à faire à Edouard, qui ne serait, je crois, qu'un peu

Digitized by Google

trop sévère pour des bagatelles et des imprudences d'enfant.

— Et mistriss Nellys voit-elle beaucoup de monde ?

— Pas encore : Nellys prétend qu'elle est trop jeune, trop peu formée, trop naïve enfin. Cependant, cet hiver il doit ouvrir sa maison, et si tu es bien certain de ne pas trop aimer Henriette, je serais bien aise que tu fusses souvent près d'elle ; tu lui apprendrais à faire les honneurs de sa maison, tu la mettrais au fait de ces usages du monde, de ces convenances auxquelles son mari tient tant, et sur lesquelles je ne suis pas for moi, qui ai passé ma vie entre le ciel et l'eau. La pauvre enfant ne m'a jamais quittée, et ce n'est pas mo. vraiment qui lui ai appris à feindre de s'amuser quand elle s'ennuie, à cacher le plaisir qu'elle éprouve, quand ce plaisir blesserait peut-être un peu les convenances. Je n'entends rien à tout cela, moi, vieux marin que je suis.

— Ah ! vous avez bien fait de ne rien changer à son aimable naturel ! s'écria lord d'Estall, et si elle était ma femme, j'adorerais et son abandon naïf et sa confiance pleine de grâces, et...

— Mais elle ne l'est pas, interrompit l'amiral, et il ne faut rien adorer du tout. Cependant, mon jeune ami, puisque vous voilà revenu, venez me voir souvent pendant que je suis malade, cela égaiera Henriette, qui reste toujours auprès de mon fauteuil. »

Digitized by Google

Lord d'Estall ne se fit point presser, et il reprit bientôt près d'Henriette son intimité d'autrefois. Au retour de sir Nellys, sa femme lui raconta avec sa naïveté et sa franchise accoutumées, l'assiduité et les soins que lord Charles rendait à son grand-père. Sir Nellys n'eut pas la pensée de s'en offenser, mais il fut au moment de conseiller à sa jeune compagne de ne pas montrer tant de familiarité à un homme aussi remarquable que lord d'Estall; cependant il s'arrêta; il craignit peut-être d'apprendre à Henriette combien le monde était méchant, ou plutôt il ne voulut point lui montrer toute la défiance de son caractère.

Au bout de quelques jours, mistriss Nellys demanda à son mari la permission de donner une petite fête à son grand-père.

« Il a été cette fois encore plus dangereusement malade, lui dit-elle les yeux remplis de larmes, et je serai si heureuse qu'il voie notre joie de son rétablissement. J'inviterai quelques-unes de mes amies d'enfance, et surtout lord d'Estall, qui m'a tant aidée à soigner ce père chéri. Vous, Edouard, vous aurez plusieurs de vos amis : ce sont des merveilleux, je le sais; mais tâchez pourtant qu'ils soient aussi gais, aussi aimables que lord d'Estall.

— Ce sera peut-être difficile, interrompit Edouard avec une nuance d'humeur; mais ne vaudrait-il pas

Digitized by Google

mieux se donner le temps de faire quelques préparatifs?

— Oh! ce sera tout-à-fait une fête de famille, mon ami, car je veux même que notre petit Williams...

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre qu'il fût plus grand? interrompit sir Nellys.

— Oh! non, non, je me promets trop de plaisir de cette petite fête. »

Quelque répugnance que sir Nellys éprouvât à voir sa femme recevoir du monde, parce qu'il trouvait qu'il lui manquait et l'aplomb et l'habitude nécessaires, il céda cependant; mais il fit un choix parmi ses amis les plus intimes pour cette petite réunion.

Pourtant il accorda la permission que l'un d'eux lui demanda d'amener son frère, dans lequel sir Nellys reconnut un des *dandys* les plus à la mode et la terreur des maris, disait-on; réputation qu'il devait, non-seulement à ses avantages personnels, mais plus encore à l'art avec lequel il savait jeter la louange et le ridicule.

Sa bouche, la plus belle du monde, ne s'ouvrait jamais que pour laisser échapper des paroles de moquerie; un seul mot de lui suffisait pour ternir ou faire la réputation d'une femme. Toutes le redoutaient et toutes cependant voulaient le connaître. Aussi les jeunes amies de mistriss Nellys s'empressèrent-elles de faire mille coquetteries à lord Devereux; Henriette seule éprouva de l'antipathie pour lui.

Digitized by Google

« Il est beaucoup moins bien que lord d'Estall, répéta-t-elle plusieurs fois à son mari.

— Je ne suis point de cet avis, répondit sir Nellys avec un peu d'ironie, et je crois vraiment que parmi les leçons que vous a données le vieil amiral dans votre enfance, Henriette, l'éloge de lord d'Estall vous a été appris comme un article de foi. Lord Devereux est beaucoup mieux, certainement beaucoup mieux. »

Et il quitta sa femme pour s'approcher du groupe au milieu duquel était celui-ci.

« C'est une charmante créature que cette mistriss Nellys, disait lord Devereux; sa figure est d'une grâce et d'une fraîcheur!... Quel est son amant en titre? »

Sir Nellys, en entendant ces paroles, fut au moment de se montrer et d'en demander raison; mais il pensa au ridicule, à l'inconvenance d'un pareil éclat, et il renferma son dépit dans son âme; il y entra même une humeur profonde et injuste, qui ne diminua un peu qu'à la vue de son fils.

« Que nous disiez-vous donc, ma chère? s'écria une des amies d'Henriette; mais votre fils ne ressemble ni à vous ni à sir Nellys : vous avez l'un et l'autre les yeux d'un bleu d'azur, et les siens sont d'un noir de jais; ils ont plutôt beaucoup de rapport avec ceux de lord d'Estall; cela n'est pas étonnant, car il est, je crois, votre parent. Mais voyez donc si ce n'est pas la même coupe, la même expression....

Digitized by Google

— Ce ne peut être un regard, se hâta de dire l'amiral, qui vit son gendre froncer les sourcils et mordre ses lèvres, ce ne peut être un regard, puisque lord d'Estall est parti pour le continent le jour même du mariage de ma fille, et qu'il n'est de retour que depuis un mois.

— Bonne dupe! murmura sir Devereux à l'oreille d'un ami; comme si les amans venaient toujours ouvertement! Je parierais mille guinées que lord d'Estall a fait plus d'un voyage en Angleterre pendant sa prétendue absence. »

Sir Nellys n'entendit pas ce qui s'était dit; mais il se persuada que le nom de sa femme et celui de lord d'Estall étaient mêlés dans une plaisanterie qui pouvait jeter du ridicule sur lui, et il eut beaucoup de peine à se contenir. Sans doute il savait mieux que personne que sa femme était pure comme les anges; pourtant quand, au milieu de la nuit, il vint poser sa tête soucieuse sur l'oreiller conjugal, il reçut, sans le rendre, le baiser que lui donna Henriette, et il rêva toute la nuit aux yeux noirs du petit Williams.

Digitized by Google

III.

Un Mari.

Sir Edouard Nellys était toujours tendre et empressé auprès de sa femme; leur ménage présentait toujours l'aspect le plus heureux et le plus tranquille. Pourtant, à qui eût bien connu le cœur humain, il eût été facile de découvrir quelque chose d'inquiet et de soucieux dans la physionomie de sir Edouard.

La petite fête improvisée par Henriette à l'occasion du rétablissement de l'amiral avait tout naturellement amené d'autres occasions de voir et de recevoir du monde, et quoique mistriss Nellys n'eût pas encore

Digitized by Google

donné un de ces fameux *raouts* où l'on s'étouffe, où l'on reçoit tout Londres, et qui fait que le lendemain, dans le *Morning-Chronicle,* on a la satisfaction de lire son nom accompagné de blâme ou d'éloges, on savait déjà que la petite-fille de l'amiral B... était une très-jolie personne. Sir Devereux, ce dispensateur à la mode de la réputation des femmes, s'était chargé de le proclamer partout. Cela n'aurait été qu'une aimable vérité, s'il n'eût pas ajouté que la jeune mistriss Nellys avait déjà un amant, et n'eût, sans hésitation, nommé lord Charles d'Estall; il disait même que le bon, l'excellent mari ne se doutait de rien, puisque le favori de sa femme était parfaitement reçu et accueilli chez lui.

Il était vrai que l'amiral, aimant peu le monde et regrettant tous les jours davantage la tranquille retraite qu'il avait quittée pour suivre sa petite-fille à Londres, ne trouvait quelques momens de plaisirs que lorsqu'il était seul avec Henriette et lord d'Estall, et que ses plus douces distractions se composaient de quelques promenades aux environs de Londres dans une calèche découverte, où il était rare qu'Henriette, son fils dans les bras, ne fût pas placée près de lui, et tout aussi rare que lord Charles d'Estall ne galopât point à côté de cette voiture.

Lord d'Estall s'avouait-il le sentiment véritable qui le rendait si attentif auprès de son vieil ami, et ce

Digitized by Google

sentiment était-il bien pur?... C'est ce que nous ignorons; mais le fait est du moins que jamais un mot, un regard, n'avaient pu faire soupçonner à mistriss Nellys que lord d'Estall eût d'autres sentimens pour elle que ceux qu'il lui avait témoignés avant son mariage, et c'était dans toute l'innocence de son âme qu'Henriette jouissait de la société d'un homme dont la gaîté douce et sans apprêt, dont les louanges sans exagération, mais remplies de finesse, la plaçaient dans une sphère plus aimable que celle où la rigidité et le sérieux de sir Nellys la tenaient toujours; car, à force de lui répéter qu'elle avait un caractère peu formé, qu'elle ne possédait aucun usage du monde, Henriette se sentait un peu moins à son aise avec un mari qui la comprenait si peu, qui lui faisait, si ce n'est un crime, du moins un tort de la gaîté et de l'abandon de son caractère. Sans l'aimer moins, enfin, elle en était venue à le redouter un peu, et ce n'était plus devant lui qu'elle se laissait aller à cette aimable et franche gaîté d'enfant qui sied si bien encore à la jeunesse.

C'est un grand tort dans un mari, mais un tort trop commun, de vouloir imposer par sa présence et plus de retenue et plus de sérieux. Dans le principe, une femme dissimule, parce qu'elle aime; ensuite elle dissimule pour avoir la paix; et ces petites tromperies, d'abord presque innocentes, altèrent enfin la franchise

Digitized by Google

naturelle du caractère; long-temps cette feinte ne cache que des enfantillages, puis elle en vient à cacher des fautes. Sans doute Henriette était bien loin d'en être là; cependant, quand sir Nellys rentrait chez lui, quand le bruit du marteau du maître l'annonçait, par un mouvement tout-à-fait involontaire le maintien d'Henriette devenait sérieux et posé; l'amiral lui-même, qui n'avait jamais tremblé ni à l'approche d'un orage, ni à la nécessité d'un combat, se sentait troublé en présence de sir Nellys; lord d'Estall seul semblait conserver la même aisance et soutenir la conversation avec gaîté; seulement quelques légers plis venaient ternir la pureté de son front: enfin il y avait effort dans son sourire, et il ne tardait pas à quitter la place.

Ces nuances furent long-temps imperceptibles, puis elles devinrent plus marquées, et le malaise ne put plus se cacher. Il en arriva ce qui arrive toujours alors, c'est que celui qui répand cette gêne, loin d'y mettre du sien, en veut aux autres du sentiment qu'il inspire.

Lord Nellys prit une aversion décidée pour lord d'Estall, qu'il accusait tacitement de tout ce qui arrivait; mais, loin d'être franc avec sa femme, de lui avouer les sentimens qu'il éprouvait, il montrait plus de politesse à lord d'Estall; mais cette politesse avait quelque chose de digne, d'emprunté, qui redoublait la froideur et l'embarras de leurs réunions; souvent aussi, quand

Digitized by Google

lord Nellys sortait de cette réserve, c'était pour s'élancer dans des discussions que les convenances empêchaient seules de devenir des disputes. La différence de leur caractère, de leur manière de voir, amenaient alors entre lord d'Estall et sir Nellys des conversations peu faites pour distraire le bon amiral, qui, jusqu'ici, pour plaire à sa petite-fille, avait gardé des goûts assez jeunes, dominé aussi par le penchant naturel que les vieillards ont pour ce qui les égaie; il ne retrouvait enfin un peu de gaîté qu'alors que sir Nellys était retenu au dehors.

Henriette elle-même s'étonna d'abord de se trouver plus à son aise quand son mari n'était pas là, car elle l'aimait toujours d'une tendresse aussi profonde; mais dans cette affection il n'y avait plus cette confiance qui y donne tant de charmes. Les yeux d'Edouard étaient devenus si sévères qu'elle ne les cherchait plus; le son de sa voix la faisait tressaillir de terreur, et, pour leur malheur à tous les deux, lord Nellys s'apercevait déjà de l'impression qu'il produisait sur sa femme, lorsqu'une circonstance vint encore ajouter à la gêne de leur intérieur.

Le père de sir Nellys, qui habitait ordinairement une terre dans le pays de Galles, était attendu à Londres, où il venait pour consulter les médecins sur sa santé, déjà depuis long-temps altérée; il était au moment d'arriver. A l'époque du mariage de son fils, il lui avait

Digitized by Google

donné son hôtel en s'y réservant un appartement. Henriette le connaissait très-peu; elle n'avait passé que six semaines dans la terre de lord Nellys, où il affichait une fastueuse représentation. C'était un homme grave, dédaigneux; sa figure était restée belle et majestueuse, et toutes ses manières étaient empreintes d'une dignité froide qui glace le cœur et défend l'intimité. Henriette connaissait tout cela; mais elle ne l'avait jamais dit à son grand-père, car elle ne croyait pas se trouver souvent en contact avec lord Nellys; cependant, au moment de le voir arriver, elle confia à l'amiral les craintes qu'elle éprouvait de ne pas remplir avec succès ses devoirs envers lui.

« Je redoute, disait-elle en baissant ses yeux doux et bleus déjà pleins de tristesse, je redoute qu'Edouard n'ait encore occasion de me gronder et de me répéter avec son sourire mécontent : « Mon Dieu! Henriette, que vous êtes inconséquente! telle chose n'est pas convenable; l'usage défend ceci, la société ne permet pas cela; et je crains bien que lord Nellys (car Edouard dit rarement mon père), je crains bien que lord Nellys ne s'aperçoive que vous avez peu d'usage du grand monde. »

— Je voudrais bien, moi, qu'il s'avisât de ne pas te trouver aussi aimable que jolie! s'écria l'amiral; n'es-tu pas bonne, n'as-tu pas des talens? Il est vrai que je ne t'ai point mis en pension en sortant de nourrice, et que

Digitized by Google

j'ai bien recommandé, pendant le peu de temps que tu y es restée, qu'on ne gâtât pas ton charmant naturel; mais, après tout, ta fortune et ta naissance ne sont pas inférieures à celles de sir Nellys, et si son père s'avisait de te montrer quelque dédain....

— Oh! certainement, non, mon père, il en est incapable. D'ailleurs, je sais et j'avoue qu'il me manque bien des choses : je parle souvent sans réfléchir; je suis gaie sans penser peut-être qu'il vaudrait mieux que je fusse sérieuse; je ne sais point cacher mon ennui, et, à vous parler franchement, mon père, ajouta la naïve Henriette, je ne me plais qu'avec les gens qui m'amusent. Et, tenez, toutes les personnes que sir Nellys m'a fait connaître m'ont presque déplu; je me sens mal à l'aise en leur présence; une seule m'aurait convenu, c'est mistriss Nervinge; mais Edouard m'a dit que, quoiqu'elle fût notre parente, il ne fallait pas l'attirer ici.

— Et pourquoi donc?

— Mistriss Nervinge est mariée en secondes noces, et elle aimait, dit-on, son second mari, quand, toute jeune fille, on la donna à un autre. Sir Nervinge partit alors pour les grandes Indes, et ne revint que quand il sut sa bien-aimée libre. Le premier mari de mistriss Nervinge était un vieillard; voilà trois ans qu'elle est remariée et parfaitement heureuse.

— Eh bien?

Digitized by Google

— Eh bien! mon père, Edouard prétend qu'une femme qui se respecte ne doit jamais se remarier, et que surtout elle doit se garder d'épouser un homme qu'elle aurait aimé avant son mariage, dans la crainte que le monde ne suppose qu'elle conservait pour lui durant son premier hymen des sentimens qui pouvaient blesser les convenances et la vertu.

— Mais mistriss Nervinge ne s'est-elle pas parfaitement conduit avec son premier mari?

— Sans doute; car, jeune et charmante, elle n'a pas quitté un instant le lit d'un vieillard malade et grondeur. Mais Édouard n'assure pas moins que c'est une femme dont la société peut nuire à une jeune personne; moi, je la trouve bonne et aimable: aussi je ne dis pas à sir Nellys toutes les fois qu'elle vient ici. »

L'amiral leva les épaules; mais, comme s'il se fût repenti de ce mouvement, il dit bien vite:

« Il faut faire ce qui convient à ton mari, mon enfant, sans trop t'occuper de ce que pensera le vieux lord. Quant à moi, je resterai dans mon appartement, où tu viendras le plus souvent possible. Je suis sûr aussi que lord d'Estall ne m'abandonnera pas. Voilà un bon et brave garçon! si élégant, si aimable, si recherché, et pourtant n'oubliant pas de venir faire ma partie d'échecs! Va, quoique nous soyons plus tristes l'un et l'autre quand tu n'es pas là, eh bien! il

Digitized by Google

ne s'en va pas plus tôt, il sent que j'ai besoin de dédommagement. Souvent je lui raconte mes campagnes d'Amérique ; il paraît y prendre plaisir : on dirait qu'il ne s'aperçoit pas que je lui répète toujours la même chose; et puis, c'est avec lui que je puis parler à mon aise de ton enfance, de toi, qu'il a vu si petite : oh ! c'est alors qu'il m'écoute, car il t'aime comme un frère.

— Et moi comme une sœur ! s'écria Henriette en levant son pur et brillant regard; il joue si bien avec mon petit Williams ! il l'aime tant !

— Oui ; et à propos de cela, tu devrais bien prier ton mari de ne pas renvoyer ce pauvre petit quand nous ne sommes qu'en famille : hier encore, il a grondé sévèrement la bonne de l'avoir laissé dans les bras de lord d'Estall. »

L'amiral parlait encore quand le pas précipité de sir Nellys se fit entendre. Le grand-père toussa pour cacher son embarras, et Henriette rougit légèrement.

« Allez-vous donc encore sortir, ma chère ? prononça sir Nellys avec un léger accent de mécontentement; la calèche est attelée, et....

— Il fait beau, interrompit l'amiral, le soleil fera du bien à Henriette et à son fils. Et moi, j'aime le soleil comme un dernier ami.

— A la bonne heure, reprit Edouard avec plus de douceur; et je vous accompagnerais si je ne devais pas

Digitized by Google

aller au-devant de lord Nellys. J'espère, Henriette, que vous rentrerez de bonne heure ?

— Je ne sortirai pas, si vous le désirez, mon ami.

— Pourquoi donc? s'écria l'amiral; ne pouvons-nous diriger notre promenade sur la route par où doit venir votre père, Edouard?

— Je ne sais si cela serait convenable, monsieur l'amiral, répondit Edouard avec gravité; vous devez être présenté à lord Nellys d'une manière plus cérémonieuse. D'ailleurs, je ne désire pas qu'il voie ma femme entourée de son cortége ordinaire, car, sans doute, lord d'Estall vous escortera, comme de coutume?

— Lord d'Estall est mon fils d'adoption, sir Nellys; c'est un brave et digne jeune homme, qui m'égaie et me rend des soins. Qui oserait, d'ailleurs, jeter le moindre blâme sur une intimité d'enfance que ma présence autorise? Cependant, sir Nellys, si cette intimité vous déplaisait, je prierais lord d'Estall de ne point m'accompagner quand Henriette sera avec moi.

— Qui vous dit cela? s'écria sir Nellys. J'entends les chevaux de votre jeune ami; de grâce, qu'il n'ait pas le moindre soupçon de cette discussion de famille. Et vous, Henriette, veuillez sécher vos larmes, et songez surtout que je serais très-blessé si vous me faisiez passer pour un mari exigeant et jaloux. J'ose demander à

Digitized by Google

votre grand-père de ne point accréditer ce soupçon en ne dérangeant rien à ses projets. »

En achevant ces mots, sir Nellys sortit.

« Voilà notre promenade gâtée, dit l'amiral; cependant il ne faut pas augmenter le mal en y attachant plus d'importance qu'il ne mérite. Mais je ne pourrai cacher mon ressentiment si tu continues de pleurer ainsi, Henriette.

— Je ne pleure plus, mon père, je ne pleure plus, s'écria la jeune femme en souriant au milieu de ses larmes; Edouard est injuste, mais il m'aime, mon père, il m'aime, croyez-le, et je suis sûr que quelqu'un.... »

Lord d'Estall entra. Il aperçut facilement un nuage sur la physionomie du vieillard, et surtout les yeux rouges d'Henriette; mais ses regards expressifs interrogèrent seuls.

« Nous vous attendons depuis long-temps, dit l'amiral; qui vous a donc retardé?

— En venant ici, répondit lord d'Estall, j'ai traversé Hyde-Park, et lord Devereux m'y a retenu.

— Je vous croyais peu lié avec lui? prononça le vieillard un peu sèchement.

— En effet, je le suis très-peu; mais lord Devereux était dans ses jours de raillerie, et moi peu en humeur de les supporter. Je restais là pour trouver l'occasion

Digitized by Google

de lui dire une impertinence qui amenât une explication entre nous.

— Un duel! s'écria l'amiral.

— Et pourquoi non? Ne serait-il donc pas permis à un honnête homme de donner une leçon à un fat qui se plaît à détruire le bonheur des familles? Savez-vous, mon ami, combien ce Devereux a déjà désuni de ménages? Rien n'échappe à son dangereux esprit; une ange même peut être flétrie ou souillée par sa langue empoisonnée.

— Et de qui parlait-il donc? s'écria avec une soudaine chaleur l'amiral se levant à demi et oubliant ses jambes impotentes. Par hasard le nom de ma fille....

— Dieu l'en préserve! interrompit lord d'Estall avec une colère concentrée; mais la manière dont il s'exprime sur les femmes les plus innocentes et les plus pures apprend assez qu'il ne ménage personne. Ce qui m'étonne, du reste, c'est que sir Nellys se plaise dans sa société; ils se voient souvent, et même ils se quittaient quand lord Devereux m'a abordé. »

En effet, Devereux, durant une promenade qu'il venait de faire avec sir Nellys, n'avait nommé personne, mais il avait plaisanté sur les maris assez crédules pour croire à l'amitié désintéressée et aux soins innocens d'un jeune homme auprès d'une femme. Le coup avait porté, et sir Nellys était rentré profondément irrité contre Henriette.

Digitized by Google

IV.

Le Bal.

Cependant plusieurs jours s'étaient écoulés sans de nouvelles explications. Lord Nellys était arrivé, et, après avoir très-cérémonieusement posé ses lèvres sur le front de sa belle-fille, et remarqué que son petit-fils était assez gentil, il ne s'occupa de la maison de son fils que pour dire qu'il n'y régnait pas assez de luxe et de splendeur; et les médecins qu'il consulta l'ayant rassuré sur le danger qu'il redoutait, et lui ayant fait prendre quelques remèdes qui le soulagèrent beaucoup, il fut décidé qu'on donnerait un grand bal paré et déguisé à Groosvenor-square.

Digitized by Google

Cette nouvelle fit d'abord éprouver une joie d'enfant à Henriette; mais déjà ses joies avaient cessé d'être imprévoyantes, déjà elles n'avaient plus cette durée qui tient à la croyance que rien ne les peut troubler. Henriette en vint à penser aussitôt que ce bal serait pour elle un sujet d'inquiétude et pour son mari un sujet d'humeur; aussi le premier espoir de plaisir de jouer le rôle de maîtresse de maison passé, elle se dit que ce n'était point au milieu du grand monde qu'elle trouverait le bonheur le plus vrai et qui lui convenait davantage; puis, ferait-elle les honneurs de cette fête d'une manière qui satisferait son mari et son beau-père? Ah! elle le craignait bien : la peine passerait le plaisir, et elle en était si convaincue que sa jolie tête retomba abattue sur son sein, et que la crainte d'affliger son grand-père ne put la retenir; elle fut le chercher pour lui confier toutes ses inquiétudes. Ne trouvant pas d'abord les paroles qui pouvaient encourager son Henriette, mais sentant que c'était un devoir pour lui de lui montrer cependant sa position sous un jour plus agréable, l'amiral essaya de lui dépeindre les plaisirs qui l'attendaient.

« Mais vous ne serez point à cette fête, mon père, et vous passerez votre soirée seul.

—Quand cela serait, mon enfant, je penserais que tu t'amuses; et puis, tu t'échapperas bien pour venir me

Digitized by Google

dire bonsoir. D'ailleurs, lord d'Estall me tiendra compagnie et ne paraîtra que tard à la fête; peut-être même n'ira-t-il pas du tout, car il est souffrant, et sir Nellys le traite si froidement!

— Cela est vrai, dit Henriette en soupirant; et vous, à qui je dis toute ma pensée, mon père, je dois vous avouer, oui, il me semble que je puis vous dire cela, je dois donc vous avouer que je trouve Edouard bien moins aimable depuis quelque temps. Ses regards me suivent avec une sorte d'inquiétude; il semble qu'il s'attend toujours à quelque maladresse ou à quelque étourderie de ma part : je sens qu'il m'examine, et je me trouve plus embarrassée. Enfin, presque tous nos tête-à-tête se passent maintenant en observations sur la conduite que je dois tenir dans le monde; ce matin même, en m'annonçant sa résolution de donner un *routt*, il m'a fait tant de recommandations, et sur ce que je devais dire ou faire, et sur ma manière de recevoir, et même sur ma toilette, que j'aurais bien peur d'oublier ce qu'il m'a recommandé, si je n'étais certaine qu'il me le répètera bien des fois avant que le temps de mettre à exécution ses ordres soit venu. »

Elle soupira profondément en prononçant ces derniers mots.

« Puisqu'il t'aime toujours, tout doit être pour le mieux, murmura l'amiral. Oh! sois heureuse, mon en-

Digitized by Google

fant, afin que je ne me reproche pas trop mon imprudence, car j'ai cédé bien facilement à ton amour d'enfant, Henriette; je devais mieux étudier le caractère d'Edouard; j'aurais découvert des défauts qui, je le crains, sont antipathiques avec les tiens; j'aurais dû penser que tu n'avais que seize ans, et que ce n'est point à cet âge et en deux ou trois mois que l'on doit décider du sort de toute sa vie; mais il trouvait charmant alors ta naïve gaîté, tes manières sans art; à présent, il arrive à l'âge de l'ambition, il lui faudrait une femme qui eût de l'usage du monde, et...

— Je vous jure, mon père, interrompit Henriette, qu'Edouard m'aime toujours.

— Je voudrais bien qu'il en fût autrement! » s'écria l'amiral avec un mouvement d'humeur qu'il réprima bientôt, car il reprit plus doucement: « Tu as bien des élémens de bonheur, mon enfant; ton mari t'aime, notre petit Williams est charmant, ainsi il faut que tu sois heureuse: si tu ne l'étais pas, vois-tu, mon Henriette, je descendrais bientôt dans cette tombe d'où je suis déjà si près.

— Je suis heureuse, mon père, je suis heureuse. »

Mais en parlant ainsi, il y avait des larmes dans les yeux d'Henriette et de la contraction dans son sourire.

« Ainsi donc, reprit l'amiral, ne nous tourmentons point à cause de cette fête. Lord d'Estall va venir, il te

Digitized by Google

donnera des conseils pour cette grande solennité, à moins qu'il ne soit retenu aujourd'hui par les préparatifs de son départ.

— Son départ! eh quoi! quitterait-il encore l'Angleterre?

— Il m'a promis, du moins, que ce voyage ne serait pas long. Du reste, égoïsme à part, je suis bien aise qu'il cherche à se distraire; peut-être le changement d'air rétablira-t-il sa santé, que je trouve bien éprouvée depuis quelques mois. »

L'amiral parlait encore quand lord d'Estall parut; Henriette remarqua alors le changement frappant qui s'était fait en lui. A son retour de France, il était un peu pâli et abattu; mais ce n'était plus maintenant de l'abattement qui se lisait dans ses traits, mais une empreinte de douleur qui approchait du désespoir: aussi Henriette ne semblait-elle nullement disposée à lui parler de cette fête, qui lui paraissait déjà insupportable. Ce fut l'amiral qui aborda le premier cette question.

Lord d'Estall écouta avec sa complaisance accoutumée; mais il était facile de remarquer l'effort qu'il faisait pour être attentif. Cependant, à ces mots de l'amiral:

« Je voudrais bien que cette fête fût au goût de lord Nellys; qu'il n'eût pas occasion de faire de reproches à mon Henriette, » lord d'Estall releva la tête, et pria mistriss Nellys de les conduire dans les appartemens

Digitized by Google

où devait se donner son bal. Là, il indiqua tout ce qu'il fallait faire pour que cette solennité réunît la splendence à l'élégance. L'amiral prenait des notes avec un soin qui témoignait toute sa sollicitude pour Henriette, et ces préparatifs d'une fête avaient tout le sérieux d'une importante affaire.

La soirée s'était écoulée; lord d'Estall allait partir, et sur ses lèvres erraient des mots qui lui coûtaient sans doute à prononcer, car il devenait à chaque instant plus pâle.

« Qu'avez-vous? dit enfin l'amiral en retenant sa main; je veux savoir...

—Je pars demain, dit-il en retombant sur son siége; mon régiment....

— Mais vous m'aviez dit, s'écria l'amiral, que votre intention était de quitter le service?

— J'ai changé d'avis, mon ami; mon régiment va aux Indes; il s'embarque à Plymouth dans quinze jours, et demain je quitte Londres pour le rejoindre.

— Quel projet, d'Estall, avec votre santé! Si nous avions la guerre, je concevrais encore; mais votre régiment ne va aux Indes que pour prendre garnison. Mais dites, votre fortune serait-elle dérangée? auriez-vous fait quelque folie de jeune homme? Songez que je ne vous pardonnerais pas de me le cacher.

— Je ne vous cache rien, mon ami, répondit mélan-

Digitized by Google

colériquement lord Charles ; je quitte l'Angleterre parce que je me crois attaqué du *spleen*, et que je suis certain que le changement d'air et la distraction me feront du bien.

— Si vous avez une telle persuasion, je ne dois pas vous retenir ; cependant j'espère que vous accorderez à l'ancien ami de votre père et au vôtre le temps de vous faire quelques observations.

— Je n'ai rien à vous refuser, dit lord d'Estall en regardant Henriette, qui s'était rapprochée de la cheminée et dont la pâleur était extrême ; je resterai encore quelques jours ; » et il sortit.

Le lendemain et les jours suivans mistriss Nellys s'occupa avec beaucoup de soin des préparatifs de son assemblée ; sir Nellys lui envoya des artistes, qui tous avaient un plan à lui proposer ; mais elle ordonna tout sur les notes de lord d'Estall, persuadée qu'ainsi tout serait bien. Vint ensuite la grande affaire de sa toilette. Edouard lui avait recommandé le luxe et la magnificence ; mais ce luxe, cette magnificence plaisaient peu à la simple Henriette ; cependant elle obéit, et la veille du bal on lui apporta une robe lamée d'or et une couronne de plume entremêlée de diamans. Pour la première fois, elle allait aussi se parer de l'écrin que lui avait donné son mari.

Elle fit porter toute cette parure chez son grand-

Digitized by Google

père pour le distraire et l'amuser : lord d'Estall était présent.

« En France, dit-il, où les femmes sont renommées pour leur tact et leur bon goût, le jour d'une fête la maîtresse de la maison est toujours la moins parée. Il semble qu'elle veuille laisser ainsi tous les avantages aux autres. Ne craignez-vous pas, mistriss Nellys, que cette robe si riche ne soit un peu lourde pour danser?

— Je ne danserai pas, répondit tristement Henriette, j'aurai trop d'occupations; du reste, cette robe si riche est un présent de sir Nellys, et je ne puis me dispenser de la porter; mais je n'aime point cette toilette.

— Tu as tort, dit l'amiral, et tu devrais aller l'essayer pour que nous voyions s'il n'y manque rien. »

Henriette hésita un moment; mais son grand-père l'ayant encore sollicitée, elle obéit. Au bout de peu de momens elle fut de retour; mais elle n'avait ni sa robe lamée d'or, ni sa coiffure de diamans et de plumes : elle portait une simple robe de gaze relevée par un bouquet de modestes fleurs des champs, et sur sa tête une rose blanche, délicate et diaphane, semblait pour ainsi dire avoir sa tige dans ses cheveux légers et charmans. Ces fleurs étaient un présent de lord d'Estall; il les lui avait rapportées d'un de ses voyages de France, à ce voyage où il l'avait retrouvée la fiancée d'un autre. Jamais Henriette ne s'en était encore servie; et toute cette fraîche

Digitized by Google

parure, elle l'avait revêtue pour égayer un vieillard, pour donner une preuve de souvenir à un ami d'enfance.

« Quoi ! tu n'as pas mis ta belle robe ? s'écria l'amiral.

— Demain je me parerai pour le monde, mon père ; mais aujourd'hui ma toilette est pour vous ; car je sais que c'est ainsi que vous aimez votre Henriette : c'est ainsi qu'elle s'habillait quand elle était la jeune fille étourdie et joyeuse, quand elle dansait aux fêtes de nos bons villageois dans notre parc de Bervistone. »

Lord d'Estall soupira, et l'amiral hésita avant de dire :

« Oui, j'aimais bien mon vieux château de Bervistone ! C'est là où tu es née, Henriette ; c'est là où ta mère est morte, où elle repose ; ce fut de là aussi que j'écrivis à ton pauvre père que je n'avais plus qu'un enfant ; ce fut là que je reçus la nouvelle qu'il avait été tué à la tête de son régiment. »

Et le vieillard garda un silence que ni Henriette ni lord d'Estall n'avaient envie d'interrompre. Mais on entendit le bruit du marteau annonçant sir Nellys ; Henriette s'enfuit dans sa chambre. — C'était le lendemain que devait avoir lieu le roût à l'hotel de Groosvenor-square.

Digitized by Google

V.

La Séparation.

Il eut lieu ce roût : il fut éblouissant de luxe et d'élégance; et à deux heures du matin une grande partie des convives n'avait encore pu parvenir dans le dernier salon, où se tenait mistriss Nellys, revêtue de sa magnifiqne parure, sous laquelle pliait son front pâle et timide. De tous côtés ce n'était qu'admiration pour le bon goût des décorations, pour la manière pittoresque et heureuse avec laquelle étaient entremêlés les fleurs, les draperies, et les lustres chargés de bougies.

« Cette fête rappelle la France par son bon goût, »

Digitized by Google

répétait pour la cinquième fois lord Devereux, mais de cette dernière avec plus de succès pour sa méchanceté : car sir Nellys était à portée de l'entendre.

« Je suis certain, mon cher, continua-t-il en s'adressant directement à lui, je suis certain que lord d'Estall, votre parent je crois, a donné ses conseils à mistriss Nellys pour l'arrangement de sa fête ; et s'il y avait ici des femmes moins blanches et des pieds plus petits, on se croirait à Paris.....

— Je pensais vous avoir dit, interrompit sir Nellys avec quelque gravité, que lord d'Estall n'était ni mon parent ni celui de ma femme.

— Ah ! pardon ; je croyais, à cause de l'intimité... »

Edouard se mordit les lèvres et tourna les yeux du côté où était Henriette. Elle causait avec mistriss Nervinge, et cela lui déplut ; mais il sentit son humeur s'augmenter encore quand il vit lord d'Estall s'approcher de mistriss Nellys et lui parler tout bas. Il lui donnait le conseil de moins s'occuper de mistriss Nervinge, et davantage d'une vieille lady placée de l'autre côté.

Sir Nellys fut au moment de témoigner son humeur de cette familiarité ; mais ayant rencontré le sourire sardonique de lord Devereux, il se contint. Cependant, quand au jour les salons commencèrent à devenir déserts, et qu'Henriette se retira chez elle, elle put remarquer l'air soucieux de son mari.

Digitized by Google

« N'êtes-vous pas content, mon ami? dit-elle tendrement; j'ai fait ce que j'ai pu.

—Vous avez fait ce que vous avez pu pour être fort déplacée, madame : votre fête n'avait pas le sens commun.

—On m'en a cependant fait compliment de tous côtés, hasarda timidement Henriette; rien n'a manqué, contre l'ordinaire de ces sortes de réunions; on m'a assurée qu'il n'y avait eu aucune confusion.

— Il est possible qu'on vous ait dit cela pour vous flatter; mais moi, à qui vous accorderez peut-être quelque expérience, je vous déclare que rien n'était convenable. Milord Nellys l'a trouvé comme moi; et me ferez-vous la faveur de m'apprendre qui vous a donné l'idée de ce petit salon éclairé seulement avec des lampes d'albâtre, de ce petit salon que vous avez encombré de fleurs naturelles et de siéges de mousse?

— Ah! voilà surtout ce qu'on a trouvé charmant! s'écria Henriette avec une confiante joie; je suis bien aise que vous en ayez été content.

— Content? vous vous trompez étrangement; ce bosquet, ce salon, comme vous voudrez l'appeler, avait l'air d'une guinguette. Qui donc a pu vous suggérer une pareille fantaisie?

—Je croyais que, dans une réunion aussi nombreuse, on serait bien aise de trouver un endroit où l'on pût respirer en liberté.

Digitized by Google

— Je vous demande qui vous a suggéré cette idée? répéta impérativement sir Nellys.

— Lord d'Estall, répondit-elle timidement.

— J'en étais sûr. Mais apprenez, madame, que quand on respecte une femme, on ne l'expose point à une censure mordante et méritée; lord d'Estall devrait se souvenir que nos femmes anglaises ne doivent point montrer le laisser-aller et les idées voluptueuses qui dirigent les Françaises; en un mot, une femme bien élevée doit ignorer ce que c'est qu'un boudoir. Je parie que ce matin le *Morning-Chronicle* relèvera cette inconséquence de votre part: cela est fort agréable pour celui dont vous avez le nom!

— Sir Nellys, prononça Henriette avec une dignité douce, mais ferme, le colonel Harrington, mon père, a porté le sien avec honneur et distinction; je me souviens autant que je suis sa fille que votre femme. Il se peut que mon inexpérience me fasse commettre quelques étourderies; mais si vous voulez être mon guide, moins de sévérité me semblerait nécessaire, et...

— C'est bien, c'est très-bien, madame! interrompit sir Nellys d'une voix dure, je m'aperçois que sous votre apparente soumission vous cachez un caractère assez ferme pour me résister.

— Jamais! s'écria Henriette en fondant en larmes, jamais! Je suis prête à vous obéir; exigez-vous quelque

Digitized by Google

sacrifice ? la présence de quelqu'un vous est-elle importune ? je...

— Et qui vous parle de sacrifices ? Bon Dieu ! allez-vous donc me faire passer pour un tyran, pour un jaloux ? Vous auriez tort, madame ; car je ne suis, je ne puis être jaloux de personne ; mais il est des convenances qui doivent être observées. »

En achevant ces paroles, sir Nellys quitta l'appartement de sa femme sans avoir l'air de remarquer la profonde douleur dans laquelle il l'abandonnait. C'était la première fois qu'il la traitait si durement, et l'âme douce et timide d'Henriette se trouva sans courage devant cette sévérité. Les larmes, qui soulagent le cœur des femmes, ne venaient point à son secours ; un poids cruel l'oppressait ; elle se sentit, enfin, si mal, que, par un instinct machinal, elle tira le cordon de la sonnette et tomba évanouie.

La femme-de-chambre accourut, et, en la voyant dans cet état, elle ne put retenir ses cris ; ils parvinrent jusqu'à l'amiral, qui était encore au lit causant avec lord d'Estall ; car le vieillard avait engagé son jeune ami à venir lui donner des détails en sortant du bal. Tous deux furent mortellement effrayés, le nom de mistriss Nellys étant mêlé à ces clameurs ; lord d'Estall, sachant à peine ce qu'il faisait, se précipita dans l'appartement d'Henriette. En la voyant ainsi pâle et mou-

Digitized by Google

rante, sa tête se perdit; il la souleva dans ses bras; mais elle demeura froide et insensible comme un marbre. Henriette était encore revêtue de ses habits de fête, et cette magnificence, cet éclat, formaient un triste contraste avec l'état où elle était réduite. Il y avait un très-grand feu dans l'appartement, qui était hermétiquement fermé.

« Il faudrait de l'air, » s'écria la femme-de-chambre en débarassant la tête de sa maîtresse de sa coiffure de plumes.

Lord d'Estall courut à une fenêtre, l'ouvrit, et remonta le store avec un trouble et une précipitation sans égale. Cependant, quelle que fût son agitation, il aperçut parfaitement dans la cour où donnait cette fenêtre sir Nellys et lord Devereux qui examinaient des chevaux qu'ils allaient monter; lord d'Estall entendit même le son ironique et moqueur de la voix de sir Devereux poussant un long éclat de rire. Aussitôt une autre inquiétude que la souffrance d'Henriette entra dans son âme.

« Qu'allait penser sir Nellys en l'apercevant dans la chambre à coucher d'Henriette?.... la chambre à coucher, sanctuaire d'une femme en Angleterre, où ne doit jamais s'introduire un étranger, et qu'un époux doit seul franchir?... S'il ne s'agissait que d'un duel avec ce fat, et même avec sir Nellys, oh! ce serait un bonheur! pensa

Digitized by Google

lord d'Estall; car je méprise l'un et j'abhorre l'autre. Mais Henriette! Henriette! » Il se retira de la fenêtre et jeta un regard sur elle : elle paraissait avoir repris connaissance et cachait sa tête dans ses mains; elle ne pouvait le voir: lord d'Estall fit signe à la femme-de-chambre de garder le silence et sortit.

« Que me dites-vous là? répétait pour la troisième fois l'amiral avec stupeur; quoi! vous n'avez point réfléchi avant de paraître à cette maudite fenêtre? Il est vrai qu'à votre place j'en eusse fait autant, et sans doute un homme plus raisonnable que sir Nellys comprendrait facilement tout ceci; mais lui... Cependant, mon cher d'Estall, retirez-vous; je veux savoir ce que pense mon gendre. »

Lord d'Estall partit rempli d'inquiétudes. L'amiral fit demander sir Nellys; mais il apprit qu'il était renfermé avec son père. Voici la lettre qu'Henriette reçut quand il sortit de cet entretien :

« Je ne veux ni ne demande aucune explication, » Henriette; à quoi servirait-elle, puisque je crois à » votre innocence, que j'y crois comme au jour qui » m'éclaire? mais vos inconséquences continuelles, » l'imprudente action que vous avez permise ce matin » chez vous, tout m'oblige à prendre un parti qui coûte » à mon cœur, mais que mon repos et les convenances

Digitized by Google

» exigent ; enfin, Henriette, d'après l'avis de lord Nel-
» lys et mes propres réflexions, je suis décidé à me
» séparer de vous ; mais je désire que ce soit sans éclat.
» Quand vous recevrez cette lettre, je serai en route
» pour le continent, et lord Nellys pour le pays de
» Galles. Si vous voulez m'obliger et m'obéir, vous vous
» rendrez le plus tôt possible dans la terre de votre
» grand-père. Je sais que l'amiral ne vous laissera pas
» partir sans lui. S'il vous demande la raison de ma
» conduite et s'étonne de notre séparation, dites-lui,
» Henriette, que tant qu'il existera un homme qui ait
» été témoin de votre imprudence, jamais nous ne se-
» rons réunis. Cette réunion est donc dans la main de
» Dieu. Je vous laisse mon fils durant les premières
» années de son enfance ; plus tard, je prendrai d'autres
» mesures. Mon homme d'affaires est chargé de tout
» ce qui concerne vos intérêts. Adieu, Henriette, adieu ;
» je pars l'âme déchirée ; mais la raison et l'honneur
» m'ordonnent ce sacrifice. »

« L'honneur ! s'écria avec violence l'amiral, à qui sa fille venait de porter cette lettre, l'honneur peut-il exiger qu'on abandonne une enfant de dix-huit ans ? qu'on la livre à la critique du monde pour une imprudence dont elle est innocente ? Oh ! ma pauvre Henriette, que tu dois me haïr pour t'avoir donné à ce cruel ! Mais

Digitized by Google

je veux partir, lui demander raison de sa conduite. Croit-il donc que parce que je suis vieux et infirme il pourra impunément t'outrager? »

L'amiral fit quelques pas, mais retomba bientôt sur son fauteuil; sa belle et noble tête s'affaissa sur sa poitrine, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues. A cette vue, Henriette se jeta à ses genoux et pleura avec lui.

Après cette explosion d'une douleur bien naturelle, arriva la résignation et le calme.

« Et que feriez-vous, mon bon père, dit Henriette doucement, quand vous obtiendriez de sir Nellys, au nom de votre indignation et de ma douleur, qu'il revînt? Changeriez-vous son caractère, et l'empêcheriez-vous d'attacher un tort aux actions les plus innocentes? D'ailleurs, faut-il vous l'avouer, depuis long-temps nous n'étions plus heureux. Car pour nous autres femmes, voyez-vous, mon père, le bonheur est un bienfait qui ne vit point avec la crainte; les querelles continuelles, les orages ne conviennent pas à la douceur du lien conjugal, et, quelle que soit ma douleur de la conduite d'Edouard, mon cœur se repose avec quelque douceur sur le calme que je vais goûter; et puis, je le sais, vous serez plus heureux à Burton-Hall qu'ici; nous reprendrons notre vie d'autrefois, et j'aurai mon fils.

Digitized by Google

— Mais tu ne réfléchis pas qu'un tel éclat peut donner à penser que tu es coupable, et que le monde...

— Le monde ! interrompit Henriette avec une triste insouciance, ah ! mon père, je ne puis comprendre qu'on puisse s'occuper de ses jugemens. Sir Nellys m'écrit qu'il est persuadé de mon innocence : je garderai cette lettre pour la montrer à mon fils si un jour il entend calomnier sa mère. Partons donc le plus tôt possible, ce soir même si vous y consentez.

—A l'instant, reprit l'amiral ; je vais écrire à d'Estall pour qu'il vienne recevoir nos adieux, et....

— Le malheur a éclairé ma raison, interrompit Henriette avec abattement, et après ce qui s'est passé, il me semble que lord d'Estall ne doit pas rentrer dans une maison où sir Nellys n'est plus. Il m'est aussi défendu de le revoir; mais dites-lui bien, oui, dites-lui bien, mon père, que le souvenir de son amitié me sera toujours cher; dites-lui que la pauvre Henriette.... »

Les larmes lui coupèrent la parole, et elle s'enfuit.

L'amiral se fit conduire chez lord d'Estall, et lui raconta tout ce qui venait de se passer.

« J'appellerai Devereux en duel, je le tuerai.... s'écria Charles au désespoir.

— Un duel perdrait Henriette, prononça l'amiral gravement; Nellys la croit innocente, il faut que cette conviction reste toujours dans son âme, car Henriette

Digitized by Google

est la mère de son fils. Je vous demande même un sacrifice plus grand, Charles...

— Je pars dans deux heures, interrompit lord d'Estall; je rejoindrai sir Nellys, je ne le quitterai plus; je resterai dans toutes les villes où il habitera, et jamais, jamais je ne reverrai l'Angleterre.

— Point d'exagération, mon ami, le temps arrange bien des choses; vous êtes si jeune encore!

— La jeunesse ne donne que plus de puissance pour souffrir! s'écria lord d'Estall d'une voix brisée; ma destinée est manquée, et cela ne se répare jamais. Mon ami, embrassez-moi donc comme un être que vous ne verrez plus, un pressentiment me le dit.

— Fou! dit l'amiral en essayant de sourire. Oh! je te reverrai encore pour te bien gronder. Peux-tu craindre la mort, quand moi, à mon âge, je ne la redoute pas?

— La craindre! Oh! qu'elle sera la bienvenue, au contraire!... »

Et ils se séparèrent.

Le soir même lord d'Estall partit pour le continent, et l'amiral et Henriette pour Burton-Hall.

Digitized by Google

VI.

Deux Ans.

Quelque courage qu'eût affecté Henriette devant son grand-père, elle avait été profondément affectée de la conduite d'Edouard; car elle l'avait tendrement aimé de ce jeune et premier amour, qu'on croit être à tort le plus fort et le plus puissant, mais avec lequel on déifie ce qu'on aime; aussi, au ressentiment de l'injustice que lui montrait sir Nellys se joignait une tristesse douloureuse qui devait laisser une profonde trace et une douloureuse surprise; plus tard, on souffre, parce

Digitized by Google

que chaque pas dans la vie nous a désenchanté ; mais on souffre sans secousse, sans étonnement, avec résignation, et on remercie presque les hommes quand ils ne sont pas aussi méchans qu'on le craignait.

Henriette était donc très-malheureuse, et une mélancolie amère, qu'elle dissimulait quand l'amiral était présent, avait remplacé la gaîté vive et charmante qui faisait d'elle un être qui semblait né pour ne pas verser de larmes. Ah ! maintenant, avec quelque soin qu'elle les cachât, la trace en était souvent visible ; et si l'amiral feignait de ne pas s'en apercevoir, c'est qu'il ne savait aucune parole qui pût faire du bien à son enfant chéri. Souvent le père et la fille restaient de longues heures sans échanger un mot, ayant l'air occupés sans rien faire, le livre de l'amiral tombant sur ses genoux et l'aiguille d'Henriette devenant immobile. De temps en temps elle essayait bien de soulever l'oppression douloureuse qui accablait son âme ; elle courait à son piano, elle commençait quelque air brillant pour égayer son grand-père ; mais peu à peu, les touches, sous ses doigts, ne rendaient plus que des sons mélancoliques ; et, si elle chantait, les larmes venaient briser sa voix. Alors le vieux père et sa fille retrouvaient quelques doux momens, car ils cessaient de se contraindre, et parlaient avec effusion de leurs peines ; mais Henriette remarqua bientôt que l'amiral restait toujours profondément

Digitized by Google

affecté de ces explications, et que, plus elles étaient fréquentes, plus la santé du vieillard s'affaiblissait. Dès ce moment, elle se fit un crime de montrer sa tristesse; elle apprit à dissimuler; mais cet effort était au-dessus de son courage, et cette contrainte attaquait peu à peu et sans retour sa délicate constitution. Le caractère d'Henriette était naturellement vif et gai, et ces caractères-là ne savent point supporter le chagrin; il a sur eux une telle puissance qu'il devient impossible d'en arrêter les effets, et rien, rien ne venait en distraire Henriette.

Sir Nellys ne lui écrivait jamais; mais tous les mois arrivait un homme de confiance chargé de prendre les plus minutieuses informations sur les occupations et la santé de mistriss Nellys et de son fils.

Dans les premiers temps, ces visites avaient produit sur la jeune femme une heureuse diversion; elle les attendait même avec une sorte de plaisir; mais elles ne devinrent bientôt plus pour elle qu'une corvée pénible contre laquelle parfois sa douceur était prête à s'élever; et quand le jour arrivait où elle était obligée de les souffrir, Henriette avait besoin des prières de son grand-père pour ne pas refuser de les recevoir; enfin bientôt elle éprouva le plus pénible des sentimens que pût lui inspirer sir Nellys : ce fut une profonde indifférence, une grande répugnance pour entendre

Digitized by Google

même prononcer son nom. Quand elle en fut là, Henriette ne se reprocha plus de garder comme une consolation l'image d'un ami qui ne lui avait jamais fait éprouver que d'agréables émotions, et dont la présence lui apportait toujours un plaisir.

Pauvre d'Estall! il écrivait souvent à l'amiral, qui ne montrait jamais ses lettres; mais Henriette voyait l'adresse et le timbre, et cela était bien autrement intéressant pour elle que les visites de l'homme d'affaires de son mari. Puis elle emportait ce souvenir dans le fond du parc, où était une balançoire que lord d'Estall avait assurée lui-même, car la vie d'Henriette devait y être confiée; plus loin encore se trouvait un petit lac dont les bords étaient embellis des froides fleurs du nénuphar; la surface était couverte d'une mousse verte et légère, car depuis long-temps on n'avait point troublé ses eaux tranquilles, et les oiseaux aquatiques s'y abattaient avec confiance. Dans un coin et au milieu d'une touffe de roseaux était, à demi couchée sur le côté, une jolie petite chaloupe, jadis élégamment peinte et ornée d'une légère voile bleue; cette petite embarcation avait servi à l'amusement de la jeunesse d'Henriette. Mais quand lord d'Estall s'éloignait, elle promettait bien de n'y jamais entrer seule; elle tint long-temps parole; mais depuis, elle y était venue avec une jeune amie et lord Nellys. Eh bien! tout était solitaire maintenant: plus

Digitized by Google

d'amie d'enfance, plus personne.... elle était seule, et seule à vingt ans.... Une absence bien plus terrible encore la menaçait à chaque instant : son grand-père était bien vieux, ses attaques de goutte devenaient à chaque saison plus fréquentes; on pouvait à peu près dire qu'elles ne le quittaient pas.

« Bientôt je n'aurai plus personne qui m'aimera, se disait Henriette en s'appuyant avec découragement contre un vieil arbre sous lequel elle avait souvent dansé dans d'autres temps; mon père mourra, et sir Nellys m'enlèvera mon fils!... Que ferai-je alors au monde où personne ne m'aimera comme il faut qu'on m'aime pour que je sois heureuse?... »

Et chaque fois, à cette pensée, elle pleurait plus amèrement. Un jour surtout, elle s'était oublié plus longtemps et elle se hâtait de revenir au château, quand elle entendit plusieurs voix l'appeler : celle de son fils s'y mêlait. Elle eut peur pour son grand-père; mais en traversant le vestibule, elle aperçut dans la cour une voiture attelée de chevaux de poste. Henriette n'eut pas la force de faire une seule question, et, sachant à peine ce qu'elle faisait, elle ouvrit la porte du salon : sir Nellys, en grand deuil, était assis près de l'amiral.

Elle resta immobile; mais sir Nellys s'avança en lui tendant la main.

« Ce vêtement doit vous apprendre, ma chère Hen-

Digitized by Google

riette, que nous avons perdu mon père, dit-il; mais cette nouvelle n'est pas la seule que j'ai à vous apprendre : lord Devereux a succombé dans un duel. Lady Nellys, je viens vous chercher. »

Henriette tenait les yeux baissés, car elle sentait que si elle les eût levés, on eût put lire dans ses regards plus de ressentiment que de tendresse. Mais, songeant enfin qu'elle devait rompre le silence, elle dit d'une voix à peine intelligible :

« Milord, je vous remercie d'être venu pleurer votre père auprès de moi.

— Williams est bien grandi ! s'écria sir Nellys en attirant son fils sur ses genoux ; reconnais-tu papa, mon amour ?

— Non, répondit l'enfant en montrant son grand-père, je n'ai qu'un papa : le voilà.

— Et ne t'a-t-on jamais parlé de moi, Williams ?

— Jamais, je ne vous connais pas. »

Lord Nellys soupira.

« Il faut lui pardonner, dit l'amiral ; Williams avait à peine un an quand vous l'avez quitté, et en voilà deux que nous sommes ici. »

Lord Nellys se tut encore un instant, mais, comme s'il croyait au-dessus de sa dignité de paraître éprouver quelque mécompte, il se hâta de demander à Henriette si elle était prête à le suivre.

Digitized by Google

« Je croyais... je pensais... je désirais...

— Et moi je pensais que mes désirs devaient être compris par vous, Henriette, et qu'aussitôt...

— Lord Nellys, intrerompit-elle avec un peu de froideur et de gravité, à l'époque de mon mariage, vous me promîtes, et vous avez tenu parole, de ne point me séparer de mon grand-père; je ne doute pas qu'il n'ait encore la bonté de me suivre, mais il faut quelques jours pour que sa santé le lui permette.

— Pardon, dit lord Nellys avec une douceur où l'on retrouva sa grâce d'autrefois, pardon, Henriette; le désir de me réunir à vous m'a fait oublier... Cependant, il faut que je reparte à l'instant même pour le pays de Galles; puis-je espérer que l'amiral et vous aurez la bonté de m'y rejoindre bientôt ?

— Si je le puis, milord, répondit le vieillard; mais les années s'accumulent sur moi, et d'un instant à l'autre vous pouvez être dégagé de vos promesses.

— Oh! ne parlez point ainsi! s'écria Henriette; mon père, que deviendrais-je si je vous perdais ? »

Lord Nellys rougit, se mordit les lèvres et marcha vers la porte. L'amiral fit signe à sa fille, et elle s'approcha de son mari.

« Dans peu de jours, dit-elle doucement, mon père sera, j'espère, en état de m'accompagner, et mes préparatifs à moi seront promptement faits.

Digitized by Google

—Je vous remercie, répondit Edouard; car j'ai si peu de momens à moi qu'il faut que je reparte à l'instant même. » Et il l'attira vers lui et la pressa sur sa poitrine; ensuite, passant un bras autour de la taille d'Henriette, lord Nellys se dirigea vers la voiture, où il monta en lui faisant un dernier signe d'adieu.

Quel changement venait de s'opérer dans le sort d'Henriette! elle n'osait s'avouer toute l'impression que cet événement lui causait; cependant il le fallait, elle ne pouvait se le cacher : elle ne l'aimait plus, cet époux qu'elle avait choisi elle-même, qu'elle avait long-temps préféré à toute la terre, elle ne l'aimait plus; c'en était fait, elle ne voyait plus en lui qu'un homme sévère qui l'avait froidement abandonnée et sacrifiée à son orgueil. Et elle était liée pour la vie! et elle allait rentrer sous sa domination! Et elle n'aurait pas une pensée, pas un soupir dont il ne lui demandât raison! Oh! quelle vie d'angoisse et d'effroi allait commencer pour elle!...

Elle resta long-temps seule, essayant de reprendre du courage; enfin l'amiral la fit demander, et cependant, quand ils furent réunis, ils restèrent long-temps sans parler. Enfin, il prit la main de sa fille, l'attira près de lui. Quatre ans auparavant, dans le même salon, à la même époque, c'était le jour où sir Nellys envoya l'écrin et l'émeraude, (Henriette l'avait encore

Digitized by Google

à son doigt), quatre ans auparavant, Henriette était confiante et joyeuse. Oh! que tout avait changé!

« Es-tu contente? » prononça l'amiral presqu'à voix basse, comme s'il prévoyait la réponse de sa fille.

Mais elle n'en fit aucune, et le silence recommença.

« Que vous a-t-il appris de la mort de lord Devereux? demanda Henriette au bout de quelques instans et avec effort.

— Presque rien de plus que ce qu'il t'a dit à toi-même. Lord Devereux a été tué en duel, j'ignore par qui; et lord Nellys est revenu à toi parce que le seul homme qui avait été témoin de ce qu'il appelle une grande faute n'existe plus.

— Et n'a-t-il rien dit de lord d'Estall? » s'écria-t-elle emportée par un mouvement plus fort que sa volonté: c'était la première fois qu'elle prononçait son nom depuis deux ans.

— Seulement que lord d'Estall ne quittait jamais les villes où il se trouvait: « Comme si j'avais besoin d'être rassuré, comme si j'étais jaloux de lui! » a ajouté ton mari. Du reste, c'est en Angleterre et avant-hier seulement qu'il a appris la mort de lord Devereux. Il était revenu, sur la nouvelle du danger de son père.

— Il me semble qu'il y a bien long-temps que vous n'avez eu de lettres de lord d'Estall, mon père?

— Environ un mois, et j'en suis inquiet; son fidèle

Digitized by Google

Willis m'a écrit en particulier : il m'avertissait que son maître souffrait beaucoup de la poitrine, et que les médecins lui avaient ordonné le séjour de l'Italie, ou du midi de la France; mais qu'il s'obstinait à ne point s'y rendre. Mais j'espère, continua l'amiral, j'espère que mes prières vaincront cette résolution. »

Et le père et la fille retombèrent encore dans le silence.

Plusieurs jours s'écoulèrent; les préparatifs du voyage étaient achevés, la santé de l'amiral lui permettait de partir, et cependant Henriette reculait chaque jour, sous les prétextes les plus légers; car c'était avec effroi qu'elle voyait arriver le moment de sa réunion avec son mari, et vingt fois elle fut sur le point d'écrire à lord Nellys :

« L'exil auquel vous m'avez condamnée, je le réclame aujourd'hui comme un droit; car je ne vois plus en vous qu'un maître sévère, qui m'ordonne de l'aimer encore quand il a froissé mon cœur et blessé ma fierté. » Mais la vue de son fils, la crainte de causer une trop vive douleur à son grand-père l'arrêtait. Le jour du départ arriva.

Digitized by Google

VII.

Le Premier au Rendez-Vous.

Il arriva ce jour, où la nature, pâle et triste, semblait en rapport avec les sentimens d'Henriette ; et quand on lui annonça que tout était prêt pour le départ, elle hésita encore, regarda autour d'elle, et tout ce qui l'environnait sembla prendre à ses yeux un nouvel intérêt; car dans ces lieux, si elle y avait pleuré, du moins y avait-elle trouvé de la liberté. Cependant, son fils vint en courant l'avertir que son grand-père l'attendait; et elle n'hésita plus.

L'amiral avait quitté son ample et longue robe de

Digitized by Google

chambre de velours dans laquelle il s'enveloppait habituellement au coin du feu; on voyait qu'il faisait effort pour paraître plus valide qu'il n'était réellement; car il ne voulait point retarder le voyage, il sentait qu'il était du devoir d'Henriette d'obéir.

« Es-tu prête, mon enfant? » dit le vieillard en tendant la main à sa fille; mais il détourna la tête : il ne voulait voir ni ses yeux battus, ni la pâleur de son visage.

« Oui, mon père, partons, répondit la jeune femme en étouffant un soupir.

— Une lettre de la poste, » dit un valet en présentant un paquet à l'amiral.

Le vieillard retomba sur son siége en pâlissant.

« Cette lettre est de Willis, prononça-t-il avec émotion; il faut que son maître soit bien plus mal. » Il brisa le cachet d'une main tremblante :

« Mort! s'écria-t-il tout-à-coup, mort!... »

Henriette tomba près du fauteuil, appuya sa tête sur les genoux du vieillard, et de sa poitrine s'échappa un cri si déchirant, si terrible, que l'amiral oublia sa propre douleur et la pressa contre lui avec effroi.

« Tu m'épouvantes, dit-il en voyant sa pâleur et l'égarement de ses yeux.

— Je l'aimais! dit-elle en croisant ses mains avec désespoir, je l'aimais! tout maintenant, tout est fini pour moi. »

Digitized by Google

Deux ans après, tous les journaux anglais répétèrent ce paragraphe de la *Gazette de Montpellier* :

« Lady Henriette Nellys, qui était venue s'établir dans » cette ville pour y chercher les secours de la Faculté, » vient de succomber à la maladie dont elle était at- » teinte et qu'on attribue aux fatigues qu'elle s'était » données en soignant son grand-père, l'amiral B..., » mort il y a six mois. Lady Nellys a été déposée à côté » de lui dans un magnifique tombeau, non loin de lord » Charles d'Estall, dont la mémoire est si chère aux » pauvres et aux malheureux de Montpellier. Lord » d'Estall, on s'en souvient, est mort, dans le temps, » d'une maladie de poitrine aggravée par une blessure » qu'il reçut dans un duel où lord Devereux succomba. »

Mme Catherine Derby.

Digitized by Google

ALBERIC.

—

NOUVELLE ALLEMANDE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ALBÉRIC.

La guerre était finie; les troupes regagnaient leurs garnisons. Albéric, jeune officier de hussards, venait de quitter le régiment que commandait son père; il galoppait, dans une belle soirée d'hiver, vers le château de Thaleim, résidence habituelle de son aïeule.

« Bonne grand'maman! disait-il en lui-même, tandis que son cheval de bataille foulait rapidement la neige qui couvrait la route, quel plaisir de la revoir, de baiser les mains qui guidèrent mes premiers pas!... C'est elle

Digitized by Google

maintenant qui s'appuiera sur moi. Qu'il sera doux de revoir auprès d'elle les grandes allées du parc, le bois de sapins et le lac où si souvent sur la nacelle et près de Julie... Julie! elle est là aussi! continuait-il avec une émotion qui, pour être d'une autre nature, n'en était pas moins vive; Julie!... » Et son âme, libre des distractions de la guerre et des voyages, revenait avec délices et surprise aux souvenirs et aux espérances qui s'attachaient à la naïve image de sa première amie.

« Oh! certes, ajouta-t-il, je n'ai point assez regretté les premiers beaux temps de ma vie; je n'ai point assez songé à tout ce que j'avais laissé ici. Ma douce Julie! C'est à peine si je me rappellerais ces contes de fée et de revenans qui nous faisaient serrer l'un contre l'autre dans le bateau, lorsque le vent du soir venait agiter les saules et les roseaux du lac, et nous balancer près de ses bords fleuris... Et voici la première fois que je me souviens avec délices du sourire mêlé de larmes dont elle salua mon brillant uniforme quand je lui dis : Demain je pars.

» Ingrat! c'est à peine si dans mes lettres à ma grand' mère j'ai mis quelques mots pour elle... Bonne Julie! elle se sera fâchée de mon silence, car voilà bien longtemps qu'on ne m'en parle plus! Mais je vais la revoir, tomber à ses pieds, obtenir mon pardon, et bientôt... Oui, continua-t-il après un instant de silence, pendant

Digitized by Google

lequel son cœur et son esprit avaient fait du chemin, elle m'appartiendra.... Il n'y a de bonheur pour moi qu'avec elle. »

Jeunesse et bonheur! que faut-il de plus pour être confiant dans l'avenir? D'ailleurs, il n'avait jamais accueilli ni pensée sérieuse, ni désir positif : c'était là le premier essai des forces d'une âme de dix-huit ans, et ces forces étaient accrues de toute l'énergie d'un premier amour, d'un amour qu'il venait subitement de s'avouer à lui-même. Aussi le désir d'épouser sa cousine se changea-t-il chez lui en une certitude délicieuse qui lui apparaissait sans nuages comme le reste de sa vie.

Il galoppait toujours. La nuit était venue et la lune brillait sur la campagne, qui, couverte de neige, semblait aux regards d'Albéric, tout entier à ses projets d'hymen, une fiancée dormant sous ses voiles de fête.

Le silence ne fut troublé que par un voyageur qui se frayait avec peine un chemin à travers la neige.

« D'où venez-vous, mon ami? lui demanda le domestique d'Albéric quand ils furent près de lui.

— J'appartiens au château de Talheim, situé au bas de la colline que vous montez, reprit-il, je viens de Schwarzbourg, où j'ai été porter un message à la jeune comtesse, et.... »

Le messager n'avait pas fini sa phrase que déjà Albé-

Digitized by Google

ric était au haut de la colline et apercevait enfin à ses pieds le château éclairé et le lac immobile et uni comme une glace. Son cœur battit avec force en voyant la lumière qui brillait aux fenêtres de son aïeule.

« Mère excellente et chérie !... » s'écria-t-il en faisant sentir l'éperon à son cheval; et ses impressions, ses pensées, mêlées et confondues par la rapidité de cette dernière course, se résumaient toutes en un extrême désir d'arriver.

Pourtant il pensa à la réponse de ce domestique qu'il venait de rencontrer.

« Enfin, dit-il, le comte de Schwarzbourg s'est aussi marié ! Tout bien considéré, n'est-ce pas ce qu'on a de mieux à faire ? »

Et l'image de Julie revint aussitôt avec tant de force dans son cœur qu'il entra sans s'en apercevoir dans la cour du château.

Il recommanda le silence au premier domestique qui le reconnut, et, le sabre sous le bras, il monta sans bruit ce grand escalier qu'il revoyait avec tant de plaisir. Le valet qui l'éclairait ouvrit doucement la porte du salon. Albéric s'y arrêta un instant.

Au milieu de l'obscurité que dissipait à peine le flambeau de son guide, il ne put s'empêcher de songer aux jours de fête qui lui avaient présenté ces lieux bien autrement éclairés. Ces jours étaient bien loin déjà. Il

Digitized by Google

rappela les souvenirs de son jeune âge : c'est dans ce coin qu'il mettait ses sabres, ses fusils, ses chevaux de bois... Les instrumens de ses jeux guerriers avaient disparu avec eux. Une crainte douloureuse vint glacer son cœur : c'est qu'en apprenant pour la première fois à regretter le passé, il sentait que l'avenir pouvait avoir aussi ses peines.

En promenant ses regards sur ces lieux maintenant sombres et déserts, il aperçut un portrait qui, appuyé contre une colonne, semblait attendre qu'on lui assignât une place. Il s'en approcha : une douce figure le regardait avec de grands yeux bleus ; une chevelure blonde tombait en boucles sur un front où régnait l'innocence des anges ; mais il y avait dans son sourire et dans tous ses traits une inquiétude inexprimable, un mélange de plaisir et de crainte qui fatiguait, parce qu'on cherchait involontairement laquelle de ces deux expressions l'emportait chez la femme que l'on avait peinte. On ne pouvait deviner quel objet, quelle pensée à la fois gracieuse et effrayante avait pu donner à cette figure intéressante une aussi bizarre expression. Son corps, mollement penché en avant, était enveloppé d'un grand schall rouge, et la couleur de cette draperie augmentait encore l'effet fantastique de cette peinture.

« Ce portrait, dit Albéric en le regardant avec une

Digitized by Google

émotion pénible, ne semble-t-il pas trembler et sourire à la fois à l'annonce de mon arrivée! Quelle est cette dame? demanda-t-il en le regardant toujours et malgré lui.

— La jeune comtesse, répondit le domestique en ouvrant une porte.

— Impossible! impossible! dit Albéric comme fixé par un pouvoir magique devant le portrait; je connais... je dois connaître... Grand Dieu! s'écria-t-il tout d'un coup et comme sortant d'un rêve, c'est Julie!

— Qui parle là-bas? demanda une voix douce dans l'appartement voisin; entrez. »

Albéric avança en chancelant. La grand'mère, vêtue d'une robe blanche, d'un mantelet et d'une coiffe noire, était assise dans son grand fauteuil, sa Bible posée sur une petite table devant elle, ses mains jointes et ses regards impatiens tournés vers la porte.

A l'entrée d'Albéric, elle se leva un peu; mais il tomba à ses pieds et la replaça doucement dans son fauteuil.

« Mère bien-aimée! mère chérie! répéta-t-il plusieurs fois en pressant et en baisant les mains qui se levaient sur lui pour le bénir.

— Dieu fait beaucoup pour moi, mon enfant, dit enfin la vieille dame en s'essuyant les yeux, oui, beaucoup! A peine devais-je espérer le bonheur que je goûte. Mais

Digitized by Google

lève-toi donc, mon cher fils, lève-toi donc, que je puisse voir comme tu es devenu grand et joli garçon. »

Le jeune officier se tint debout devant elle. Après un long silence, elle reprit :

« Dieu a beaucoup fait aussi pour toi, mon enfant; reçois ses faveurs avec humilité! »

Elle ne pouvait se rassasier du plaisir de le voir et de rechercher ses traits enfantins que l'âge avait presqu'entièrement effacés.

Ce fut ensuite le tour des questions; elles furent nombreuses. Albéric, en y répondant, avait peine à réprimer ses mouvemens d'impatience : Julie ne venait point, il n'était pas question d'elle; l'inquiétude du jeune homme augmentait, et cependant une crainte vague l'empêchait d'en demander des nouvelles.

Les domestiques allaient et venaient. Ils approchèrent la table, y placèrent les tasses, paraissant attendre celle qui devait s'occuper du soin de préparer le thé.

Albéric vit trois tasses; son cœur battit avec force. Enfin la porte de l'alcôve s'ouvrit, et une jolie personne, d'une taille élégante et svelte, parut, s'inclina légèrement et s'approcha de la table, pour se livrer à son occupation ordinaire, sans paraître faire attention au jeune hussard.

« Serait-ce là Julie? pensa-t-il, pourrait-elle passer devant moi avec tant d'indifférence? »

Digitized by Google

Et il suivit ses mouvemens avec une inquiétude toujours croissante.

« Non, non, ce n'est pas elle, » dit-il; et pourtant il ne cessait de la regarder.

Involontairement ses yeux se portèrent vers l'alcôve entr'ouverte. Il y aperçut avec étonnement un berceau à rideaux verts qu'il connaissait depuis long-temps : lui-même, dans son enfance, y avait couché, et souvent, dans ses jeux avec Julie, lorsqu'ils parcouraient les appartemens du château, ils s'y balancèrent plus d'une fois. A quoi servait-il à présent? D'où venait ce mouvement qui l'agitait? Il ne pouvait en détourner les yeux, et se croyait sous l'empire d'un songe.

« Vois, vois! lui dit sa grand'-mère dont les regards suivaient les siens, ce berceau renferme encore un petit Albéric. »

Elle se leva à ces mots et le conduisit vers l'enfant.

« C'est le fils de Julie, dit-elle en écartant les rideaux de la bercelonette.

— Julie! s'écria-t-il, Julie! Elle est donc mariée?

— Que Dieu te pardonne cette question déplacée! dit la bonne mère. Sans doute, elle est mariée. Je l'ai annoncé à ton père il y a plus d'un an; mais les lettres, à cette époque, étaient fréquemment égarées.

— Oui, reprit Albéric avec préoccupation, oui, elle s'est égarée.... Ainsi, elle est réellement mariée! C'est bien, c'est fort bien!!!

Digitized by Google

— Oui, certes, reprit la grand'-mère; et Julie est toujours belle, pieuse et bonne comme les anges.

— Oh! j'en suis persuadé! s'écria Albéric avec un rire forcé. Et monsieur son mari, est-il charmant aussi? ajouta-il d'un air railleur.

— Non pas précisément, reprit-elle; mais on voit en lui l'image de Dieu: je veux dire par-là que la sagesse et la bonté se peignent dans ses traits, qui vous pénètrent de respect et de vénération. On n'en éprouverait pas autant à l'aspect de bien des jolis visages qui ne peuvent émouvoir que les sens.

— Mais, ma petite maman, quel est donc cet homme de Dieu? demanda Albéric en caressant doucement les mains de son aïeule.

— Moqueur!... reprit-elle avec douceur; mais je te pardonne. La piété s'effarouche de ces moustaches et de ce grand sabre, et ce sont des idées qui se trouvent rarement dans une tête de hussard!

— Mais son mari! ma chère maman, son mari! dit Albéric.

— Oui, reprit-elle, oui, il lui convient, je me plais à le croire. Et comment en serait-il autrement? N'est-ce pas elle qui, paisible et sensée, l'a choisi?.... Tu as sans doute oublié le comte de Schwarzbourg, continua-t-elle. Il revenait de longs voyages quand tu es parti, et il menait une vie très-retirée; aussi passait-il

Digitized by Google

généralement pour un homme bizarre et misanthrope. Peu après, il fréquenta davantage ma maison. Julie, orpheline confiée à mes soins par sa mère mourante, lui plut; il l'épousa, et elle a pour lui beaucoup d'estime.

— De l'estime! reprit Albéric avec un sourire sardonique, de l'estime!... Moi aussi je veux estimer le comte, puisque Julie l'aime. Mais l'aime-t-elle réellement? demanda-t-il après un instant de réflexion.

— Ce que tu nommes amour, reprit la grand'-mère, n'est peut-être pas le sentiment qui remplit le cœur de Julie; mais elle ne pense et ne désire que ce que pense et désire son mari. En veux-tu une preuve? »

Puis elle lui raconta que, malgré ses inquiétudes et ses larmes, elle avait laissé à Talheim son petit enfant pour le faire inoculer. Son mari seul avait pu la décider dans ce moment à cette séparation; car elle avait vu les craintes qu'il éprouvait de la savoir exposée à la cruelle maladie qui l'avait épargnée jusqu'à présent.... En pleurant bien amèrement, elle avait abandonné aux soins de la grand'-maman son trésor le plus cher, et avait suivi le comte de Schwarzbourg.

Albéric fut attendri par l'image de Julie en pleurs.

« Depuis cette époque, continua la grand'-mère, je suis obligée chaque jour de lui écrire. Dieu merci, tout s'est bien passé, et je puis attendre les parens sans in-

Digitized by Google

quiétude. Peut-être apprendrai-je aujourd'hui le jour de leur arrivée. »

Lui ne voyait que Julie et l'enfant qui dormait, et pendant que la vieille dame parlait :

« Il est beau ! dit-il en se baissant sur le berceau et en repoussant avec humeur son sabre, qui, dans ce mouvement, avait vivement agité le lit suspendu et réveillé l'enfant. Oui..., et il a aussi peur de moi !... » continua-t-il en entendant les cris de l'enfant effrayé.

Quand il fut calmé, il ajouta :

« Ainsi, il s'appelle Albéric ?

— Julie elle-même l'a voulu, répondit la grand'-mère.

— C'est toujours cela, reprit-il tout bas, et je la remercie de son souvenir. »

Un domestique entra avec une lettre : elle avait été apportée par cet envoyé qu'Albéric avait rencontré.

Pendant que la grand'-mère la lisait avec empressement, le jeune officier, revenu près de la table, adressait quelques mots à la jeune personne, qui n'avait pas quitté les tasses et la théière, et qui lui répondait avec un sourire insignifiant.

C'était une demoiselle de compagnie, et Albéric ne pouvait se pardonner de l'avoir prise pour Julie.

La grand'-mère n'avait pas achevé la lettre ; il se mit à feuilleter impatiemment la Bible qu'il trouva sur la table, sans chercher à donner un sens à ces caractères

Digitized by Google

qui passaient devant lui. Cependant, quelques mots écrits sur la marge du livre fixèrent son attention. Ces lignes étaient de la main de sa grand'-mère, tracées très-proprement et en gros caractère :

« *Aujourd'hui, 29 septembre, mon Albéric m'a quittée* » *pour entrer dans le monde ; le doigt de Dieu est par-* » *tout : qu'il daigne y guider mon enfant ! L'homme se* » *trace une route ; mais l'Eternel seul lui permet de la* » *suivre, et personne ne connaît le principe ni le but de* » *son existence.* »

« Le comte est incommodé, dit enfin la mère en repliant la lettre ; Julie fixera demain le jour de son arrivée.

—Qui sait ? dit Albéric en fermant le livre..., qui connaît le principe et le but de son existence ? »

Il essaya de sourire et de reprendre sa gaîté ordinaire, mais ce fut en vain ; la blessure était faite, et cette première douleur en éveilla mille autres. Il se rappela avec effroi l'impression que le portrait de Julie avait produite sur lui ; et maintenant, la même force clouait ses regards sur ce berceau, sur ces rideaux verts, dont l'aspect lui perçait le cœur, et... Il songeait toujours à cet air inquiet du portrait, à ces cris que l'enfant avait poussés en le voyant.

« C'est un supplice qu'il faut finir ! dit-il en se levant brusquement et en annonçant qu'il avait besoin de repos.

Digitized by Google

— Oui, dit la vieille dame, tu as en effet besoin de calme, mon enfant; la nuit et le sommeil te l'apporteront, et demain...

— Demain! dit-il en s'éloignant à grands pas: qui connaît le principe et le but de son existence? »

Depuis ce jour il n'y eut plus pour Albéric de tranquillité au château. La bonté, les soins de sa grand'mère le tourmentaient en lui rappelant mille souvenirs d'un temps plus heureux. Toutes ses pensées, toutes ses actions étaient empoisonnées par la douleur d'une attente trompée. Le lac, tranquille et glacé, l'épouvantait; le canot, jadis cher à ses jeux, était entouré d'une glace immobile; un ciel sombre et couvert de neige semblait menacer le rivage abandonné; et quand il le visitait, il pouvait à son aise chanter les plaintes de l'étranger au bord du lac. Julie n'était plus là pour mettre sa blanche main sur sa bouche lorsqu'il commençait ce chant qui l'attristait:

L'EXILÉ AU BORD DU LAC.

L'astre du jour dans de sombres nuages
Avait caché son disque encore ardent;
Le soir venait, et contre les rivages
Les flots noircis se brisaient en grondant.

Auprès du lac que l'aquilon tourmente
Un étranger lentement vint s'asseoir;

Digitized by Google

Il regardait la vague mugissante,
Dans ses cheveux sifflait le vent du soir.

« J'ai vu jadis le lac de la patrie ;
» Le seul zéphir venait rider ses flots,
» Et les autans, de sa rive fleurie
» Jamais pour moi n'ont troublé le repos.

» Près de Lina, j'aimais voir l'hirondelle
» Raser les eaux de son vol inégal,
» Fuir, revenir, et, sans mouiller son aile,
» De leur miroir effleurer le cristal.

» Aux flots du lac, de ma nef vagabonde
» J'abandonnais quelquefois les destins ;
» Lina chantait, la rame frappait l'onde,
» Et ses soupirs appelaient nos refrains.

» Lina souvent parait sa chevelure
» De nénuphars et d'humides roseaux,
» Et les pêcheurs, en voyant sa parure,
» Disaient : Salut à la reine des eaux !

» Sur ces rochers elle n'est point venue...
» Qu'y ferais-tu...? Ce lac n'est point le tien :
» Il est profond, et son onde est émue....
» Il est profond... Lina, je ne crains rien !

» Auprès de moi, jouet de la tempête,
» Le roseau pleure et plie en gémissant ;
» Moi, sans plier, j'ai senti sur ma tête
» Le vent du nord et son souffle perçant.

Digitized by Google

» Je touche au port et brave sa furie ;
» Tu vas dormir, mon hasardeux esquif,
» Repose-toi ! la tempête est finie...! »
Ainsi chantait le voyageur plaintif.

Le lendemain, quand aux grèves désertes
Le flot battait le corps de l'exilé,
Le ciel riait, et sur des plages vertes
Le vent berçait le roseau consolé.

« Je suis bien fou ! dit enfin Albéric après une semaine passée aussi tristement, je suis bien fou de me laisser ainsi bercer par des chimères ! Je crois que le diable s'est établi dans cette maison, car jamais de ma vie je n'ai été d'une humeur aussi noire. « Contre l'humeur noire, comme dit la chanson de notre major Richter, appelle l'amitié ! » Et parbleu, je n'y manquerai pas. Le régiment de mon ami Linden est en garnison dans la ville voisine... A cheval, Peters ! Une journée de galop sur la neige, et ce soir, les coudes sur la table, en face de mon joyeux Linden, j'oublierai, en parlant guerre, amour et manœuvre, les sottes idées dont je me noircis la tête depuis quelques jours.

— Albéric, lui dit sa grand'-mère lorsqu'il lui fit part de son projet, la paix n'est pas encore dans ton cœur. Je vois que tu auras bien des combats à soutenir, mon fils. Va donc à la garde de Dieu ; ne sors pas du chemin

Digitized by Google

de l'honneur, non-seulement quand tu auras affaire aux boulets de l'ennemi, mais encore lorsqu'il s'agira de te défendre contre toi-même. »

Elle l'embrassa, et lui s'éloigna tout ému et plein de trouble.

Quelque soulagement qu'il espérât de son départ, il restait accablé sous le poids d'une mélancolie insurmontable.

« Je m'en débarrasserai ou j'y perdrai mon nom! s'écria-t-il en s'arrêtant devant l'auberge du prochain village. La chanson du major appelle aussi contre la tristesse le secours du bon vin. Çà, notre hôtesse, tandis que nos chevaux se rafraîchissent, apportez-nous auprès du poêle quelques bouteilles de vin du Rhin.... Vous en avez d'excellent ici...? Tant mieux, parbleu! Je l'aurais deviné au nez rouge que l'on a donné sur votre enseigne au grand roi Salomon! »

A la fin de la seconde bouteille, il s'écria que la chanson avait raison, et que dorénavant il y croirait comme à l'Evangile. En effet, son cœur battait avec plus de liberté, et sa gaîté était revenue. Il s'élança sur son cheval et le mit au galop pour aller passer gaîment la soirée avec son joyeux Linden.

Il était déjà loin de l'auberge. Un vent de neige lui soufflait avec violence dans le visage; il se trouva bien de cette fraîcheur, et n'en marcha que plus vite.

Digitized by Google

Bientôt cependant il sentit que son cheval boitait et n'avançait qu'avec effort.

» Par tous les diables! qu'est-il encore arrivé? » s'écria-t-il en sautant à terre.

Son cheval ployait de douleur à chaque pas.

« Maudit soit ce voyage! continua-t-il avec violence; oui, je le parie, je vais encore perdre cette pauvre bête. J'avais bien besoin d'aller si vite!... C'est qu'il était si doux de m'élancer tête baissée contre ce vent froid, et de voir courir avec moi, de chaque côté de la route, comme des fantômes blancs, les arbres avec leurs manteaux d'hiver! Je ne pensais à rien au milieu de ce mouvement violent, continuel, et maintenant que me voilà arrêté... Malédiction!... elle est mariée!... Du vin, morbleu! du vin! » s'écria-t-il en entrant dans un cabaret qui se trouvait là à côté; et il se mit à boire en attendant que son domestique, qui marchait derrière, vînt à passer. Il se leva quand il l'aperçut; il en était alors à la fin de la seconde bouteille.

Il monta sur son cheval, recommanda à Peters en bégayant de le suivre au petit pas avec l'animal blessé, et il partit, dominé par une fureur concentrée.

« Voilà qui est gai! disait-il avec un sourire qui l'effraya lui-même; si cela continue, la fin sera agréable... La nuit est venue, et adieu pour ce soir aux causeries de mon ami Linden. Je serai obligé de coucher dans

Digitized by Google

ce bourg dont je vois d'ici briller les lumières. En voilà une... deux... trois... six... elles disparaissent, elles reviennent plus brillantes.... Quelque noce qu'on célèbre là-bas... ou quelques cierges qui brûlent autour d'un mort qu'on ensevelira demain... Qu'importe! De loin c'est la même chose... Mais ces lumières m'éblouissent... je me suis étourdi en les suivant dans l'obscurité.... Jamais cheval ne m'a secoué de la sorte...; mais je ne suis pas d'aplomb...; mais les étriers semblent s'être allongés...; mes pieds cherchent en vain les étriers... m'a-t-on volé mes étriers...? Oui, riez... riez !... Non, c'est le hennissement du cheval.... Je croyais qu'on se moquait du hussard qui se cramponne à la selle comme la demoiselle qui fait l'essai de son premier habit d'amazone. »

Les vapeurs du vin avaient achevé de lui enlever le reste de sa raison lorsqu'il entra dans le bourg dont il avait vu de loin briller les lumières. Il y avait eu grand marché le matin, et partout on était occupé à enlever les boutiques; les rues étroites étaient encombrées de planches et de charrettes, entre lesquelles les habitans et les marchands circulaient avec peine.

La seule auberge passable, qui était en même temps la poste, située sur la place du marché, était tellement entourée de voitures et de chariots qu'on ne pouvait y parvenir que par un assez long détour. Le jeune hussard, s'étant mis en tête d'entrer par la grande porte,

Digitized by Google

cria qu'on se dépêchât de débarrasser les voitures, sans quoi il allait tout culbuter.

« Tout culbuter ! dit un postillon goguenard qui fumait assis sur une borne en attendant le moment du départ ; mauvais moyen d'arriver plus vite ; car enfin, il faudrait bien nous aider après à réparer ce nouveau désordre. »

L'officier, à ces mots, entra en fureur et tira son sabre en menaçant le pauvre diable, qui se retrancha derrière une voiture.

Dans ce moment le maître de poste, petit homme d'humeur acariâtre et bilieuse, parut sur l'escalier, et cria au jeune étourdi, d'un ton magistral, de respecter les ordonnances de police, de ne pas causer de désordre devant une poste royale, et de vouloir bien prendre la peine de faire le détour ou d'attendre que les voyageurs se missent en route.

Ces mots sont pour Albéric le signal d'une rage sans bornes : il tire une légère calèche et s'élance, le sabre à la main, sur le patron récalcitrant, qui rentre en fermant la porte sur lui. Albéric n'entend et ne voit plus rien ; il se précipite contre cette porte, arrache les armes royales, qu'il prend pour une enseigne comme celle du bon roi Salomon, les brise en mille pièces, et fait enfin céder la porte sous ses efforts multipliés.

Son cheval, piqué par l'éperon, s'élance et l'em-

Digitized by Google

porte... où ? dans la salle à manger. Une table était servie; mais on ne voyait plus auprès qu'un seul convive, qui achevait tranquillement son repas. En face de lui un fauteuil renversé, une serviette jetée sur la table, annonçaient que le bruit avait fait fuir sa compagne, et je dis sa compagne, car il y avait sur le dos de ce fauteuil un schall... Albéric, malgré sa colère et son ivresse, remarqua qu'il était rouge.

« Vous vous trompez, monsieur, dit froidement le voyageur en achevant de dépecer une volaille, vous cherchez l'écurie, sans doute? Vous la trouverez dans la cour. »

Albéric s'arrêta.

« Où est le maître de poste? demanda-t-il avec plus de honte que de colère et en regardant toujours le schall rouge.

— Si vous vouliez descendre, reprit l'autre, vous le trouveriez bien plus facilement; il est incommode de parcourir une maison à cheval, »

Albéric suivit ce conseil, et, s'approchant de celui qui le lui avait donné :

« Qui êtes-vous, monsieur ? lui demanda-t-il.

—Le comte de Schwarzbourg, tout-à-fait à vos ordres, répondit l'étranger sans trop se déranger.

— Au nom de Dieu, mon ami !.... dit une voix, une douce voix de femme.

Digitized by Google

— Sois tranquille, ma chère Julie, répondit le comte en se tournant vers l'appartement voisin.

— Julie! Julie! » s'écria douloureusement Albéric en voulant aller vers elle; mais il tomba sur un fauteuil où il resta comme anéanti et dans un épuisement total. Il répéta plusieurs fois encore le nom de Julie; puis il ne prononça plus une parole : il était vaincu par lui-même.

Le maître de poste et ses gens se hasardèrent alors à l'approcher. Il se laissa conduire sans résistance dans une chambre voisine, où le sommeil lui eut bientôt fait oublier un événement qui mit toute la petite ville en rumeur, et tint long-temps encore rassemblés devant la porte tous ses oisifs, enchantés de passer leur soirée de marché sans avoir recours à la bière de la taverne prochaine ou aux grandes métamorphoses du théâtre de marionnettes dont on entendait de loin le tambour.

Or, ces braves gens, charmés de compliquer un peu le drame qui s'était joué gratis devant eux, furent les premiers à apercevoir et à montrer avec terreur les armes royales arrachées et fracassées.

L'on alla chercher les autorités de la ville pour faire une enquête; le maître de poste criait qu'il lui fallait une réparation personnelle; des clameurs tumultueuses se faisaient entendre de tous côtés, et quelques-uns de ces jeunes drôles, qui n'ont jamais d'indulgence que

Digitized by Google

pour leurs propres sottises, excitaient le peuple à demander une punition sévère.

Le tumulte croissait; l'on se précipitait déjà dans l'auberge pour saisir le coupable. Le comte seul, sans savoir son nom, sans prendre à lui aucun intérêt personnel, s'opposa à ces violences : il honorait dans un officier et le souverain et l'État; il jugeait, d'ailleurs, l'affaire froidement et sans partialité, et il obtint, non sans peine, qu'elle serait portée devant l'autorité militaire la plus voisine, que l'on ferait prévenir sur-le-champ.

Albéric rêvait à Julie, lorsqu'il fut tout-à-coup réveillé au milieu de la nuit par une voix bien connue. Il se soulève tout étourdi et regarde fixement un officier en uniforme qui se tenait devant son lit : c'était son ami, le lieutenant Linden, le même qu'il voulait aller visiter la veille.

« Pour Dieu, mon ami! s'écria celui-ci, que t'est-il arrivé? Toute la ville est en rumeur, et j'ai ordre de t'escorter jusqu'à ton régiment.

— Ah! dit Albéric, dans la tête duquel les idées ne pouvaient encore parvenir à se débrouiller; ah! Linden! répéta-t-il en retombant sur son oreiller.

— Je ne puis avoir pour toi de ménagement, continua l'officier, l'affaire est sérieuse. Il faut absolument sortir de la ville avant que le tumulte ne recommence dans les rues.

Digitized by Google

— Où est le comte? demanda Rodolphe, rappelé tout-à-coup à lui-même par un souvenir pénible; où est Julie? Il faut que je les voie, il faut que je leur parle!

— Tout le monde dort, repartit Linden; voudrais-tu recommencer à troubler la maison? Les chevaux sont sellés, ne tardons pas davantage: il est réellement prudent de partir avant le jour, et le plus doucement possible. »

Enfin Albéric le suivit. Peters arriva aussi : le cheval était toujours boiteux; mais il fallait pourtant qu'il se traînât à leur suite. Les voyageurs eurent bientôt quitté cette ville malencontreuse.

Albéric eut alors tout le temps de revenir à lui. Il se désolait bien moins des suites fâcheuses que pourrait avoir cet événement, que de l'impression qu'il devait avoir produite sur Julie.

« C'est donc ainsi, pensait-il, que je devais reparaître devant elle! Combien je lui semblerai petit et méprisable auprès du comte, dont la conduite est si sage et si mesurée! combien elle se félicitera de lui avoir confié sa destinée! »

Il n'osait jeter un regard sur l'avenir; des idées pénibles l'occupaient, et elles prenaient plus d'empire sur lui à mesure qu'il approchait de la garnison. Il pensait à son père, qui ne serait plus que son colonel, et qui,

Digitized by Google

pour la première fois, allait lui infliger une punition publique.

Qui peindra son embarras en arrivant aux portes de la ville où se trouvait son régiment et en se présentant devant son colonel...? Linden fit son rapport, remit des lettres de son chef, et Albéric fut immédiatement envoyé aux arrêts, sans que le père se montrât dans un seul mot, dans un seul regard.

Bien des semaines s'écoulèrent sans que son affaire se terminât. Le conseil de guerre délibéra long-temps avant de prononcer l'arrêt qui condamnait le malheureux jeune homme à quatre ans de réclusion dans un fort.

Sa jeunesse, sa bonne conduite antérieure et son état d'ivresse quand il avait brisé les armes royales, avaient apporté quelque douceur dans ce jugement, qui fut envoyé immédiatement dans la capitale pour y recevoir la sanction royale.

Maintenant que le tribunal avait prononcé, le père et le fils respiraient avec plus de liberté.

« Quatre années ! c'est un long espace de temps, disait Albéric; mais cette malheureuse histoire n'en sera que mieux oubliée lorsque je rentrerai dans le monde; quand je reverrai Julie ma folie sera expiée, et elle me pardonnera peut-être. »

Cependant ses amis pleuraient sur cette longue sé-

Digitized by Google

paration, et tous s'étaient réunis pour passer avec lui les derniers momens qu'il pouvait leur donner. Linden, accouru de sa garnison, était, on le pense bien, avec eux : il chérissait Albéric comme un frère, il avait été désolé de la triste mission qu'on lui avait donnée ; et à cette heure, plus rassuré sur le sort de son ami, il voulait l'aider à appeler à son aide, dans la prison qui s'ouvrait pour lui, la résignation et l'espérance.

Il se préparait à passer encore une soirée avec Albéric, quand le colonel lui fit dire qu'il désirait lui parler. Il obéit avec un triste pressentiment.

Le vieux militaire lui présenta, sans dire un mot, une lettre décachetée. Linden lut rapidement et en tremblant le peu de lignes qu'elle contenait : c'était la sentence par laquelle le roi, ajoutant à la punition d'Albéric, le cassait.

Le malheureux père, tout ému, parcourait la chambre à grands pas.

« Je ne sais, dit-il, tandis que Linden tenait toujours les yeux fixés sur le fatal écrit, je ne sais comment mon fils va recevoir ce coup terrible ! Et cependant il doit le supporter avec courage.

— Quel cruel arrêt ! s'écria Linden en frémissant.

— Il n'est que juste, reprit le colonel ; moi-même je l'aurais prononcé. Croyez-moi, il faut que cela soit ainsi ; mais c'est ce que mon pauvre fils ne peut consi-

Digitized by Google

dérer en ce moment. Il faut donc venir à son secours. »

Il resta quelques instans pensif et les mains jointes.

« Il est temps, dit-il enfin, allez, monsieur de Linden, allez-lui porter les ordres du roi. Soutenez-le.... je ne puis le voir à présent... c'est moi qui suis cause...; mais ma bénédiction.... Dites-lui, monsieur de Linden, que ma bénédiction.... »

Il ne put achever.

Il se tourna vers un grand portrait du roi, suspendu au-dessus de son secrétaire, et le regarda quelque temps....

« Il faut qu'il parte ce soir, s'il est possible, ajouta-t-il avec plus de résolution. Le commandant de la forteresse a déjà reçu des ordres à son égard. L'irrésolution ne peut mener à rien. Lorsqu'il reviendra, monsieur de Linden, il retrouvera un père; dites-lui cela.... entendez-vous..... Mais partez, partez, je vous en supplie! »

Linden sortit, la mort dans l'âme: il eût marché plus gaîment au dernier supplice.

Albéric vint à lui en souriant.

« Je suis enchanté que tu arrives, lui dit-il; nos autres amis ne tarderont pas. Nous voulons, ce soir, faire revivre le vieux temps, et ne pas dire un mot de cette cruelle séparation. »

Toute la fermeté de Linden s'évanouit devant cette heureuse insouciance.

Digitized by Google

« Mon Dieu ! s'écria-t-il enfin, ne songes-tu pas que ton sort peut devenir bien plus cruel encore, et que le roi peut montrer plus de rigueur dans le jugement qui lui est soumis ?

— Eh bien ! reprit Albéric, quand il prolongerait d'un an ma détention, qu'y aurait-il là de si terrible ? D'ailleurs, comment croire que ce soit son intention ?

— Il a fait plus, dit Linden avec fermeté.

— Quoi donc ? continua Albéric. Eh bien ! Linden, réponds.... Oh ! mon Dieu !... est-ce qu'il m'aurait cassé ? »

Linden se détourna en prononçant un *oui* étouffé.

« Grand Dieu ! s'écria Albéric en joignant les mains, c'en est trop !!! »

Il était tombé, privé de tout sentiment, dans les bras de Linden lorsque ses autres camarades arrivèrent. Tous prirent part à sa douleur ; mais Linden seul la comprenait.

« Il a raison, pensait-il, c'en est trop ! Ce coup est trop sensible, il y succombera ! »

Albéric partit dans une insensibilité totale. Il perdit pendant long-temps tout amour de la vie. Les événemens passés sortirent de sa mémoire ; tout ce qui l'environnait lui paraissait sombre et mort. Jamais il n'osait s'arrêter au souvenir de son père et de ses amis. Il ne faisait que parcourir les lettres qu'il recevait et n'y répondait que rarement. Gloire, bonheur, amour, tout

Digitized by Google

ce qui l'attachait à l'existence, était perdu pour lui, et son âme brisée ne cherchait plus à lire dans un avenir sans espoir.

Le temps finit pourtant par venir se placer entre la douleur et lui ; et la jeunesse et le goût de la vie remportèrent de nouveau la victoire. Triste, mais non plus désespéré, il finit par former pour l'avenir des plans qui lui laissaient encore entrevoir des jours heureux.

Une éducation soignée, des connaissances solides, étaient les moyens sur lesquels il comptait pour arriver à son but.

La solitude l'avait raccommodé avec des études trop long-temps négligées ; il travailla avec zèle, et vers la fin de sa captivité tout avait repris à ses yeux une teinte douce et agréable. Il écrivit à Linden avec beaucoup de tranquillité, lui développa des vues si claires et si sages, lui montra une volonté si libre et si prononcée, que son ami en éprouva une véritable joie.

Albéric voulait une seule fois encore voir son père et le château de Talheim, puis voyager long-temps dans le nord de l'Europe, où la sombre antiquité, couverte encore d'un voile mystérieux, apparaît avec tant de majesté.

Le jour de sa délivrance arriva enfin. Après avoir emballé livres et dessins, il rentra dans le monde, ne s'appuyant que sur lui-même.

Digitized by Google

Depuis long-temps il ne portait plus l'uniforme. Dans la petite chambre de la prison militaire il n'y faisait pas grande attention; mais, à cheval, il se trouvait gêné, humilié sous son habit bourgeois. Il sentait avec terreur qu'il aurait honte de rencontrer quelqu'une de ses connaissances. Cette crainte même était telle qu'il évitait avec soin toutes les grandes villes, et ne s'arrêtait que dans de mauvaises auberges de village.

Il finit par laisser ses chevaux derrière lui et prit place dans une voiture publique, afin d'arriver à la garnison au point du jour et sans être remarqué. Le carrosse était presque vide, et il n'y vit personne de connaissance; à la dernière poste, cependant, une marchande, voisine de son père, y prit place à ses côtés.

Effrayé, il se couvrit le visage de son manteau, s'enfonça dans un coin de la voiture et cessa de prendre part à la conversation. Quand vint le matin, il s'était endormi : les sons bruyans d'une fanfare de cavalerie le réveillèrent en sursaut. Son premier mouvement fut de porter sa main à son côté, le sabre n'y était plus. Tremblant de douleur, il se pencha hors de la voiture, et aperçut son ancien régiment déjà sorti de la ville pour la manœuvre : il était rangé en bataille sur l'un des côtés de la route et dans le plus bel ordre et l'apparence la plus imposante. La voix sonore de son père faisait retentir la plaine et pénétrait jusqu'au cœur dé-

Digitized by Google

chiré du jeune homme. Il resta immobile, les yeux mouillés de pleurs et les regards fixés sur le régiment, pendant que la femme disait aux autres voyageurs :

« L'aspect de ce pauvre homme fait vraiment pitié; comme il est changé !

— De qui parlez-vous? demanda son voisin.

— De notre colonel, reprit-elle; depuis le malheur de son fils, il n'est plus reconnaissable.

— Son fils est-il mort? demanda une jeune femme qui tenait sur ses genoux un petit enfant.

— Plût à Dieu ! s'écria la marchande ; il eût épargné bien du chagrin à son père. Il a été chassé du régiment pour son inconduite, et le vieillard descendra dans la tombe la honte dans le cœur. »

A ces mots un cri étouffé sortit de la poitrine d'Albéric; il s'élança hors de la voiture, jeta de l'argent au postillon et se précipita, hors de lui, dans de grands bois peu éloignés de la route. Là, s'étant jeté sur la terre, il cacha son visage brûlant dans l'herbe couverte de rosée. Il ne pensait plus, il ne sentait rien, un poids horrible l'oppressait.

Combien de temps resta-t-il ainsi? L'on n'en sait rien...; mais quand il se releva, il n'avait plus qu'une idée : se cacher au château de Talheim.

Quelques jours après, à la fin d'une belle journée, quand les enfans jouent dans les prés, des cris d'alar-

Digitized by Google

mes faisaient retentir les rives du lac qui reflète dans ses flots les tours de Talheim. Des hommes parcouraient ses environs, des barques fendaient les vagues en tous sens.

« Pauvre enfant! disait une jeune fille en pleurant, on ne le retrouvera pas! » Et, dans sa douleur, elle contait à ses compagnes, devant un étranger sorti tout-à-coup de la forêt, que le petit Albéric, le fils aîné de Julie, avait disparu depuis une heure, qu'on l'avait vu jouer sur la rive. « Selon toute apparence, ajoutait-elle, il est tombé et a péri dans les flots. »

Et au moment où le comte s'écriait douloureusement : « Tout, hélas! est inutile; on ne peut retrouver mon fils!

— Oui, certes, tout est inutile, dit le même homme en entrant dans la chambre de la grand'-mère, je dois le savoir mieux que personne, moi qui ai précipité le pauvre enfant dans le lac. »

Le comte s'élança vers lui. C'était Albéric.

« Oh! j'ai fait bien pis que cela, continua-t-il en riant affreusement, j'ai aussi assassiné mon père. Il m'est apparu il y a quelques jours, avec un visage amical et riant : il voulait me parler; mais quelqu'un qui se tient sans cesse derrière moi lui a fait peur....

— Juste ciel! » s'écria la grand'-mère.

Le comte ignorait encore si c'était la folie ou la vé-

Digitized by Google

rité qui faisait parler ce jeune homme; mais on ne douta plus de la perte de sa raison lorsque de grands cris de joie annoncèrent le retour de l'enfant que l'on croyait au fond du lac. Egaré dans le bois à la poursuite d'un papillon, il arrivait ramené par un des domestiques envoyé à sa recherche.

Je laisse à deviner quelle fut la joie de toute la famille. Une seule personne au château n'y prit point de part : ce fut Albéric. Depuis ce moment, une seule idée parut l'occuper : il n'avait conservé de tant d'impressions effacées par sa folie que le souvenir de l'effroi que l'enfant avait montré lors de son retour au château... Il se regardait comme son meurtrier. Plein de craintes et de remords, il fuyait la présence de tous les hommes. La nuit, il errait sur les bords du lac, passait des heures entières sur le rivage, ou bien se balançait dans le petit canot qui le portait jadis avec Julie.

Linden lui-même, accouru près de son ami, avait vainement essayé de lui parler. Personne ne pouvait l'approcher : le jour il se renfermait dans sa chambre, et la nuit la vue d'un homme l'eût infailliblement mis en fureur.

On s'était aperçu, en le suivant avec précaution, qu'il parlait souvent et long-temps seul au bord de l'eau, comme s'adressant à quelqu'un : c'est qu'il croyait

Digitized by Google

voir la figure de l'enfant se dessiner sur les flots argentés. Plusieurs fois il s'était écrié d'une voix forte : « Quand viendras-tu enfin me délivrer ? »

Linden forma là-dessus un plan de guérison ; il voulait employer un moyen mille fois éprouvé, de caresser la manie du malade en paraissant entrer dans ses vues.

Le fils de Julie devait aborder Albéric au milieu de la nuit et lui dire, en le baisant sur le front : « Je te délivre de ton forfait. »

La grand'-mère éprouvait une forte répugnance pour une espèce de comédie qu'elle trouvait criminelle. Julie ne pouvait y penser sans crainte.

Cependant l'avis des hommes l'emporta, et on fit les apprêts nécessaires.

La nuit vint. Albéric était assis sur une pierre ; la lune éclairait sa pâle figure.

L'enfant, ne voulant point aborder seul l'étranger qui lui faisait toujours peur, tira sa mère hors du feuillage, pour qu'elle vînt avec lui.

Albéric, à ce bruit, se leva tout effrayé. Julie était devant lui, enveloppée dans son schall, le regard inquiet, et pourtant lui souriant comme jadis dans son portrait. C'était la première fois qu'il la revoyait depuis son enfance. Il la reconnut, car il murmura son nom. L'enfant l'embrassa en tremblant, et prononça les mots qu'il avait appris.

Digitized by Google

« Tu viens donc me délivrer? dit le pauvre fou avec douceur, c'est bien. »

Il joignit les mains et se précipita dans l'eau. Elle était profonde en cet endroit, et avant que les secours fussent venus...., ainsi que l'enfant l'avait dit...., son âme était délivrée!

Mme SOPHIE BRISSET.

Digitized by Google

SECRET DE FEMME.

ROMAN-DIALOGUE.

« Est-ce que vous prendriez ceci pour une chose sérieuse? — Mon Dieu non! c'est une simple satire. »

MOLIÈRE (*Correspondance*).

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE BARON DE BELLI.
LA BARONNE LOUISE DE BELLI.
LA VICOMTESSE DE SAINT-MARC.
JULES DE PRAGUES.
HÉLÈNE.
ADOLPHE.
M. DE RÈNE.
MADAME DE RÈNE.
UN PORTIER.
DOMESTIQUES.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

Froideur et Amour.

Un salon chez la baronne de Belli.

LE BARON DE BELLI. — LA BARONNE LOUISE DE BELLI. — LA VICOMTESSE DE SAINT-MARC. — Puis JULES DE PRAGUES. — UN DOMESTIQUE.

LA VICOMTESSE DE SAINT-MARC.

Allons donc! chère petite, plus de ces idées-là! ce n'est pas à votre âge qu'on meurt. Si vous aviez cin-

Digitized by Google

quante ans, comme moi, vous pourriez peut-être avoir dans la tête de vilaines choses bien noires; mais à vingt ans, on ne doit penser qu'à jouir de ses vingt ans. Qu'en dites-vous, baron?

LE BARON DE BELLI.

Certainement, madame, certainement. C'est ce que je lui répète chaque jour. Je devrais lui faire honte, moi qui ai bientôt soixante ans, qui serais deux fois son père, et qui, pourtant, suis plus gai, plus joyeux qu'elle. Fi! Louise, que c'est vilain!

(Il baise la main de sa femme.)

LA BARONNE DE BELLI.

Que voulez-vous, mes bons amis? on n'est pas maître de ces pensées-là! Une fois qu'elles vous tiennent au cœur, c'est déjà l'agonie morale qui commence; puis vient l'agonie du corps; puis un suaire.... et tout est fini.

LA VICOMTESSE.

Vilaine incorrigible! Elle le fait pour nous faire enrager, je crois. — Bonne Louise!

LA BARONNE.

Oh non! je ne dis que ce que j'éprouve, je vous le jure.

LA VICOMTESSE.

Bah! bah! nous n'en croyons pas un mot; c'est pour vous divertir à nos dépens. N'est-ce pas, baron?

Digitized by Google

LE BARON.

Très-certainement, madame.

LA VICOMTESSE.

Mais dites-moi donc ce qui peut vous donner de pareilles idées? Je parie que vous lisez les *Nuits d'Young* dans ce moment-ci.

LA BARONNE.

Non.

LA VICOMTESSE.

Les *Tombeaux d'Hervey*, alors?

LA BARONNE.

Non.

LE BARON.

Elle lit pour la cinquantième fois peut-être les Œuvres complètes de lord Byron.

LA VICOMTESSE.

Le vilain homme! Cela ne m'étonne plus que vous soyez si triste, chère amie!

LE BARON.

Je lui dis cela tous les jours.

LA BARONNE.

Ne parlez pas mal de Byron, je vous en prie; c'est le plus grand poète qui ait jamais existé.

LA VICOMTESSE.

Laissez-moi donc avec votre lord Byron! C'est un petit fat, un orgueilleux, un rimailleur, n'ayant jamais

Digitized by Google

qu'une idée qu'il infuse dans tous ses poèmes : voilà ce que c'est que lord Byron.

LE BARON.

C'est ce que...

LA BARONNE, avec feu.

Avez-vous lu le *Giaour?* dites; avez-vous lu le *Corsaire?* avez-vous lu *Lara?*

LA VICOMTESSE.

Certainement, et même *Childe-Harold.*

LA BARONNE.

Et vous n'aimez pas Byron? Alors, je vous plains.

LA VICOMTESSE.

Et *Don Juan,* vous l'aimez aussi?

LA BARONNE

Oui, certes. Quand je lis cette dernière œuvre du grand homme, il me semble compter une à une les plaies de son cœur, et je sanglotte comme un enfant aux passages les plus gais et les plus risibles.

LA VICOMTESSE.

Petite enthousiaste que vous êtes, allez!

LA BARONNE.

Oui, c'est un vrai enthousiasme que j'ai pour lui.

LE BARON, se levant.

Moi, je vous laisse causer littérature. Je vais faire un tour à la Bourse. On prétend que les rentes...

Digitized by Google

LA BARONNE, l'interrompant.

Soyez bientôt ici; nous ne tarderons pas à dîner. Je vais ce soir au bal chez madame de Rène, et j'ai quelques visites à faire auparavant.

LE BARON.

Bien, ma bonne amie, très-bien.

(Il baise la main de sa femme.)

Au revoir, madame la vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Adieu, baron.

LA BARONNE.

Je parie qu'il ne sera pas rentré dans deux heures.

LA VICOMTESSE.

Maintenant que nous sommes seules, chère petite amie, voyons, contez-moi vos chagrins. Qu'est-ce qui vous fait toujours parler de deuil et de mort? Qu'avez-vous à être triste?

LA BARONNE.

Mais, cela est naturel chez moi, je vous le jure, ma bonne vicomtesse. J'ai toujours eu des idées très-noires; tout enfant, je pensais déjà à mourir.

LA VICOMTESSE.

Vous trouvez en moi une grande incrédule, je vous en avertis.

LA BARONNE.

Vous avez tort de ne pas me croire, car cela est comme je vous le dis.

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Bah! sans être bien sorcier, on pourrait deviner ce qu'il en est.

LA BARONNE.

Voyons!

LA VICOMTESSE.

Ah! j'ai peur que ce petit cœur-là ne soit pas indifférent pour tout le monde. Les vieilles femmes s'y connaissent...

LA BARONNE, rougissant.

Vous voulez plaisanter.

UN DOMESTIQUE, annonçant :

M. Jules de Pragues!

(Entre M. Jules de Pragues. Il salue et s'assied.)

JULES DE PRAGUES, à mi-voix.

Etes-vous sortie cette après-midi, madame ?

LA BARONNE, les yeux baissés.

Non, monsieur.

JULES.

Le temps était superbe.

LA BARONNE.

C'est vrai, il a fait bien beau.

JULES.

Comptez-vous aller au spectacle ce soir ?

LA BARONNE.

Mais non, monsieur.

JULES.

On donne un mélodrame nouveau; il y aura foule.

Digitized by Google

LA BARONNE.

J'aime peu le spectacle depuis quelque temps.

JULES.

Ah! Et pourquoi donc?

LA BARONNE.

Mais, je ne sais....

LA VICOMTESSE, en souriant.

Une maîtresse de maison doit être grave, n'est-ce pas, ma bonne Louise? Voilà votre raison, je le parie. Ces jeunes femmes de vingt ans, aujourd'hui, sont des modèles de sagesse; c'est exemplaire, en vérité! Ah! ah! ah! ah! ah! ah! Vous êtes absolument comme était votre pauvre mère quand elle s'est mariée!... Je m'en souviens encore...

LA BARONNE.

Ma mère est plus heureuse que moi, elle; elle est morte.

LA VICOMTESSE.

Vraim...

JULES.

Mais, madame...

(Il s'aperçoit qu'il a interrompu la vicomtesse et s'arrête.)

LA VICOMTESSE.

Continuez.

JULES.

Je vous en prie.

LA VICOMTESSE.

J'ai oublié ce que je voulais dire; aussi bien, cela est

Digitized by Google

arrivé fort à propos, car c'était une remontrance que j'allais faire.

(La conversation languit un instant.)

LA VICOMTESSE.

Faites-vous bien belle, ce soir; je veux dire bien parée, car vous ne sauriez vous faire plus belle que vous ne l'êtes. Dépitez toutes les jeunes femmes qui seront avec vous. Ah! si j'avais vingt ans! Que vous êtes heureuse, chère enfant, d'avoir votre âge!

LA BARONNE.

Heureuse?

LA VICOMTESSE.

Très-heureuse! Vous aurez assez tôt cinquante ans, allez; amusez-vous tant que vous êtes jeune : chantez, riez, dansez, le moment de se reposer vient vite.

LA BARONNE.

Oui, ma chère vicomtesse, oui; je tâcherai de suivre vos conseils.

LA VICOMTESSE.

A la bonne heure! A cette condition-là, nous serons toujours bonnes amies.

LA BARONNE.

Moi, je vous le promets.

LA VICOMTESSE, se levant.

Adieu. Si j'apprends que ce soir vous ayez manqué une seule contredanse, vous me la paierez, petite mau-

Digitized by Google

vaise. J'étais l'amie de votre mère, vous le savez; je remplace votre mère; ainsi, j'entends que vous m'obéissiez.

LA BARONNE.

Soyez tranquille, je vous obéirai.

LA VICOMTESSE.

J'y compte. Monsieur est témoin de ce que vous me dites.

JULES, s'inclinant.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Adieu.

(Elle l'embrasse au front, salue Jules, et sort accompagnée de la baronne.)

JULES, seul.

Elle est vraiment intéressante cette petite baronne de Belli! Elle a des yeux d'une expression!... puis un sourire!... Elle est ravissante! Je ne l'avais jamais si bien remarquée qu'aujourd'hui!

LA BARONNE, rentrant.

Asseyez-vous donc, monsieur, je vous prie.

JULES.

Ne faites pas attention, madame.

(Un moment de silence.)

Voyez-vous avec peine approcher la fin du carnaval?

LA BARONNE, d'un air embarrassé.

Mais, non, monsieur.

Digitized by Google

JULES.

On a beaucoup dansé cette année. Il y a long-temps qu'on n'avait eu un carnaval aussi animé.

LA BARONNE, toujours de même.

C'est vrai.

JULES, souriant.

Jamais les femmes n'ont été plus brillantes. Cela est de bon augure pour l'hiver prochain.

LA BARONNE.

Oui.

JULES, à part.

Elle est diablement laconique.

Vous vous disposez sans doute à bien profiter de la fin de celui-ci ?

LA BARONNE.

Mais... je ne sais...

JULES.

Oh! oui, certainement; ne fût-ce que par charité pour le prochain.

LA BARONNE.

Ah! monsieur...

JULES.

Il y aurait trop de figures tristes dans les bals si vous les abandonniez.

LA BARONNE.

On ne s'en apercevrait certainement pas.

Digitized by Google

JULES, gracieusement.

Vous ne pouvez pas être juge dans une pareille question, madame; vous n'êtes pas compétente: c'est à nous de prononcer.

LA BARONNE, s'inclinant.

Vous êtes trop poli.

JULES.

Non; je ne suis pas aveugle, voilà tout.

LA BARONNE, à part.

Comme il est beau! comme il est noble!

JULES.

Puisque vous n'allez pas au spectacle, vous serez bien assurément chez madame de Rère ce soir?

LA BARONNE.

Oui, monsieur.

JULES.

Alors, j'aurai l'honneur de vous y voir.

LA BARONNE, froidement.

Vous y allez aussi?

JULES.

Madame, je n'étais pas décidé à y aller; mais puisque vous devez y être, je n'aurais garde d'y manquer.

LA BARONNE, à part.

Moi qui n'y allais que dans l'espérance de l'y rencontrer!

JULES.

Vous serez assez bonne pour me promettre un galop?

Digitized by Google

LA BARONNE.

Je ne galope pas, monsieur.

JULES.

Une valse, une contredanse alors ; ce qui vous plaira.

LA BARONNE.

Mais, je ne sais si je danserai.

JULES.

En cas que vous dansiez.

LA BARONNE.

Je ne crois pas.

JULES, à part.

Ah! ça, est-ce que ma visite lui déplairait, par hasard? Elle est bien étrange avec moi! Je n'y comprends rien.

(Un long silence.)

LA BARONNE.

Pardonnez-moi d'être si peu aimable, monsieur ; mais je suis souffrante.

JULES, froidement et avec aigreur.

Madame, vous seriez trop bonne d'être aimable avec moi...; je ne mérite certes pas que vous preniez cette peine...

LA BARONNE.

C'est bien sévère ce que vous dites là, monsieur.

JULES.

Du tout, madame.

LA BARONNE.

Si, c'est très-sévère ; mais je ne m'en plains pas, parce que j'ai tort.

Digitized by Google

JULES, gracieusement.

Vous savez trop bien tout ce que vous faites et tout ce que vous dites, madame, pour avoir tort quelquefois.

LA BARONNE.

Vous devenez méchant, monsieur de Pragues. Fi! que c'est peu galant!

JULES.

Je ris, madame, de voir que vous cherchiez à vous excuser parce que ma visite vous ennuie; c'est vraiment trop de bonté; c'est à moi, au contraire, à vous demander pardon de vous avoir dérangée.

(Il se lève pour partir.)

LA BARONNE, tristement.

C'est bien vilain, monsieur, de ne pas avoir pitié des gens qui souffrent! Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas?

JULES.

Vous voulez rire, madame.

LA BARONNE.

Ce soir, je serai plus aimable, allez.

JULES.

Chez madame de Rène? Je n'y serai probablement pas, madame.

LA BARONNE.

Et pourquoi?

JULES.

Je n'y allais que dans l'espérance de danser avec vous;

Digitized by Google

du moment où vous me refusez cette faveur, je m'abstiens du bal.

LA BARONNE.

Oh! si; vous y viendrez.

JULES.

Je ne crois pas.

LA BARONNE, riant.

Je vous en prie.

JULES.

Ah! alors...

LA BARONNE.

Vous me le promettez?

JULES.

Oui, madame. En ce cas, à ce soir.

(Il salue.)

LA BARONNE.

A ce soir.

(Jules sort.)

LA BARONNE, avant de fermer la porte.

Vous n'oublierez pas de venir, n'est-ce pas?

JULES.

Non, madame.

LA BARONNE seule, tombant dans un fauteuil, après un profond silence.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! Dans quel abîme suis-je tombée! Qu'ai-je donc fait au ciel pour que le mal s'appesantisse si fort sur moi? Que vais-je devenir à présent? que vais-je devenir? Mon passé est loin de moi; il est

Digitized by Google

obscurci; je ne le vois plus...; je ne puis plus tendre la main pour me rattacher à lui; chaque pas que je fais m'éloigne de lui davantage. — Mon présent est intolérable, douloureux. — Mon avenir est sombre, si sombre que je ne puis rien y lire, rien. — Mon Dieu! — Il y a un an à peine, quand je me suis mariée, je ne savais pas encore ce que c'était qu'aimer; je ne m'en doutais même pas. Chaque fois qu'on me parlait d'un suicide par amour, j'éclatais de rire comme une folle; — quand je lisais un roman passionné, je riais encore, et me demandait ce que ce pouvait être qu'une passion. — Je me mariai avec innocence et foi à la vertu; je me croyais sûre de moi. Le baron de Belli, me disais-je, je l'aime, je l'aime très-certainement, presqu'autant que mon père; — oui, je l'aime, je l'aime beaucoup. Je serai son épouse dévouée. Je vais être heureuse avec lui. Il est vieux; qu'importe! je le soignerai, moi. — Voilà ce que je me disais; mais depuis, depuis! — Oh! quel changement épouvantable! — Quand je me suis trouvée dans les bras de cet homme que j'avais accepté pour époux; quand j'ai été livrée à ses baisers de vieillard, à ses mains de soixante ans, j'ai eu froid et peur. Son sang glacé a glacé le mien. J'ai senti que je ne vivais plus. Ma bouche s'est gercée; car la vie jaillissait alors en moi plus forte que jamais: le désir parlait plus haut; les passions, long-temps comprimées, se dressaient. —

Digitized by Google

Mon âme, dont la sensibilité avait dormi de si longs jours, s'éveilla tout-à-coup; elle se retourna, regarda longuement autour d'elle pour chercher une âme sœur de la sienne. — Elle retomba de son haut sur elle-même, au risque de se briser. — Elle n'avait trouvé que des cheveux blancs et un cœur engourdi par l'âge, au lieu d'un cœur ardent et d'une figure passionnée qu'il lui fallait! Il ne s'aperçut pas de cela lui, le vieillard; il m'aima davantage, au contraire, pour ma tristesse; et moi, je le repoussai entièrement de mes bras, quoique ma vie fût sur jeu... Alors il fallut comprimer les flots de lave qui bouillaient dans mon sein. — Il y avait trois mois à peine que j'étais mariée, j'étais déjà veuve...

Que de fois j'ai regretté d'être au monde! que de fois j'ai dit à Dieu, avec un cœur plein de larmes : Pourquoi m'avez-vous fait naître?

Cependant, je résolus de me faire une vie à moi, — une vie qui me fît oublier celle que j'avais goûtée aussi bien que celle que j'avais rêvée, — une vie d'illusions autant que possible, — une vie de plaisirs factices, de toilettes, de tourbillons : — vie agitée, consumée, dévorée par le bal, le spectacle, la musique, les chevaux; — vie qui, au lieu de me faire vivre, pût m'étourdir, me blaser, me sécher le cœur comme les lèvres, afin que tout fût fini avec l'amour, — que tout fût dit. — Je commençai. — Pendant un mois ce fut un délire perpétuel,

Digitized by Google

un enchantement, un rêve fantastique. Je croyais à peine être sur la terre; je croyais avoir trouvé des ailes.... Pendant un mois, je n'eus pas une pensée, pas une. Je vécus avec mes yeux, ma bouche et mes mains; c'est-à-dire, je regardai, je parlai, je fis de la musique, et ce fut là tout. — Le jour, les courses au bois, les visites continuelles, les soins de la toilette; — la nuit, les bals, les réunions, les concerts, que sais-je? Si cela peut s'appeler vivre, je vécus.

Un soir, cependant, une indisposition m'ayant obligée à rester chez moi, mes pensées d'un mois entier m'assaillirent ensemble; — la fièvre en augmenta le délire; — je crus que j'étais devenue folle... Pourquoi ne suis-je donc pas morte alors, mon Dieu? pourquoi ne suis-je pas morte? Je ne l'aimais pas encore.

Aussitôt guérie, je reçois une invitation à dîner, et je me trouve placée à côté de M. Jules de Pragues. La douce et belle figure de ce jeune homme me prévenait déjà; il parla, et sa parole m'attendrit; sa voix magique m'alla droit au cœur. Ah! tout-à-coup, mes yeux se dessillèrent; mon rêve se réalisa: — J'aimais...

(Un long et profond silence.)

Oh! aimer ainsi, quelle torture! aimer et être obligée de le cacher à tous, et à celui qu'on aime plus qu'à tous les autres. — Etre contrainte à la froideur près de lui! Quand il est là, — là près de moi, ne pas oser lever

Digitized by Google

les yeux pour le voir, moi qui donnerais mon sang pour baiser la place où il a marché! C'est une épouvantable torture! — Oh! on dit que vivre c'est souffrir, eh bien! je vis maintenant. — Si je pouvais au moins prévoir un terme à mon martyre! mais non. Il est vivace, le vieillard; il est vivace comme un chêne! il a vingt ans d'existence devant lui! — et dans vingt ans, Jules ne voudrait pas de moi pour épouse. A présent, il m'épouserait sans doute; mais dans vingt ans!... Ah! misère! Et voilà mon unique espérance pourtant! — Quelle espérance, bon Dieu! que celle qui s'appuie sur la mort d'un homme! — d'un homme qui cherche à me rendre heureuse, que j'ai pris pour époux moi-même! Quelle espérance, bon Dieu! que celle qui n'a pour base qu'un cadavre!... Et je n'en ai pas d'autre!...Chaque fois que mon époux me regarde en face, j'ai peur qu'il n'ait deviné ma pensée. Son regard me paraît une accusation continuelle.

(Encore un très-long silence.)

S'il m'aimait, au moins, Jules! s'il m'aimait! — Mais non; je lui suis indifférente. Jamais il ne m'a dit une seule parole d'amour. Il est toujours froid et réservé avec moi comme un adolescent, lui que d'autres femmes traînent en triomphe après elles! — Ses yeux ne s'animent jamais; sa voix n'est jamais tremblante! — Oh! s'il m'aimait, je pourrais avoir quelques heures de

Digitized by Google

bonheur aussi, moi! Car enfin il doit être doux de dire : — Je t'aime! à quelqu'un qui vous répond : — Je t'aime! Il doit être doux de tenir endormie sur son sein une tête chérie qu'on préfère à toutes les autres; il doit être doux de se regarder long-temps, les mains entrelacées avec les mains, les lèvres assez près pour sentir une haleine chaude et embaumée; — puis, — bouche contre bouche, il doit être doux de boire la volupté avec les baisers, d'être ravi au ciel, d'oublier la terre, d'être deux, — deux dont les âmes se fondent sur les lèvres, — deux râlant sous les caresses; — tous deux énervés, — tous deux palpitans, — tous deux ivres....

Et puis, il serait beau de se dire : — Nous nous aimons, et pourtant nous ne sommes pas criminels : l'adultère ne nous a pas marqués avec son fer rouge; notre corps ne s'est pas souillé, notre amour est vierge... Cela serait beau, mon Dieu!

(D'une voix éteinte.)

Et puis, — s'il n'était pas encore assez heureux, lui; — s'il avait besoin encore de nouvelles caresses, de caresses plus ardentes; — eh bien! alors, peut-être... oui.... peut-être oublierais-je tout....., foulerais-je tout aux pieds pour lui...; car je l'aime, oh! je l'aime d'amour!

(Vivement.)

Mais à quoi vais-je penser, moi? Je suis folle! Il ne

Digitized by Google

ne n'aime pas, il ne m'aime pas! — Quel enfer! — Ah! il faut prendre un parti cependant; je ne puis pas rester ainsi. Que devenir? que faire? — Vivre? c'est impossible; j'ai assez souffert comme cela. — Lui dire que je l'aime? — Ah! alors il me le dira sans doute aussi, lui; mais il ne le pensera pas. Il me le dira comme il le dirait à tout autre, pour faire de moi une maîtresse! — Horreur! — Que faire donc? — Eh bien! oui...

(Elle se lève, se promène avec agitation, paraît étouffée, oppressée, s'arrête à plusieurs reprises pour respirer, et continue à marcher.)

Oui..., mourir.

(Elle retombe assise, la tête dans ses mains. — Un long silence.)

Mourir de sa main! — La mort me sera douce venant de lui. Ce soir, je vais le voir encore; je vais m'enivrer pour la dernière fois de ses yeux, de sa parole, de l'air qui l'entoure! — Je vais être heureuse de sa vue, ce soir; et demain, — tout sera fini. C'est cela...

(Elle réfléchit.)

Il ne pourra pas me refuser. — Mourir de sa main! mourir par lui! oh! cela sera doux. — Il ne le saura pas, il ne s'en doutera pas même. — C'est cela.

Ce soir, je vais être radieuse et belle : c'est mon dernier soir; c'est mon chant du cygne. Ce soir, radieuse, folle, légère, coquette; demain, — morte. Morte à vingt ans! — Morte! et pourquoi? pourquoi? quand d'autres sont heureux, quand d'autres s'aiment, se le

Digitized by Google

disent; moi, il faut que je meure, que je meure à vingt ans! — que je meure parce que...

Oui, — parce que je ne sais pas hésiter entre la mort et la prostitution.

J'y suis décidée.

Jules! Jules! tu ne te douteras pas ce soir, en prenant ma main au bal, que demain cette petite main blanche doit être glacée! Tu ne te douteras pas que la jeune femme avec qui tu danseras, qui aura l'air joyeux, doit être morte dans quelques heures! Tu ne te douteras pas que c'est à cause de toi que cela doit arriver ainsi! — Pauvre Jules! — Allons! allons! pour la dernière fois je veux être belle; je veux parer mon corps avant que les vers s'y mettent.

(Elle se lève et se regarde dans la glace.)

Que je suis changée!

(Elle sonne. — Entre Hélène.)

HÉLÈNE.

Madame a sonné?

LA BARONNE.

Oui. — Préparez ma toilette. Je m'habillerai aussitôt après dîner.

HÉLÈNE.

Quelle robe madame mettra-t-elle?

LA BARONNE.

Laquelle me va le mieux?

Digitized by Google

HÉLÈNE.

Madame veut-elle mettre sa robe en blondes?

LA BARONNE.

Non, je l'avais hier.

HÉLÈNE.

Sa robe de velours blanc?

LA BARONNE.

Non plus.

HÉLÈNE.

Laquelle alors?

LA BARONNE.

Quelle autre robe de bal ai-je encore?

HÉLÈNE.

Madame....

LA BARONNE.

Ma robe en crêpe blanc, garnie de roses mousseuses. — Me va-t-elle bien?

HÉLÈNE.

Oui, madame; mais les roses sont un peu dérangées, un peu froissées.

LA BARONNE.

Quel ennui! — Voyons! dites-moi celle qui me va le mieux.

HÉLÈNE.

Elles vont toutes très-bien à madame.

LA BARONNE.

Laquelle est la plus fraîche?

Digitized by Google

HÉLÈNE.

La dernière qu'on a faite à madame.

LA BARONNE.

Comment est-elle?

HÉLÈNE.

En gaze bleue, lamée d'argent.

LA BARONNE.

Ah! je sais.

HÉLÈNE.

Préparerai-je celle-là?

LA BARONNE.

Est-ce que le bleu va bien à ma figure?

HÉLÈNE.

Oh! très-bien, madame.

LA BARONNE.

Préparez celle-là.

HÉLÈNE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Avez-vous une guirlande de roses blanches?

HÉLÈNE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Vous me la donnerez aussi.

HÉLÈNE.

Bien, madame.

LA BARONNE.

Je mettrai ma rivière de diamans avec cela.

Digitized by Google

HÉLÈNE.

Madame mettra aussi sa sévigné ?

LA BARONNE.

Oui, avec mon bouquet. — Préparez tout cela, allez.

(Hélène sort.)

LA BARONNE, seule.

Ce sera étrange! une fiancée de la mort couverte de gaze! un cadavre chargé de diamans! — Ah! ah!

(Entre M. de Belli.)

LE BARON DE BELLI.

Je vous ai fait attendre long-temps, ma bonne Louise. Il est bien tard. Je vous demande pardon de n'avoir pu rentrer plus tôt.

LA BARONNE.

Oh! c'est égal.

LE BARON.

Comment allez-vous maintenant ?

LA BARONNE.

Beaucoup mieux, merci.

LE BARON.

A la bonne heure.

(Il lui baise la main.)

Avez-vous eu quelque visite depuis moi ?

LA BARONNE.

Mais, — oui : M. Jules de Pragues.

LE BARON.

Ah! Il va bien ?

Digitized by Google

LA BARONNE.

Il m'a paru aller très-bien.

LE BARON.

C'est un excellent jeune homme; je l'aime beaucoup.

LA BARONNE.

Oui, il est assez aimable.

LE BARON.

Il a une bien jolie figure.

LA BARONNE.

Oh! comme ça!...

LE BARON.

Ah! pardon.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame est servie.

LA BARONNE.

Que les chevaux soient prêts dans deux heures.

LE BARON.

Voulez-vous mon bras?

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIEME PARTIE.

Un Plaisir.

Un salon chez Jules de Pragues.

JULES DE PRAGUES. — ADOLPHE.

ADOLPHE.

Voyons! décide-toi donc. — Que diable veux-tu faire à un bal? tu en as bien assez couru de bals. Nous ne faisons pas autre chose depuis deux mois. Viens avec nous.

Digitized by Google

JULES.

C'est impossible.

ADOLPHE.

Tu vas t'ennuyer à mourir chez madame de Rène. C'est la plus assommante femme de Paris. Ces soirées sont d'un monotone!...

JULES.

J'ai promis d'y aller.

ADOLPHE.

Tu m'avais dit hier que non, cependant. Tu avais juré tes grands dieux que tu serais de notre partie.

JULES.

Que veux-tu? j'ai changé d'avis.

ADOLPHE.

Tu es fièrement insipide, va! — Moi aussi, j'y suis invité chez madame de Rène; mais que le diable m'emporte si j'y mets les pieds! J'y suis allé une fois, j'en ai eu assez. Allons! décide-toi donc à être des nôtres.

JULES.

Non; je te le répète, j'ai promis. Voilà qui est fini.

ADOLPHE.

Nous allons rire comme des bossus. — Imagine-toi que nous serons quatorze, dont cinq ou six artistes des plus distingués. Ça va être une orgie complète. Nous avons trois actrices, parmi lesquelles est Paméla, que tu aimes tant.

Digitized by Google

JULES.

Peu m'importe.

ADOLPHE.

Pas moyen de le tenter, ce diable-là! Tu me fais perdre mon latin, parole d'honneur! — Il est bien joli cet habit-là; depuis quand l'as-tu?

JULES.

On me l'a rendu hier.

ADOLPHE.

La couleur en est superbe. Il est admirablement fait. —Impossible, avec une pareille toilette, de ne pas donner dans l'œil à mademoiselle Paméla.

JULES.

Mademoiselle Paméla ne me recevra pas dans son œil.

ADOLPHE.

L'assommant garçon que tu me fais!

JULES.

Cela peut être.

ADOLPHE.

Dieu! allons-nous rire! — Tu t'amuserais joliment, va! bien autrement qu'à ton f.... bal. — A dix heures nous nous mettrons à table, puis...

JULES.

Fais-moi grâce de ta narration, tiens! je t'en prie au nom de l'amitié. Voilà la vingtième fois au moins que tu m'en cornes les oreilles.

Digitized by Google

ADOLPHE.

C'est pour te séduire.

JULES.

Tu perds ton temps. J'ai dit que je ne pouvais pas; ainsi, c'est dit.

ADOLPHE.

Au moins, promets-moi que tu sortiras de bonne heure et que tu viendras nous voir. Nous serons au café de Paris.

JULES.

Je ne puis pas te promettre cela.

ADOLPHE.

Que le diable t'emporte!

JULES.

Soit. — Mais cela est ainsi.

ADOLPHE.

Eh bien! si à deux heures du matin tu n'es pas venu, c'est moi qui t'irai chercher.

JULES.

Comme tu voudras.

ADOLPHE.

Adieu, vieil ours.

JULES.

Adieu, fou.

(Adolphe sort. — Un moment après, Jules sonne. — Entre un domestique.)

JULES.

Préparez mon cabriolet.

Digitized by Google

(Seul.)

Déjà dix heures ! — Ce diable d'Adolphe m'a retardé. Elle doit y être. — Quelle idée d'exiger que j'aille à ce bal ? C'est une singulière femme ! Elle me reçoit comme un chien, me traite avec une froideur de marbre, me refuse de danser avec moi à un bal où je ne vais que pour elle, puis me supplie d'y aller ! — Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Serait-ce une agacerie, une coquetterie ? Voudrait-elle me prendre dans ses filets ? — Elle trouverait à qui parler, par exemple. Malheur à elle, s'il en est ainsi !

Elle est vraiment touchante cette jeune femme ! — Cela ne peut pas être ! — Elle m'a dit qu'elle souffrait, — voilà. Elle a l'air doux et bon. Sa physionomie est prévenante, son sourire gracieux et triste. Je ne la crois pas coquette. — La physionomie trompe quelquefois cependant ; il ne faut pas toujours s'y fier. — Nous verrons.

Qu'a-t-elle donc qui puisse la faire souffrir ? Jeune, belle, riche, un mari qui fait toutes ses volontés, qui est aux petits soins pour elle ; — vieux, il est vrai, mais pas jaloux ; la laissant tout-à-fait sa maîtresse. — Je ne vois pas ce qu'elle peut avoir à souffrir. — Quelles belles mains elle a ! Et un pied ! — Admirable ! — Elle est vraiment divine ! Et puis, il doit y avoir une bien belle âme sous ce beau corps ! j'en suis sûr.

Ah ! ah ! ah ! — Je suis singulier, moi ! Quelqu'un qui

Digitized by Google

m'entendrait parler ainsi croirait que j'en suis amoureux, fou! et pourtant...

Un homme aimé d'une telle femme serait bien heureux! Elle doit bien savoir aimer, cette charmante créature! Que de douces caresses elle doit avoir! que de douces paroles elle doit laisser tomber! — Oh! oui, heureux l'homme qui pourrait recueillir tout cela à ses genoux!

A quoi vais-je penser là? Je ne l'aime pas, moi! je ne l'aime pas. — Non, mais pourtant elle m'intéresse; j'ai de l'affection pour elle, — plus que jamais, — depuis aujourd'hui. C'est-à-dire que je me sens capable d'un dévoûment sans bornes pour elle. Si elle me disait : — Faites-vous tuer pour moi, je me ferais tuer. — Et certes, je n'ai jamais eu d'amour pour cette femme, elle n'en a jamais eu pour moi; — nous n'en aurons jamais l'un pour l'autre.

Etrange chose que le cœur humain!

(On entend un bruit de roues. — Il regarde à la fenêtre.)

Voilà mon cabriolet.

(Il sort.)

Digitized by Google

Un salon chez madame de Rène.

M. DE RÈNE. — MADAME DE RÈNE. — M. et MADAME DE BELLI. — JULES DE PRAGUES. — AUTRES CONVIÉS. — UN DOMESTIQUE.

MADAME DE RÈNE.

Il est déjà neuf heures et demie.

M. DE RÈNE.

Personne ne sera venu avant dix heures.

MADAME DE RÈNE.

Je le pense aussi.

Digitized by Google

(A un domestique.)

Les tables de jeu sont-elles prêtes? Y a-t-il tout ce qu'il faut?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame.

(Il sort.)

M. DE RÈNE.

Comptez-vous sur beaucoup de monde?

MADAME DE RÈNE.

Nous aurons sept à huit cents personnes, je pense.

M. DE RÈNE.

Ah!

MADAME DE RÈNE.

Au moins cela.

M. DE RÈNE.

Aurez-vous la jeune madame de Belli?

MADAME DE RÈNE.

Oui. — Elle m'a promis à plusieurs reprises qu'elle viendrait.

M. DE RÈNE.

C'est une bien jolie femme.

MADAME DE RÈNE.

Oh! charmante. Et puis, si bonne avec cela!

M. DE RÈNE.

Je la crois un tant soit peu romanesque.

MADAME DE RÈNE.

Bah! à quoi le jugez-vous?

Digitized by Google

M. DE RÈNE.

A son teint pâle, — à sa tournure molle, à la noirceur de ses yeux et de ses sourcils, — à sa nonchalance, — à la tristesse de son regard; — que sais-je, moi?

MADAME DE RÈNE, riant.

Voilà beaucoup de choses!

M. DE RÈNE.

Je suis convaincu que c'est une femme à faire un coup de tête, — une folie.

MADAME DE RÈNE.

Bah! — Vous êtes singulier ce soir.

M. DE RÈNE.

Au demeurant, elle est charmante.

MADAME DE RÈNE, écoutant.

Voici une voiture.

(Le bruit approche.)

M. DE RÈNE.

Elle ne vient pas ici.

MADAME DE RÈNE.

Pardon!

M. DE RÈNE.

Non. — Vous allez voir.

(Le bruit s'éloigne.)

MADAME DE RÈNE.

C'est vrai. — Dix heures approchent cependant.

M. DE RÈNE.

Dans un quart-d'heure vous aurez du monde.

Digitized by Google

MADAME DE RÈNE, écoutant.

Cette fois, c'est ici.

M. DE RÈNE.

Croyez-vous ?

MADAME DE RÈNE.

J'en suis sûre.

M. DE RÈNE.

Vous avez raison.

MADAME DE RÈNE, se regardant à sa glace.

Ma coiffure est dérangée. Que c'est ennuyeux ! —C'est horriblement désagréable !

UN DOMESTIQUE, annonçant:

Madame la baronne de Belli. — M. le baron de Belli.

MADAME DE RÈNE.

Nous parlions de vous, ma bonne amie.

LA BARONNE.

Que vous êtes bonne !

MADAME DE RÈNE.

Et vous, que vous êtes aimable de venir un peu avant les autres !

LA BARONNE.

J'avais quelques visites à faire ce soir ; mais j'ai pensé qu'il valait mieux arriver un peu plus tôt chez vous pour vous voir plus long-temps.

MADAME DE RÈNE.

Aimable amie ! — Mais comme vous voilà resplendissante ! C'est méchant de se parer autant quand on est

Digitized by Google

naturellement si belle! — C'est vouloir trop écraser les autres.

LA BARONNE.

Moqueuse que vous êtes! — Vraiment, ma toilette est-elle de votre goût?

MADAME DE RÈNE.

Ravissante.

LA BARONNE.

Tant mieux! J'en suis bien aise. Cela me prouve que nous nous entendons bien sur toute chose.

MADAME DE RÈNE, lui serrant la main.

Oh! oui, sur toute chose.

LA BARONNE.

Il est donc bien bonne heure?

MADAME DE RÈNE.

Dix heures. Pourquoi? — Est-ce que vous êtes fâchée d'être arrivée la première, petite coquette?

LA BARONNE, rêveuse.

Ce n'est pas cela. — Où est donc mon mari?

MADAME DE RÈNE.

Avec le mien, sans doute.

LA BARONNE.

Il fait bien chaud ici!

MADAME DE RÈNE.

Voulez-vous passer dans l'autre salon?

LA BARONNE.

Au contraire. — Je me trouve très-bien ici à cause de cela.

Digitized by Google

UN DOMESTIQUE, annonçant :

Monsieur Jules de Pragues !

(Entre M. Jules de Pragues. — Il salue la maîtresse de la maison, qui va au-devant de lui.)

MADAME DE RÈNE.

Bonsoir, monsieur. — Etes-vous bien disposé à danser ?

JULES.

Avec vous, madame ; — si vous le permettez ?

MADAME DE RÈNE.

La première contredanse, avec plaisir.

JULES.

Je vous prie de ne pas m'oublier.

MADAME DE RÈNE.

Soyez tranquille.

(Un domestique paraît sur la porte du second salon ; — elle va à lui et sort. — Jules s'avance vers la baronne de Belli, qu'il salue assez froidement. — Pendant ce temps, on annonce de l'autre côté plusieurs personnes. — Madame de Rène est occupée à les recevoir.)

JULES.

Je vous ai tenu parole, madame.

LA BARONNE, avec une gaîté affectée.

Beau mérite ! Je vous conseille de vous en vanter !

JULES.

Il en fallait, madame, après le refus que vous m'aviez fait essuyer.

LA BARONNE.

C'est que je souffrais, voyez-vous, et maintenant, —

Digitized by Google

je ne souffre plus. Au bal on est plus gai que chez soi. N'éprouvez-vous pas cela, vous ?

JULES.

Au contraire, madame, le bal m'attriste.

LA BARONNE.

Il est vrai que cela est de bon ton. Être triste au bal, c'est avoir un brevet de sentimentalité.

JULES.

J'espère, madame, que vous n'avez pas assez mauvaise opinion de moi pour croire que le désir de paraître sentimental puisse influer sur mes actions ; — autrement dit, pour me croire faux.

LA BARONNE.

Ah ! vous poussez la chose trop loin.

JULES.

Pardon, madame, c'est la conséquence naturelle de ce que vous me dites.

LA BARONNE.

Non, non ; ce n'est pas tout-à-fait ça.

JULES.

Pardon !

LA BARONNE.

Dieu ! vous êtes de bien mauvaise humeur ce soir ! Vous êtes insupportable.

JULES.

C'est que je suis souffrant, excusez-moi.

Digitized by Google

LA BARONNE, riant.

Quelle malignité! — Où souffrez-vous?

JULES, riant aussi.

Je ne sais trop, madame; quelque part, certainement. Mais veuillez croire que si je suis peu aimable, — c'est que je suis très-souffrant.

(Une femme qui entre fait une inclinaison de tête à Jules, qui fait quelques pas vers elle pour lui demander de ses nouvelles.)

LA BARONNE, à part.

Quelle indifférence pour moi! quelle froideur! Comme cela perce dans toutes ses paroles, — dans ses moindres gestes! — Horreur! — Être obligée d'être gaie quand on souffre, pour ne pas laisser deviner à un homme dont on n'est pas aimée — que c'est de sa froideur et de son indifférence qu'on souffre. — Plaie doublement saignante! double morsure de l'amour et de l'orgueil! — Oh! c'est fini. Il ne me reste rien, — que la mort.

(Jules se rapproche d'elle. — Elle reprend sa figure souriante.)

JULES.

Le bal sera très-brillant.

LA BARONNE.

La première contredanse est à nous, n'est-ce pas; c'est moi qui vous le demande.

JULES.

Vous me voyez honteux, madame; je l'ai promise à

Digitized by Google

madame de Rène. — Je croyais que vous ne danseriez pas.

LA BARONNE.

C'est ma faute.

JULES, s'asseyant près d'elle.

Vous ne souffrez donc plus maintenant ?

LA BARONNE.

Plus du tout.

JULES.

Qu'est-ce que vous sentiez ?

LA BARONNE.

Un mal de tête violent, un affaiblissement général, quelques étourdissemens.

JULES.

L'exercice est très-favorable à ces sortes d'indispositions-là.

LA BARONNE.

Je n'aime pas à sortir.

JULES.

Depuis peu alors, madame ; car il y a un mois à peine je vous rencontrais régulièrement toutes les après-midi au bois.

LA BARONNE.

Depuis peu, — c'est vrai.

JULES.

Ah! je vais vous faire le même procès que vous m'avez fait.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Que voulez-vous dire ?

JULES.

Je vais vous accuser aussi de sentimentalité ; prenez garde.

LA BARONNE, riant.

Ecoutez donc... Je suis peut-être très-sentimentale sans qu'on s'en doute.

JULES, souriant.

On aurait vu des choses plus extraordinaires.

LA BARONNE, souriant aussi.

Impertinent! | Le fait est que je souffre beaucoup depuis quelque temps.

JULES.

Savez-vous à quoi attribuer cela ?

LA BARONNE.

Je ne sais trop.

JULES.

C'est la grande fatigue des bals, peut-être ?

LA BARONNE.

Non, certainement, par exemple! Au contraire, cela me rendrait plutôt la santé.

JULES.

Les veilles doivent vous fatiguer beaucoup cependant.

LA BARONNE.

Oui; d'autant plus que je ne puis pas dormir le jour.

Digitized by Google

JULES.

Vous ne dormez pas?

LA BARONNE.

Non.

JULES.

Vos étourdissemens et vos maux de tête ne m'étonnent plus.

(Pendant ce temps, les deux salons achèvent de se remplir.—Madame de Rène va de l'un à l'autre salon, parlant à tous ceux qui entrent.)

LA BARONNE.

C'est horriblement douloureux.

JULES.

Mais vous devriez faire quelque chose pour cela.

LA BARONNE.

Je crois que le meilleur remède est la résignation.

JULES.

C'est le meilleur en paroles.

LA BARONNE.

Que voulez-vous qu'on fasse contre l'insomnie?

JULES.

Il est divers médicamens qui peuvent procurer le sommeil.

LA BARONNE.

Oui, — l'opium, dit-on.

JULES.

Certainement; l'opium est le meilleur soporifique qui existe.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Je crains que cela ne soit dangereux.

JULES.

Pas le moins du monde, je vous l'assure. — Moi qui vous parle, j'en ai fait beaucoup usage, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire plusieurs fois.

LA BARONNE.

Je ne me souvenais pas. — Et cela ne fait point de mal?

JULES.

Pas le moindre; au contraire.

LA BARONNE.

Comment, au contraire?

JULES.

Oui, cela est agréable au dernier point. — L'opium, non-seulement procure le sommeil, mais encore les songes les plus agréables. — On voit les choses les plus extraordinaires, les plus étranges. — Ce sont des extases continues qu'on éprouve.

LA BARONNE.

Ce doit être charmant. — Mais on dit que cela peut tuer?

JULES.

Pris en trop grande quantité, sans doute; mais avec une dose ordinaire, on n'a rien à craindre.

LA BARONNE.

Il faudra que j'en essaie...

Digitized by Google

JULES.

Je vous y engage fortement. Vous vous en trouverez certainement très-bien.

LA BARONNE.

Comment pourrai-je me procurer de l'opium ?

JULES.

Vous n'avez qu'à en faire demander chez un apothicaire.

LA BARONNE.

Croyez-vous qu'on en donnât à un domestique ?

JULES.

Vous avez raison ; on n'en donnerait pas.

LA BARONNE.

Comment faire ?

JULES.

Alors, si vous voulez me le permettre, je vous en donnerai, madame. J'en ai chez moi.

LA BARONNE, pâlissant.

Ah ! vous me ferez bien plaisir.

JULES.

Je vous en porterai demain.

LA BARONNE.

Que vous êtes bon ! Je vous remercie.

JULES.

Cela n'en vaut pas la peine, madame.

LA BARONNE.

Croyez-vous qu'il me suffise d'en prendre un jour ?

Digitized by Google

JULES.

Vous verrez. — Je vous en porterai pour plusieurs doses.

LA BARONNE.

C'est cela. Vous n'oublierez pas, n'est-ce pas ?

JULES.

Soyez tranquille.

(Entre madame de Rène.)

MADAME DE RÈNE.

Eh bien! monsieur de Prague, vous n'entendez pas ? on est en place. Je vous cherche partout.

JULES, allant à elle.

Mon Dieu! madame, je vous demande bien pardon.

MADAME DE RÈNE.

Si vous causez, restez. Ce sera pour la prochaine.

JULES.

Non pas.

(A la baronne.)

Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE, très-pâle.

Allez, allez. — Demain, vous n'oublierez pas, entendez-vous?

JULES.

Soyez parfaitement tranquille, madame.

MADAME DE RÈNE, s'éloignant avec Jules.

Qu'est-ce qu'elle vous demande ?

(Ils sortent.)

Digitized by Google

LA BARONNE.

C'est bien! — Voilà qui est fait. — Oh! c'est horrible!

LE BARON DE BELLI, entrant.

Eh bien! Louise, vous ne dansez pas?

LA BARONNE.

Je suis très-souffrante. — Partons.

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

Trop tôt. — Trop tard.

Un salon chez la baronne de Belli.

LA BARONNE DE BELLI, *seule.*

Enfin! — Cet horrible état va donc avoir un terme! Il en est bien temps; car je sens que je n'aurais plus eu la force de le supporter davantage. J'aurais fait quelque folie... Maintenant mon dernier jour a commencé;

Digitized by Google

il n'y a plus moyen de reculer. Dans une heure, il m'apportera mon poison, lui. — Oui, c'est de lui, de lui que je le recevrai. C'est lui qui m'aura tué de sa main. — C'est un service qu'il m'aura rendu; puisqu'il ne m'aime pas, n'est-ce pas déjà beaucoup que de faire cela pour moi? — Il est vrai qu'il n'en sait rien. Il ne sait pas qu'il va ouvrir mon tombeau.... Je ne vous ai pas menti, Jules; c'est vrai, j'ai sommeil; j'ai sommeil du sommeil des morts; — nous ne mentons ni l'un ni l'autre; — c'est le sommeil que vous allez me donner.

Heureusement que je n'ai pas d'enfans! Si j'en avais, je n'aurais peut-être pas la force de mourir.

On dit que c'est lâche de mourir quand on a encore sur la terre des êtres qui vous aiment et qu'on aime. Eh bien! je ne suis donc pas lâche, car je ne laisse personne pour s'apercevoir que je suis morte et pour pleurer. — Mon mari sera triste quelques jours. — Mes sœurs se consoleront avec l'héritage qui leur reviendra par ma mort; et dans un mois, — si ce n'était le vêtement noir que l'usage les forcera de porter encore, — nul ne s'apercevra qu'une tombe se soit ouverte récemment dans leur sein!

Je ne suis donc pas lâche en mourant! Je puis donc bien mourir!

Et lui, il ne pleurera pas non plus. Quand on lui apprendra que je suis morte, il attribuera cela à un

Digitized by Google

accident; il dira froidement : — Pauvre jeune femme ! c'est malheureux !.... Et il fera toilette pour aller voir quelque maîtresse ! pendant que je pourrirai, moi, sous la terre qu'il m'aura creusée... Si j'étais sûre qu'il dût pleurer au moins ! ce serait une consolation ! Mais non. — Pourquoi pleurerait-il ? il ne sait pas que je l'aime ; il ne m'aime pas.

(Un long silence.)

Oh ! mon secret ! mon secret ! — Si je le lui laissais, à lui, mon secret, à lui seul ! Si je lui écrivais que cette femme pour laquelle il était si indifférent s'est tuée à cause de lui ; — qu'elle a voulu recevoir la mort de ses mains ! si je lui écrivais cela ! — Oh ! il me pleurerait peut-être alors ; il dirait : — Pauvre femme ! si j'avais su !... — Oui, voilà ce qu'il dira : — Si j'avais su ! — Car il ne verra là sans doute qu'une occasion manquée, qu'une bonne fortune perdue, — qu'une maîtresse de moins... Oh ! lâche ! lâche ! — Est-il possible d'aimer un homme à ce point ? Il faut que je sois bien folle, en vérité !

Dans une heure il va être ici, — ici, — avec son poison. Je vais le voir encore avec sa figure flegmatique, avec son sourire froid... Oh ! pourquoi donc est-ce que je l'aime tant ? Pourquoi donc suis-je obligée de mourir afin de ne pas me prostituer à lui ? — Fatalité ! — J'étais si heureuse il y a un an ! et maintenant... Allons,

Digitized by Google

allons! ne pensons plus à cela! Mon parti est pris. Je suis décidée.

Oui, je veux qu'il sache que je l'ai aimé; jusqu'à quel point je l'ai aimé. Je veux que souvent, auprès d'autres femmes, mon souvenir lui vienne comme un souvenir de remords... Elles le verront froid et insensible; elles lui demanderont: — Qu'as-tu? Et il ne répondra rien, lui; car il verra devant ses yeux une bière ouverte, — et au fond de cette bière... moi... un cadavre pourri... — La sueur lui coulera sur le front en pensant combien il a été aimé sans l'avoir deviné. — Quelle âme il a laissée partir! — Quelle femme il aurait pu avoir entre ses bras!...

Oh! qu'est-ce que je dis donc là, moi? qu'est-ce que je dis donc? Je déraisonne; je perds la tête; je suis folle.

(Elle prend du papier, une plume, de l'encre.)

Oui, oui; je veux qu'il le sache. Je veux qu'il apprenne mon secret; — mais seulement après que je serai morte.

Digitized by Google

Un autre salon.

MADAME LA BARONNE DE BELLI. — M. JULES DE PRAGUES.

JULES.

Voilà ce que je vous avais promis, madame.

LA BARONNE, très-pâle.

De l'opium ? — Ah ! combien je vous remercie de votre obligeance !

JULES.

Vous être agréable est toujours un plaisir pour moi.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Merci !

(Prenant la fiole, — avec indifférence.)

Oh ! la singulière couleur ! Cela a-t-il bien mauvais goût ?

JULES.

Oui, madame ; mais en le prenant, vous pourrez y mêler un peu de sucre pour en adoucir l'amertume.

LA BARONNE.

Bien.

JULES.

C'est si vite avalé, d'ailleurs, qu'on n'a pas le temps d'en sentir le goût.

LA BARONNE.

Je conçois.

JULES.

Le bal d'hier ne vous a pas fatiguée, madame ?

LA BARONNE.

Du tout.

JULES.

Vous êtes partie de si bonne-heure ! Je ne vous ai plus retrouvée après la première contredanse.

LA BARONNE, hésitant.

Mon mari a voulu partir.

JULES.

J'ai été sur le point de venir m'informer si vous étiez rentrée ; je craignais...

Digitized by Google

LA BARONNE.

Vraiment?

JULES.

Oui, madame; mais j'ai eu peur de vous déranger, d'être indiscret.

LA BARONNE.

Il fallait venir! il fallait venir!

JULES.

Je suis parti de chez madame de Rène aussitôt après vous.

LA BARONNE.

Et pourquoi?

JULES.

Je n'étais allé au bal que pour vous; je ne voulais pas y rester sans vous.

LA BARONNE.

Oh! monsieur, à qui ferez-vous croire cela?

JULES.

A vous, madame.

LA BARONNE.

Mon Dieu, non, par exemple!

JULES, avec exaltation.

Si, si, vous le croirez. — Vous le croirez, parce que cela est, madame. — Quand j'ai vu que vous n'étiez plus sous le même toit que moi, le bal m'a paru horrible, maussade, ennuyeux... Pourquoi? je n'en sais rien. Comment? je n'en sais rien encore. Mais, je vous

Digitized by Google

le répète, cela est vrai. Oh! sur l'honneur! madame, sur l'honneur!

LA BARONNE, froidement.

Est-ce que vous êtes indisposé?

JULES.

Oh! ne raillez pas! ne raillez pas!

LA BARONNE, à part.

Si cela dure, je vais devenir folle...

JULES.

Il me tardait de vous voir!

LA BARONNE, souriant.

Je crois bien. Vous aviez été si malhonnête... Vous vouliez vous excuser; n'est-ce pas cela?

JULES.

Non.

LA BARONNE.

Alors c'était pour tenir votre parole; pour m'apporter cet opium.

JULES.

Non.

LA BARONNE.

Pourquoi donc? pouvez-vous me le dire?

JULES.

Oui, je le peux.

LA BARONNE, vivement.

Dites.

Digitized by Google

JULES.

C'est que j'avais besoin de vous voir; c'est qu'il m'était indispensable de vous voir.—Voilà.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela signifie?

JULES.

Je n'en sais rien.

LA BARONNE.

Comment donc voulez-vous que je le sache, moi?

JULES.

Vous comprenez, n'est-ce pas? C'est pour plaisanter ce que vous me dites?

LA BARONNE.

Non, je vous le jure.

JULES.

Vous ne me comprenez pas?

LA BARONNE.

Non.

JULES.

Oh! malheur sur moi, alors! car de froid je suis devenu ardent; car j'ai changé en un jour, et je ne suis pas compris...

LA BARONNE, à part.

Je meurs.

JULES, prenant sa main qu'elle lui abandonne.

Regardez-moi; regardez-moi en face, je vous prie

Digitized by Google

Traduisez ce que vous voyez dans mes yeux. — Qu'y voyez-vous ?

LA BARONNE.

Oh ! laissez-moi.

JULES.

Non. Vous avez voulu savoir ce que j'avais, madame ; ce qui m'avait si subitement changé. Vous avez voulu avoir le mot de l'énigme. Eh bien ! vous l'aurez.—Vous l'aurez malgré vous. — J'étais décidé à souffrir seul, à me taire, à vous cacher ce que j'éprouve ; mais maintenant cela est impossible ; vous avez voulu savoir, vous saurez.

LA BARONNE, éperdue.

Parlez donc ! parlez donc !

JULES, avec une articulation lente.

Comment ? vous ne comprenez pas ?

LA BARONNE.

Je vous dis de parler.

JULES.

Serait-ce une mystification, madame ?

LA BARONNE.

Oh ! non, non... Comment pouvez-vous penser cela ?

JULES.

C'est que... voyez-vous ! dans la situation où je me trouve... ce serait horrible. — Dites-moi, — n'avez-vous jamais entendu dire qu'il est des montagnes dont la

Digitized by Google

surface est calme et froide, — et qui, — tout-à-coup, — un beau matin, se réveillent en éruption; — se réveillent volcans...?

LA BARONNE.

Oui, oui. Eh bien!

JULES.

Eh bien! — Moi, moi qui vous parle; — moi qui vous prends les mains; moi qui suis à vos genoux; moi qui baise vos pieds; moi qui voudrais être votre esclave; — moi, oui moi, — je suis comme ces montagnes... Je m'étais endormi un soir, insensible, et je me suis réveillé en feu!...

LA BARONNE, suffoquée.

Quel malheur — vous est donc...

JULES, l'interrompant.

Quel malheur? — Vous avez raison, c'est un grand malheur, madame.

LA BARONNE.

Ah! vous êtes cruel de me laisser attendre ainsi une parole. Dites-moi donc, au nom de Dieu! — mais dites-moi donc, — qu'est-ce que vous avez? je veux le savoir.

JULES.

Vrai?

LA BARONNE.

Oui.

JULES, à mi-voix.

Je vous aime!

Digitized by Google

LA BARONNE, se levant.

Malheureuse que je suis! oh!

(Elle court à sa chambre, dont elle referme la porte sur elle. — Elle rentre un moment après.)

Il est parti! il est parti! Jules! où es-tu donc? — Tu m'aimes? tant mieux!... Oh! et cette lettre! cette lettre! je l'ai envoyée trop tôt... Cette lettre qui est chez lui et qu'il lira demain! — Que pensera-t-il de moi qui écris à un homme que je l'aime? que pensera-t-il de moi? — Jules! vous m'avez parlé trop tard...

(Un court silence. — Prenant la fiole.)

Oui, oui, je n'ai qu'à mourir. — Je mourrai.

LA VICOMTESSE DE SAINT-MARC, entrant.

Bonjour, petite amie! — Je viens vous chercher pour aller faire un tour au bois, si vous voulez.

LA BARONNE.

Non, non. — Merci, ma bonne vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Dieu! qu'avez-vous donc? vous voilà toute suffoquée! Que vous arrive-t-il?

LA BARONNE.

Rien... ce n'est rien. Ce sont des palpitations.

LA VICOMTESSE.

Est-ce M. Jules de Pragues qui vous a fâchée!

LA BARONNE, rougissant.

M. Jules de Pragues? — Comment cela? — Que voulez-vous dire, madame?

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Je viens de le rencontrer à votre porte, tout hors de lui, ne sachant ce qu'il faisait ni ce qu'il disait. — Il a failli renverser mon domestique pendant qu'il ouvrait ma portière.

LA BARONNE, avec sang-froid.

C'est singulier! il sort d'ici. Il était très-calme cependant.

LA VICOMTESSE, riant.

Il est amoureux de vous probablement, ma chère petite.

LA BARONNE.

Est-on ainsi quand on aime?

LA VICOMTESSE.

Certainement.

LA BARONNE, à part.

Dieu soit donc béni!...

A la vicomtesse.

Merci! je suis un peu indisposée. Je ne sortirai pas.

LA VICOMTESSE.

Petite capricieuse!

Digitized by Google

Un salon chez Jules de Pragues.

JULES DE PRAGUES, *seul.* — *Puis* UN PORTIER.

Je le lui ai donc dit! Dieu! que cela m'a coûté! Je croyais que je n'oserais jamais! Qu'il m'a fallu combattre avec moi-même pour en venir là! C'est fait. — Comme elle m'a reçu moi et mon amour! Quelle dérision d'être insensible à une passion aussi ardente! Elle s'est enfuie dans sa chambre. J'aurais dû l'y suivre peut-être. J'aurais dû... Bah! quel plaisir peut-il y avoir à prendre une femme de force? une femme qu'on aime,

Digitized by Google

surtout! — Penser qu'on l'aime, et qu'au moment où on voudrait qu'elle le crût et qu'elle y répondit, — penser qu'alors elle vous repousse et vous rejette.... — Il y a de quoi dégoûter! — Je l'aime beaucoup cependant!...

Comme cela a été subit en moi! Je n'en suis pas revenu encore. Je suis encore étourdi du coup. Je me suis surpris plusieurs fois, depuis deux jours, à douter même de mon existence.

C'est extraordinaire....

(Il approche de sa cheminée.)

Une lettre pour moi? Qu'est-ce que cela? On ne m'a rien dit en bas. — Voyons.

(Il ouvre.)

Un petit billet ouvert et une lettre cachetée! — Que dit le billet?

(Il lit.)

« Monsieur,

» Je compte assez sur votre discrétion et votre *hon-*
» *neur,* pour être convaincu que vous voudrez bien, —
» à ma prière, — n'ouvrir cette lettre que demain à
» midi. »

Que diable ceci veut-il dire? — C'est une écriture de femme, à ce que je crois. — Je ne connais pas cette écriture cependant. Ce n'est pas quelqu'un que je con-

Digitized by Google

naisse qui m'écrit cela. Vraiment, depuis quelques jours, je rêve; — je tombe de songe en songe. — J'ai bien envie d'ouvrir cette lettre. — Si ce n'était le mot — *honneur,* qui est souligné, je crois que je n'attendrais pas à demain.

(Il relit le billet.)

Allons! soit. Aimable inconnue ou inconnu, comme vous voudrez, nous vous obéirons. Il faut cependant que vous ayez compté beaucoup sur ma patience. — Vous avez bien fait, ma foi, de souligner le mot — *honneur.*

(Il sonne. — Monte le portier.)

JULES.

Qui vous a remis cette lettre?

LE PORTIER.

Monsieur, c'est un domestique que je n'ons jamais vu.

JULES.

Quelle livrée avait-il?

LE PORTIER.

Il en avait pas du tout.

JULES.

Et comment vous a-t-il remis cela?

LE PORTIER.

Il m'a rien dit du tout. — Il m'a remis la lettre sans souffler un mot, sans saluer; oui, monsieur, sans lever

Digitized by Google

son chapeau; — si bien, que j'ai dit : — En voilà un qu'est encore fameusement malhonnête!

JULES.

Et vous ne savez pas qui il est?

LE PORTIER.

Non, monsieur.

JULES.

C'est drôle! — Allez.

LE PORTIER.

Gn'y a pas un quart-d'heure, il est revenu la chercher. — Monsieur le portier, qui m'a dit, — en levant son chapeau cette fois, — rendez-moi la lettre que je vous ai remise. — Non, que je lui ai dit; vous ne l'aurez pas. Je l'ai, — je la garde. — Il a voulu crier. Quand j'ai vu ça, je lui ai dit que vous l'aviez déjà; et voilà qu'a été fini. Il n'a pus soufflé.

JULES.

Ah! — C'est singulier!

LE PORTIER.

Oui, c'est farce tout de même... Et monsieur ne sait pas....

JULES.

Allez, allez.

LE PORTIER.

C'est pas mal extraordinaire tout de même que.... monsieur....

(Il fait trois pas à reculons et sort.)

Digitized by Google

JULES seul, après un moment de réflexion.

Non. — Je ne succomberai pas à la tentation. Je résisterai. — Je n'ouvrirai cette lettre que demain.

Digitized by Google

Un salon chez la baronne de Belli.

LA BARONNE DE BELLI, *seule.*

Finissons-en ! finissons-en ! C'est à en mourir de honte ! c'est à n'avoir pas le temps de s'enfoncer un poignard dans la poitrine ou de boire du poison, tant la mort est proche !... Quelle complication d'événemens étranges et de fatalités ! — Oh ! que n'a-t-il parlé plus tôt ! que n'a-t-il dit plus tôt ce mot si doux et si fatal : Je vous aime ! — Si j'avais été moins pressée de lui envoyer cette lettre maudite ! Mais non... quelque chose

Digitized by Google

m'y poussait. La destinée voulait s'accomplir. Elle est accomplie. Dieu doit être content....

Tout est fini maintenant; je voudrais reculer que je ne le pourrais pas. J'aurais peur de mourir, qu'il me faudrait étouffer ma peur et me précipiter la tête la première dans l'abîme; car, de toutes les manières, je suis perdue : — perdue, si je meurs; — perdue, si je vis car je serai déshonorée.

(Un moment de silence.)

Il verra que je l'aimais avant qu'il m'aimât, et cela le dégoûtera sans doute; il en parlera peut-être! Le domestique racontera ce qu'il a fait. — Oh! à propos; quelle fatalité encore que cette lettre ait été remise si vite à son adresse! — La vicomtesse de Saint-Marc nous a vus tous deux; elle a deviné. — Elle est bonne, il est vrai; elle m'aime; mais elle est vieille et causeuse...

Oh! oui, je suis perdue; cela se saura. Que dira-t-on dans le monde? — Je passerai pour...

Non, non, je ne vivrai pas.

Je l'aime pourtant bien, ce pauvre Jules! je l'aime pourtant bien !... Depuis qu'il m'a avoué de l'amour, il me semble que je l'aime cent fois plus encore! — C'est horrible de se quitter ainsi! — S'il m'aime d'amour, quelle douleur va être la sienne demain en s'éveillant, en lisant ces lignes tracées par moi! — Pauvre jeune

Digitized by Google

homme! pauvre Jules! Le ciel m'est témoin qu'avant de mourir, je pleure sur toi! car il n'est que toi que j'aime au monde, vois-tu! il n'est rien que toi. Si quelqu'un pouvait m'empêcher de mourir, ce ne serait que toi.

(Elle prend la fiole d'opium.)

Demain, tout sera fini. — Ceci dans mon corps, et il ne sera plus question de rien. — Amour, douleur, avenir, tout sera brisé, flétri, anéanti. — Demain, plus rien. — Mais lui, — lui! il vivra encore; il sera encore beau et jeune; les femmes le regarderont, tandis que moi je serai sans vue pour sa beauté, sans oreilles pour ses douces paroles, sans mains pour ses mains. — D'autres que moi auront tout cela. — D'autres qui l'aiment moins que moi; qui l'aiment par amour-propre et vanité; qui l'aiment aujourd'hui et ne l'aimeront plus demain; pendant que moi, je l'aurais aimé l'éternité tout entière, s'il avait voulu....

(Elle pose sa fiole. — Elle réfléchit.)

Eh bien! voyons; pourquoi pas? Si j'attendais un jour?... Demain il saura mon amour; il viendra; — je lui ouvrirai mes bras, que je refermerai sur lui, — et nous oublierons le reste du monde pour nous faire un ciel! — Oh!!...

Une heure! une heure avec lui! une heure à nous deux! — seuls, parlant tout bas, n'ayant qu'un mot à la bouche! — Oh!... une heure à nous! L'enfer après! —

Digitized by Google

Mais il ne voudra peut-être pas mourir avec moi, lui? Soit. Qu'importe? J'aurai eu dans ma vie une heure d'arrachée à la fatalité, une heure du paradis.... une heure à moi! toute à moi! toute à mon amour, — au délire, — à la folie! — Une heure... Mon Dieu! n'est-ce pas le moins que puisse te demander un de tes enfans? S'il y a la damnation après, tant pis; je la brave. — J'aime, je suis aimée; je serai heureuse... Je veux défier le sort un jour; le lendemain, je me tuerai.

(Elle reprend la fiole.)

Mais demain, si je ne voulais plus; — si je n'osais plus; — si je n'en avais plus la force; — si j'étais vaincue par l'amour; — s'il m'en empêchait, lui, que deviendrais-je? Il faudrait vivre; il faudrait vivre avec une tache d'infamie sur le front!

Non, non, cela ne sera pas. Je n'oserais plus le regarder en face après. J'aurais honte devant lui. Et, — s'il venait à ne plus m'aimer un jour; s'il venait à se lasser de moi, à me sacrifier pour d'autres femmes! — que deviendrais-je? Car enfin, il m'aime; — mais m'aimera-t-il toujours? S'il sentait comme je sens, oui, sans doute. — Mais non, il sent en jeune homme, en coureur de femmes, en fou... Aux premiers pas, il serait las de moi; moi, je l'aimerais plus qu'aujourd'hui encore, et alors!... alors, que faire? — Mourir. Mais mourir ulcérée, tandis qu'à présent je meurs contente en

Digitized by Google

pensant qu'il m'aime, — qu'il me regrettera, qu'il me gardera dans son souvenir une place douce et sacrée,— une place à part. Je meurs sans dégoût pour moi-même, sûre d'être bien reçue par Dieu, que je pourrai là-haut prier pour lui. Je meurs vertueuse, sans remords, sans crime. — Je meurs presque heureuse...

(Elle débouche sa fiole, la porte à sa bouche et s'arrête.)

Faut-il?... Oui... — Non. Faut-il? — Oui...

(Elle avale et jette la fiole au loin.)

C'est fini, c'est fini. — Voilà qui est tout-à-fait fini. Il n'y faut plus penser. — Je vais m'endormir du sommeil des morts. — Jules! Jules! souviens-toi de moi! Je souffrirais sous la terre si tu m'oubliais... Jules! adieu, Jules! — Où es-tu maintenant? au bal. — Et moi, je meurs ici pour toi.

Il est une heure du matin. — Demain, à midi, tu sauras tout, et moi, je serai froide et morte. Si tu pleures, je ne t'entendrai pas, je ne le verrai pas; tant mieux, car cela me ferait trop de mal. — Pleure bien pourtant, mon Jules! pleure; j'emporterai tes pleurs au ciel avec moi; je les garderai, je les... Jules! je vous ai aimé beaucoup.... Oh!... je n'en puis plus... Dieu! quelle sueur! quel frisson! C'est... qu'est-ce donc?...

(Elle se jette sur son lit.)

Je suis tremblante. — J'ai la fièvre. — Jules! ah! — c'est fini! — Mon pied ne touchera plus la terre. La

Digitized by Google

terre ne me portera plus, elle me dévorera, et le monde sera encore ce qu'il est à présent. — Moi de plus ou de moins.... Ah! je souffre.... Jules!.... demain à midi.... Oh!!..

(Elle s'endort.)

Digitized by Google

EPILOGUE.

Vingt Ans après.

Un salon chez Jules de Pragues.

JULES DE PRAGUES. — SOPHIE DE PRAGUES. — Puis ALFRED et VICTOR.

SOPHIE.

Ce que vous me contez là est terriblement romanesque.

JULES.

Ce n'est rien encore. — Le lendemain j'ouvris la lettre. Elle était conçue en ces termes :

« Je suis morte maintenant... je suis morte de votre

Digitized by Google

» main, empoisonnée avec votre opium...; je vous ai-» mais. »

SOPHIE.

Je vous dispense de me conter le reste, mon cher époux. Je devine la fin de votre histoire.

JULES.

Comment cela?

SOPHIE.

Certes, ça n'est pas bien difficile à prévoir.

JULES.

Je vous garantis que vous vous trompez.

SOPHIE.

A d'autres...

JULES.

Encore une fois, ma chère Sophie, vous êtes assurément dans l'erreur.

SOPHIE.

Vous faites très-bien de dire ainsi. Je vous en sais gré.

JULES.

C'est par trop fort! — Voyons! Sophie, puisque vous êtes si savante, dites comment vous croyez que cela finit.

SOPHIE, riant.

Mon Dieu! d'une manière toute simple.

JULES.

Mais encore....

Digitized by Google

SOPHIE.

Ne faites donc pas l'innocent....

JULES.

Parlez, je vous en prie.

SOPHIE.

Eh bien ! quoi ?

JULES.

Dites-moi quelle est la fin que vous supposez à cette étrange aventure.

SOPHIE.

C'est bien simple. — Le lendemain, vous avez ouvert la lettre qu'elle vous avait écrite, où elle disait qu'elle vous aimait. Alors, sur-le-champ vous avez couru chez elle. — Comme vous lui aviez fait une déclaration la veille, elle n'avait pas pris d'opium ; vous l'avez trouvée vivante, et...

JULES.

Quoi ? et...

SOPHIE.

Et... et... Cela s'entend bien tout seul, il me semble.

JULES.

Ce que vous supposez n'est pas arrivé.

SOPHIE.

Oh ! par exemple !...

JULES.

En voici la cause.

SOPHIE.

Voyons !

Digitized by Google

JULES.

C'est que quand j'arrivai chez elle, je ne la trouvai plus.

SOPHIE.

Ah!

JULES.

Mon Dieu! oui.

SOPHIE.

Et pourquoi donc?

JULES.

Vous savez qu'au bal où elle me demanda de l'opium, j'en avais parlé à madame de Rène. — Madame de Rène m'avait supplié de ne pas lui en donner, prétendant que cela était fort dangereux à cause de l'exaltation de sa tête; — de sorte que je lui avais tout simplement porté du sirop.

SOPHIE.

Eh bien!

JULES.

Eh bien! elle aura probablement cru que j'avais ouvert sa lettre avant l'heure, et que je l'avais trompée exprès pour abuser de son secret. — Bref! elle était partie le matin même.

SOPHIE.

L'étrange femme que celle-là!

JULES.

J'ai couru l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la moitié

Digitized by Google

du monde, enfin, pour la retrouver, elle et son mari ; impossible.

SOPHIE, avec un sourire.

Et c'est en désespoir de cause que vous m'avez épousée.

(On entend des cris d'enfans, — des pleurs, — des trépignemens.)

Qu'est-ce que c'est ?

ALFRED, entrant.

Papa, faites finir Victor qui me bat.

VICTOR.

Maman, ça n'est pas vrai ; c'est lui....

GERMAINE D'AIGUE-MORTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE FILS DU PACHA.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE FILS DU PACHA.

Il y a environ un siècle, un Tartare, après avoir traversé plusieurs rues étroites et tortueuses d'Adana, entrait dans un café du bazar pour y prendre quelque peu de repos. Il venait d'Alep, et, aussi rapide que le Kurde qui s'obstine à la poursuite d'une riche caravane, il avait franchi tout ce trajet, ne s'arrêtant que le temps nécessaire pour changer de chevaux; l'air grave et insouciant, il ne s'était occupé, pour charmer les ennuis de la route, que de sa pipe, qui figurait pendante à côté de son sabre, quand par hasard il ne fumait pas; alors

Digitized by Google

il chantait sur un air monotone et mélancolique la longue complainte d'un amant que les rigueurs de son inhumaine avaient rendu plus jaune que le safran. Il allait à Constantinople, et sa mission jusqu'alors avait été un mystère impénétrable pour tous les curieux qu'il avait rencontrés, malgré leurs questions opiniâtres, auxquelles il ne répondait que par un couplet de l'interminable complainte. Seulement, lorsqu'à la poste on l'aidait à transporter sur sa nouvelle monture la charge qu'il portait, on aurait pu lire une subite expression d'horreur sur le visage de ceux qui lui rendaient ce service, car, à la légèreté significative de ce dépôt, ils avaient compris que ce n'était pas de l'or qui allait enrichir le trésor du sultan, mais une tête destinée à orner l'entrée de son palais.

Le Tartare avait déjà étendu silencieusement son tapis dans un des coins du café, et se préparait à s'y coucher après avoir fait de son dépôt un oreiller, lorsqu'un homme vêtu à l'albanaise l'appela par son nom. Il se retourna subitement, et promena ses regards sur la nombreuse réunion qui était occupée en ce moment à échanger des bouffées de fumée, et ne tarda pas à reconnaître un ancien camarade que depuis longtemps il avait perdu de vue. Cette rencontre lui fit abandonner la taciturnité qu'il avait conservée jusqu'alors, et les deux amis se livrèrent à une conversa-

Digitized by Google

tion animée à laquelle les habitués du café s'empressèrent de prêter une oreille discrètement attentive.

« Tu le vois, Osman-Aga, dit le Tartare à son ami après s'être assis auprès de lui et avoir reçu une pipe que celui-ci venait de charger à son intention, tu le vois, le proverbe a raison, les montagnes ne se rencontrent pas, tandis que les hommes se rencontrent. Mais, mon fils, depuis que nous vivons séparés, il ne paraît pas que ce soit la fortune que ni l'un ni l'autre nous ayons rencontrée.

— Que veux-tu? reprit Osman-Aga, d'un air sentencieux; la vie est un narghileh qui se fume sans peine un jour, tandis qu'un autre on n'en tirerait pas une gorgée de fumée, y mettrait-on tout le feu destiné à brûler les infidèles dans la maison du diable. J'ai passé par bien des épreuves, mon enfant, depuis que nous nous sommes quittés. — Tu te rappelles sans doute les mille sequins que je trouvai dans la ceinture de cet émir persan dont je portai la tête à Daoud-Pacha, qui commandait l'armée où nous servions ensemble. Eh bien, j'allai avec ce trésor à Constantinople, résolu à mener désormais une vie paisible. J'ouvris un café près de la mosquée du sultan Suleïman, où je recevais d'anciens amis, de braves compagnons d'armes. Il y eut dans ce temps une révolte parmi les janissaires; et, lorsqu'elle fut apaisée, le croiras-tu? on prétendit

Digitized by Google

que mon café servait de rendez-vous aux séditieux et aux mécontens. En conséquence il fut détruit, et j'aurais été pendu si je n'avais pris la fuite. Je vins à Damas, je me présentai au pacha, que j'avais connu; il me retint à son service; je me poussai dans ses bonnes grâces, et un beau jour il m'envoya gouverneur à Hamma. Ah! mon ami, la jolie ville! quels beaux jardins sur les rives de l'Oronte! Des roues hautes comme des maisons pour les arroser. Et les Rayas et les Juifs riches comme des Sarafs de la Porte. Je gouvernais comme un véritable vesir : les prisons étaient toujours pleines, et mon khrasnè grossissait à vue d'œil. Je m'entendais avec le cadi, car il faut toujours partager avec les renards à large kaouk. Enfin j'étais devenu assez riche pour traiter directement avec la Porte, et lui acheter un bon gouvernement, lorsque le pacha, jaloux de ma prospérité, tomba inopinément au milieu de mon seraï. Il venait, disait-il, mettre un terme à mes exactions, et rendre aux pauvres le bien dont je m'étais engraissé. A mon tour je fus jeté dans une prison, mis à la torture, et forcé de déclarer et de rendre toutes mes richesses, moyennant quoi j'eus la vie sauve. Les biens sont la rançon de la vie, dit-on; cependant je manquai d'être massacré par le peuple lorsque je quittai la ville. Le pacha partit avec mon trésor, laissant à ma place un chien encore plus affamé que moi. Enfin je suis venu ici,

Digitized by Google

je me suis mis au service du gouverneur de cette ville, où j'ai repris, sans regret et sans orgueil, le bâton de simple Kawas, attendant que le destin m'envoie des jours meilleurs.

—Que Dieu le fasse! répondit le Tartare, qui, pendant cette longue narration, écoutait de toutes ses oreilles et fumait de tous ses poumons. J'en veux au sort de ne m'avoir pas conduit à Hamma pendant le temps de ta prospérité; tu m'aurais nommé le chef de tes Tartares, et peut-être, en retour, t'aurais-je donné quelques bons conseils. Le Malah peut en recevoir d'un Bohémien. Quant à moi, après notre séparation je me suis fait Tartare, et Tartare je suis resté. J'ai ma maison à Alep, et je passe les trois quarts de ma vie sur la route de Constantinople.

—Ah! tu es un des Tartares d'Alep, dit Osman-Aga; tu es donc au service d'Ismaël-Pacha, brave et généreux vesir!

—Oui, répondit le Tartare, c'était un brave et généreux vesir; il n'y a pas plus de dix jours que je le rencontrai, se promenant déguisé dans la ville; il s'arrêta devant moi, et, sans rien dire, il me donna une poignée de roubieh. Oh! oui, c'était un brave et généreux vesir, ajouta-t-il après une assez longue pause pendant laquelle il regardait d'un air mélancolique la fumée qui s'échappait de sa bouche et montait en tournoyant au-dessus de sa tête.

Digitized by Google

— Que dis-tu, c'était un brave et généreux vesir? Est-ce que le scheik a quitté la dervicherie? demanda avec inquiétude Osman-Aga.

—Non, mais il en a été chassé, répondit le Tartare. Que Dieu te conserve, mon enfant! quant à Ismaïl-Pacha, il a fait ses dernières ablutions; et tiens, ajouta-t-il en montrant l'oreiller qu'il s'était préparé en entrant, sa tête est là; je la porte à Constantinople. Ce sera un beau moment pour le grand vesir, quand je la lui donnerai, car Ismaïl-Pacha et lui étaient ennemis implacables.

— Vraiment! reprit le judicieux Osman-Aga; c'est donc une bonne occasion pour toi: car s'il en est ainsi, tu peux compter sur une honnête gratification: cette tête te vaudra au moins autant que si tu portais les queues à un ancien pacha disgracié.

— Que Dieu le fasse! s'écria le Tartare.

— Amin! répondit Osman-Aga en appuyant longuement sur cette exclamation pour témoigner combien il partageait les vœux de son ami. Mais dis-moi donc, mon âme, comment a fini l'illustre vesir Ismaïl-Pacha. Le lion a-t-il succombé dans une embûche, ou bien dans un combat à force ouverte, vaincu par d'intrépides chasseurs?

— Je n'en ai encore dit un mot à aucune créature vivante, répondit le Tartare, en jetant des regards inquiets autour de lui; je craignais que mes paroles ne

Digitized by Google

retentissent à Alep ; mais aujourd'hui que je suis loin de la noble ville, je puis lever l'interdit que j'avais imposé à ma langue. Cependant, approche-toi, et parlons bas, car je ne veux être entendu que par des oreilles amies : tu sais le proverbe, « paroles bruyantes, paroles de fou, » et notre tête répond souvent pour notre langue. » Cela dit, le Tartare aspira trois gorgées de fumée, prit l'attitude imposante d'un homme qui a un récit à faire, et continua ainsi à voix basse : « Il y a plus de deux mois, c'était un vendredi, avant la prière, un derviche se présenta chez le kiahia, s'assit sur son divan, et se mit à chanter quelques chansons persanes. Il allait se retirer, lorsque le kiahia lui donna une pièce d'or. — J'accepte cette aumône, dit alors le derviche ; mais en échange acceptez ce papier ; il sera pour vous un talisman qui vous portera aux plus hautes faveurs du sort si vous savez vous en rendre digne ; puis, il se retira gravement, laissant sur le divan un paquet recouvert d'une toile grossière mais soigneusement cachetée. Le kiahia, croyant que c'était quelque amulette comme en ont ordinairement les derviches, n'y fit pas grande attention et se rendit à la mosquée. Cependant, le soir, poussé par la curiosité, il ouvrit le paquet du derviche, et quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il y trouva deux firmans du Grand-Seigneur ! Le premier lui ordonnait de mettre à mort Ismaïl-Pacha son maître, et le second

Digitized by Google

lui conférait le gouvernement d'Alep. Je crois que dans ce moment il eût mieux aimé voir son harem profané et toutes ses femmes exposées sans voile au milieu du bazar, que d'être chargé d'une pareille mission. Cependant, comme c'était un homme d'une grande prudence, il pensa, après mille réflexions, que le prétendu derviche pourrait bien n'être que le diable lui-même, et les deux firmans que des piéges pour le perdre; il n'en douta bientôt plus, lorsqu'après avoir fait toutes sortes de recherches pour retrouver le derviche, personne ne sut ce qu'il était devenu; il avait disparu comme une bouffée de fumée; aussi le kiahia cacha soigneusement les deux firmans, et n'ouvrit la bouche à qui que ce fût de ce qui lui était arrivé. Mais à quoi sert la sagesse de l'homme contre les arrêts du destin? Les deux firmans étaient de vrais firmans, et le derviche un émissaire de la Porte, qui, voyant ses ordres méconnus, envoya un nouveau firman à Alep, mais cette fois-ci adressé au pacha et portant arrêt de mort contre le kiahia. Ismaïl, étonné d'un pareil ordre, fit venir son kiahia, lui déclara le danger qui le menaçait. A cette nouvelle, celui-ci, furieux, animé par une subite résolution, sans laisser achever le pacha, s'élança sur lui, le perça de vingt coups de yatagan, anéantit le firman qui ordonnait sa mort; et puis, montrant ceux que le derviche lui avait apportés, et qu'il tenait tou-

Digitized by Google

jours cachés sur son sein, il se fit proclamer gouverneur d'Alep, et me chargea de porter à Constantinople la tête de sa victime. »

Le Tartare se tut après ce récit, et les deux amis se regardèrent quelque temps en silence. Après quoi, Osman-Aga s'écria, plein d'enthousiasme :

« Il faut avouer que la Sublime-Porte est bien habile ; elle sait toujours arriver à ses fins : les sept rois du Frankistan, à eux tous, n'ont pas la moitié de sa prudence. »

Pendant que nos deux amis se faisaient ainsi de mutuelles confidences, ils n'avaient pas remarqué qu'une espèce de soldat était couché sur un tapis étendu derrière eux : c'était un jeune homme encore imberbe. Une heure avant l'arrivée du Tartare, il était entré dans le café, le visage pâle et paraissant accablé de fatigue et de sommeil. Sans ouvrir la bouche, il s'était couché, et commençait à dormir quand il fut réveillé par l'apparition du Tartare, dont il avait d'abord écouté les discours avec indifférence ; mais son attention avait paru excitée au plus haut degré lorsqu'il avait entendu les noms d'Alep et d'Ismaïl-Pacha. Puis, à la nouvelle de la mort de ce vesir, l'expression de la plus vive douleur avait décomposé tous ses traits. Il était retombé sur son tapis comme accablé par les angoisses qui déchiraient son âme. Cependant une sombre énergie paraissait rem-

Digitized by Google

placer peu à peu la douleur inerte qui, un moment auparavant, le possédait tout entier, et semblait lui inspirer une résolution froide et immuable. Du moins, lorsque le Tartare eut achevé son récit et que le gouverneur destitué eut terminé son exclamation, le jeune homme s'avança vers eux, le visage pâle, mais calme :

« Tatar-Aga, dit-il, vous allez à Constantinople?

— Si Dieu le veut, répondit le Tartare.

— Et consentiriez-vous, reprit le jeune homme, à vous charger d'un compagnon de voyage qui vous donnerait plus de sequins que d'embarras?

— Enfant! s'écria le Tartare avec un sourire dédaigneux; serait-ce toi qui prétendrais être de force à suivre Khalil-Aga, Tartare d'Alep? Autant vaudrait chercher à surpasser la course de la gazelle. Mais, mon âme, je serais obligé de te laisser sur la grande route avant la fin de la première journée.

— Vieux pélerin, reprit le jeune homme, ne fais pas de longs discours : oui ou non, c'est la réponse d'un homme. Ecoute-moi : voici cinq cents piastres que je vais te donner; en retour, tu te chargeras de toutes les dépenses de la route, tant que je pourrai te suivre; dès que je ne le pourrai plus, tu poursuivras ton chemin sans t'inquiéter de moi, et les cinq cents piastres seront à toi.

— Machah-allah, répondit le Tartare en comptant et

Digitized by Google

examinant les pièces d'or qu'il venait de recevoir, tu parles mieux que l'Imame du Grand-Seigneur. Je suis de ton avis; en affaire comme en route, il faut prendre le plus court chemin. Tes paroles sont de bon aloi, tes sequins d'un bon titre; donne-moi la main, et que l'affaire soit terminée. Ah çà, le soleil va se coucher, la lune ne se lèvera qu'une heure avant la moitié de la nuit; profitons pour dormir de ce temps où les chemins sont plus noirs que la barbe d'un arabe; car nous ne nous arrêterons plus qu'une fois d'ici à Constantinople. »

Cela dit, il s'approcha de son ami Osman, prit congé de lui, en lui promettant de le revoir à son retour, chargea le maître du café d'aller chercher à la poste les chevaux nécessaires pour son départ une heure avant le lever de la lune, puis se coucha sur son tapis, et ne tarda pas à s'endormir profondément.

Le jeune homme alla aussi s'étendre sur le sien; mais, quoiqu'il conservât une immobilité complète, il paraissait plutôt livré à ses réflexions qu'au sommeil.

Tandis qu'ils dormaient tous les deux, ou paraissaient dormir, les habitués du café se succédaient sans interruption. Ce fut surtout une demi-heure après que le muezzim de la mosquée voisine eut annoncé le coucher du soleil que la réunion devint plus nombreuse. Le maître du café alluma deux petites lampes suspen-

Digitized by Google

dues au plafond, pâles étoiles que des flots de fumée ne tardèrent pas à rendre plus pâles encore. Les pipes, les narghileh, les tasses de café circulaient avec rapidité; le silence n'était interrompu que par des exclamations que ce plaisir silencieux arrachait à ces honnêtes musulmans :

« Ah! mon Dieu! que vous êtes grand! — que vous êtes généreux dans vos bienfaits! — Ne privez jamais votre esclave de la rosée de votre munificence. — Louanges éternelles à celui qui est et qui sera toujours! »

Puis, ils retombaient bientôt dans leur taciturnité habituelle, se mettant plus en dépense de fumée que de paroles.

Cependant, lorsque la voix du muezzim, solennelle et religieuse, se fit entendre pour la seconde fois, invitant les fidèles à la dernière prière du jour, la grave réunion s'écoula peu à peu, et il n'y eut bientôt plus dans le café que le maître, le Tartare et son nouveau compagnon.

Le maître du café, après avoir mis en ordre ses pipes et ses narghilehs, étendit son tapis sur le pavé, fit sa prière, ferma sa boutique, et sortit pour aller exécuter les ordres du Tartare.

Le jeune homme, se voyant seul, se leva avec précaution, alluma une bougie, s'approcha du Tartare,

Digitized by Google

qui dormait profondément, et tira doucement une ceinture en cuir où une paire de pistolets était attachée. Il les examina avec soin, et, les trouvant amorcés, il jeta la poudre contenue dans le bassinet, détacha un morceau de la bougie et s'en servit pour boucher entièrement la lumière des deux pistolets; puis il les amorça de nouveau, les replaça dans la ceinture, qu'il remit où il l'avait trouvée, et il alla se coucher sur son tapis.

Une heure après, un bruit lointain se fit entendre: c'était le pas de plusieurs chevaux dont les pieds retentissaient sur le pavé. La porte s'ouvrit et le maître du café entra, et, s'approchant du Tartare:

« Tatar-Aga! s'écria-t-il, réveillez-vous; la lune se lève resplendissante comme une jeune fille géorgienne à la face rubiconde. Les chevaux sont prêts, votre pipe est chargée et le café est sur le feu.

— C'est bien, répondit le Tartare à moitié endormi, mais n'acceptant pas moins la pipe que lui présentait son hôte; aussi vrai que j'ai obtenu, par la rapidité de ma course, plus de vingt pelisses d'honneur, j'aurais consenti qu'il y eût deux Ramadans cette année, à condition que je pusse dormir librement toute cette nuit; mais je n'ai déjà que trop dormi.... » Et il se dirigeait vers le tapis du jeune homme pour le réveiller, lorsqu'il le trouva debout, déjà prêt à partir. « Machah-

Digitized by Google

allah ! mon fils, s'écria-t-il avec étonnement, tu es plus vigilant qu'un muezzim. Fumons une pipe, buvons une tasse de café, et montons à cheval. »

Une demi-heure après ils étaient sortis des murs d'Adana, accompagnés d'un surudji, espèce de guide fourni avec les chevaux par la poste.

Le jour allait poindre, et déjà nos voyageurs étaient engagés dans les défilés du Taurus ; au milieu des horreurs de ce passage, ils suivaient un torrent fougueux qui grondait au fond d'un précipice, tandis qu'à droite et à gauche, et à douze cents pieds au-dessus de leur tête, s'élevaient de gigantesques rochers, dont les fentes laissaient échapper des pins centenaires, dont le faîte était couronné de forêts vierges, retraite inaccessible à l'homme. Là, des blocs immenses, ébranlés par la main du temps, épouvantent le voyageur par la trace d'une chute encore récente ; ici des chênes, au pied desquelles les caravanes avaient allumé du feu, étaient tombés au-travers du chemin après un lent incendie de plusieurs jours ; puis le défilé se resserre, les rochers immenses se rapprochent et semblent se toucher ; la lumière ne s'y glisse qu'à peine, la voix seule du torrent se fait entendre. C'est un lieu d'une expression formidable, où l'homme se sent misère et néant, où la puissance du Seigneur semble se révéler dans toute sa majestueuse solennité.

Digitized by Google

C'est là que le jeune compagnon du Tartare sortit du profond accablement où il était resté plongé depuis son départ, et, comme s'il eût tout-à-coup entendu un signal mystérieux, il s'approcha du guide, et, d'un coup de pistolet, il l'étendit par terre; sa victime aurait roulé dans le torrent si un tronçon d'arbre ne l'avait retenue sur le bord de l'abîme.

A ce spectacle, le Tartare resta un instant comme anéanti; mais, voyant que le jeune homme marchait contre lui, il prit ses armes et se prépara à combattre un ennemi dont il ne pouvait encore expliquer la haine. Il lui tira, mais en vain, ses deux pistolets :

« Ruse infernale! s'écria-t-il en saisissant son sabre.

— Si tu fais un mouvement, tu es mort, lui dit alors le jeune homme en le mettant en joue; mais je préfère avoir un moment de conversation avec toi; écoute-moi donc. »

Le Tartare, trahi par ses armes, ne voyant plus de chances de salut que dans la miséricorde de son ennemi, s'était appuyé contre le rocher, et, dans cette attitude résignée et pacifique, attendait que les discours du jeune homme lui apprissent s'il y avait encore pour lui à espérer.

« Il faut que tu saches d'abord qui je suis, continua le jeune homme avec une froide énergie. Je suis fils d'Ismaïl-Pacha; j'appris, étant à Brousse, où je vivais

Digitized by Google

obscurément dans la maison de mon oncle, l'orage qui menaçait mon père; je partis aussitôt pour Alep, afin de le prévenir; mais il était trop tard. Je te rencontre à Adana, et tes discours éteignent tout espoir dans mon âme. Mais cette tête que tu as avec toi, c'est la tête de mon père. Elle est destinée à figurer devant la Porte de félicité avec un écrit qui annoncera au peuple qu'Ismaïl-Pacha est un traître. Penses-tu que je te la laisse porter à Constantinople?

—Bey-Effendi, répondit le Tartare avec l'anxiété d'un homme qui se voit entraîné sur le bord d'un précipice, je vous la rendrai, cette tête, au risque d'être empalé; je renoncerai à ma mission; je dirai que des voleurs m'ont dépouillé : aussi vrai qu'il n'y a que deux temples sur la terre, qu'un seul Dieu dans le ciel et qu'un calife parmi les hommes, votre nom ne sortira jamais de mes lèvres..., et la tête de votre père, sur qui soit la miséricorde de Dieu, n'ira pas orner l'entrée du palais impérial.

— Je le crois bien, répondit Ismaïl-Bey. Donne-moi donc cette tête qui devait servir de jouet au noble Sadr-Azim. » Et il reçut du Tartare le sac où elle était enveloppée. « A présent, continua-t-il, tu vas me donner les dépêches où l'on raconte à la Porte par quelle trahison on est parvenu à égorger le lion comme un misérable agneau. »

Digitized by Google

Le Tartare tira d'une des poches de sa pelisse plusieurs lettres enfermées dans un morceau de satin rouge, et les remit au jeune fils du vesir, en portant humblement sa main à ses lèvres et à son front.

« Ce n'est pas tout, continua Ismaïl-Bey; tu vas me donner ton long bonnet de feutre, la pelisse de tartare...» Et comme le Tartare hésitait : « Tu ne sais donc pas que je suis proscrit aussi moi. Le même firman qui demanda la tête de mon père demande encore la mienne. Cependant il faut que je vive pour venger mon père; il faut que j'aille à Constantinople pour voir le grand-vesir son bourreau. J'ai besoin d'un déguisement, j'ai besoin de ton nom, de tes vêtemens; je veux paraître à la Sublime-Porte sous ton costume et portant tes dépêches. »

Et le Tartare se dépouillait peu à peu de ses vêtemens, n'espérant plus se sauver que par une entière soumission aux ordres d'Ismaïl-Bey.

« Bien, dit le jeune bey en plaçant les habits du Tartare sur son cheval; mais il me manque encore quelque chose, ajouta-t-il en lançant sur lui un regard de tigre; ces lettres annoncent une tête: à la place de celle de mon père, il m'en faut une autre; qu'en penses-tu?

—Vous avez raison, seigneur, répondit le Tartare en balbutiant, car il voyait la mort inexorable s'approcher pas à pas de lui; notre guide est là étendu sur le che-

Digitized by Google

min ; si vous le désirez, je vais aller lui couper la tête et je vous l'apporterai.

— Je crois que tu veux rire, reprit Ismaïl-Bey au malheureux Tartare, pâle et respirant à peine; tu n'as donc pas remarqué que notre guide n'avait pas de barbe? Quand donc as-tu vu la tête d'un vesir de la Sublime-Porte sans barbe? Mais toi, tu as une belle barbe, une barbe digne d'un pacha.

— Noble fils d'un vesir! s'écria le Tartare éperdu, ne tuez pas une misérable créature du vrai Dieu; épargnez un pauvre homme qui est musulman comme vous, qui est votre frère..., qui prie au même temple, se tourne comme vous vers la mosquée. Ce n'est pas le sang d'un infidèle qui pèsera sur votre tombeau, c'est le sang d'un vrai croyant qui a fait son pélerinage et tourné sept fois autour de la sainte Caabah. Je ne me suis pas réjoui de la mort de votre père, qui aujourd'hui est au nombre des élus. On m'a ordonné de porter sa tête à Constantinople, et je l'ai portée aussi innocemment que ce cheval : j'aurais porté de même celle de son meurtrier s'il avait succombé. Nous autres Tartares, nous sommes chargés de firmans de la Sublime-Porte qui répandent tantôt la félicité, tantôt la désolation ; mais on ne doit pas nous demander compte de leurs effets, pas plus qu'au papier sur lequel ils ont été tracés, qu'au kalem qui a servi à les écrire, qu'à l'écrivain qui les a copiés.

Digitized by Google

— J'ai besoin de ta tête, » interrompit Ismaïl-Bey; puis, continuant avec une atroce ironie : « Ne devrais-tu pas être fier de penser qu'après ta mort, ta tête, la tête d'un misérable Tartare, ira orner la Porte de félicité comme celle d'un vesir? »

En disant ces mots, il armait tranquillement ses deux pistolets, savourant goutte à goutte le plaisir d'une première et misérable vengeance, comme prélude d'une vengeance plus éclatante.

Alors le Tartare se jeta à ses pieds, et, le suppliant avec toute l'énergie du désespoir :

« O toi! s'écria-t-il, qui es noble parmi tes rivaux, ne me tue pas comme un loup au milieu de ces affreux rochers, loin de ma famille, loin d'Alep la blanchâtre. Songe que mon corps, comme celui d'un vil animal, pourrirait ici sans sépulture; pas un ami ne viendrait le purifier, ainsi que l'exige notre sainte religion; il resterait impur, comme si c'était celui d'un chrétien, et ne servirait plus qu'à assouvir la faim du chacal. »

Et le jeune bey, cherchant à le repousser pour lui porter le dernier coup :

« Soumets-toi, lui dit-il, aux arrêts du destin : il était écrit que tu devais mourir ici, dans ce défilé; car il me faut ta tête, il me faut ton silence, il me faut ta mort.

— Oh! non, s'écria le Tartare, avec l'avidité d'un homme qui croit saisir une dernière voie de salut;

Digitized by Google

oh! non; tu ne me tueras pas ainsi, sans que je fasse ma prière; je suis en état d'impureté; il faut que je fasse mes ablutions : je ne puis prendre de l'eau qui gronde dans le torrent au fond de cet abîme; suis-moi, cherchons ensemble une source, et lorsque j'aurai fait mes ablutions, alors tu me tueras. »

Le bey se baissa, ramassa à terre une poignée de sable, et, la présentant au Tartare :

« Tiens, voilà pour tes ablutions. Ne connais-tu pas ce verset du livre sacré :

« O enfans d'Ismaïl! lorsque vous serez au désert, » privés d'eau, servez-vous du sable qui le couvre » pour faire vos ablutions? »

Le Tartare, à ces mots, bondit, en sifflant de rage comme une vipère, et sauta sur son sabre; mais à peine avait-il fait sortir la lame recourbée hors du fourreau, qu'il tomba atteint par une balle.

Ismaïl-Bey alla aussitôt lui couper la tête, la plaça toute sanglante près de celle de son père, se couvrit de ses vêtemens, jeta son corps, ainsi que celui du guide, dans le torrent, monta à cheval et continua sa route.

Arrivé à Koniah, il s'enferma dans une des chambres du khan, lava soigneusement la tête du Tartare, la sala et partit pour Constantinople.

Quelques jours après, Ismaïl-Bey, sous le costume du Tartare, faisait résonner ses bottes lourdes et fer-

Digitized by Google

rées sur les pavés d'une des salles du palais visiriel à Constantinople; il entrait dans le vestibule de la salle d'audience du grand-vesir, et traversait avec assurance les groupes de kawas de Tchiaouchs et de Tartares dont il était encombré, les uns prêts à exécuter sur place les ordres du lieutenant impérial, les autres n'attendant que son signal pour porter les firmans de la Sublime-Porte aux extrémités de l'empire. L'arrivée du nouveau venu attira sur lui l'attention générale, et surtout celle des Tartares, qui s'étonnaient de trouver un homme et un visage inconnus sous le long bonnet de feutre et sous la pelisse à poil fauve. Mais, sans s'inquiéter des regards obstinés qui se dirigeaient sur lui, Ismaïl-Bey s'avança vers la porte de la salle où se tenait le grand-vesir, et allait en soulever la tapisserie, lorsqu'il fut arrêté par le kawas-bachi.

« Holà! lui dit-il, est-ce que tu as perdu ton esprit en route, ou bien serais-tu le Tartare de tous les bouffons de l'empire, toi qui entres comme un fou chez le grand-vesir sans qu'il t'ait appelé?

— Ami, répondit Ismaïl-Bey, excusez un étranger qui ne connaît pas encore les usages. C'est la première course que je fais dans Constantinople la bien gardée. Je viens d'Alep, j'ai des lettres et une tête à remettre à notre seigneur le grand-vesir. J'ai cru que je devais remplir cette mission moi-même. »

Digitized by Google

Le kawas-bachi allait répliquer, mais il rentra subitement dans la salle d'audience, car la voix du maître s'était fait entendre. Il reparut un instant après, et invita le jeune Tartare à pénétrer auprès du vesir, qui désirait le voir sur-le-champ.

« Eh bien! quelle nouvelle, enfant, apportes-tu du pays des Arabes? dit le vesir avec une feinte insouciance au jeune bey, qui se prosternait pour baiser sa robe.

— Seigneur, répondit le fils du pacha, ces lettres et cette tête vous instruiront de ce qui se passe à Alep. »

Et le vesir avait saisi les dépêches, impatient de savoir si son ennemi avait cessé d'exister; car la Porte avait demandé deux têtes, et il ne savait pas si c'était une victime vulgaire ou bien Ismaïl-Pacha qui avait succombé.

Mais à peine avait-il lu une des lettres qu'il avait ouvertes, que son visage devint radieux.

« Sois le bienvenu, mon enfant, s'écria-t-il en dégageant du sac où elle était enfermée la tête du malheureux Tartare; sois l'heureux arrivé. Tu m'apprendrais qu'un pacha de l'éternel empire est maître d'Ispahan l'opulente, ou gouverne dans Vienne l'infidèle, que tu ne m'aurais pas apporté une plus heureuse nouvelle. »

Puis, jetant des regards étincelans sur la tête qu'il avait découverte et placée auprès de lui sur le divan :

Digitized by Google

« Oh! si tu avais pu me l'apporter fraîche et encore sanglante! si j'avais pu y reconnaître distinctement les traits de mon ennemi! mais c'est à peine si cet objet, qui n'a plus de nom, a encore la forme d'une tête. Rien en lui n'annonce que j'ai été vengé. » Et il jeta avec colère, sur la tête, la toile qui l'enveloppait.

Il resta un instant pensif, leva ensuite les yeux sur Ismaïl-Bey, et se mit à regarder avidement le jeune homme, ses formes féminines, ses noirs et grands yeux, son beau et pâle visage : « D'où vient, s'écria-t-il étonné, que l'on a chargé d'une mission pareille un jeune enfant qui serait peut-être mieux encore à sa place sur le divan d'un harem que sur la selle d'un cheval?

—Seigneur, répondit Ismaïl-Bey tout entier à son rôle de tartare, et maîtrisant la foule de sentimens qui l'agitaient, c'était Khalil-Aga qui en fut chargé. J'étais son parent, et il me prit avec lui pour m'habituer au métier. Dans les défilés du Taurus, nous fûmes attaqués par des brigands. Khalil fut tué d'un coup de fusil. Il tomba; je m'emparai de son cheval, je me sauvai, et je parvins à m'acquitter moi-même de la mission qui lui avait été donnée.

— Pauvre enfant! reprit le vesir, dont les regards ne pouvaient se détacher de la belle figure du jeune bey, il paraît que tu as couru de grands dangers pour notre service. Je veux m'en montrer reconnaissant. Quitte le

Digitized by Google

métier de tartare, et tu feras désormais partie de ma maison; tu prendras rang parmi mes esclaves les plus chers. »

Ismaïl-Bey alla baiser la main du vesir, qui frémit comme si la plus belle des Géorgiennes, sortie du basar de Constantinople, s'était approchée de lui. Cependant il se remit : « Tu dois être fatigué, mon fils, reprit-il, va prendre du repos. » Il frappa dans ses mains. Un esclave parut et reçut l'ordre d'emmener le jeune bey, de lui faire préparer un bain, de lui donner une des chambres les plus riches du palais, et d'apprêter pour lui des vêtemens dignes du rang qu'il devait désormais occuper.

Le lendemain, la tête du pauvre Tartare figurait à la porte du Sérail, avec un écrit qui annonçait que c'était celle d'Ismaïl-Pacha, dont les vues ambitieuses avaient mérité un pareil châtiment.

Cependant Ismaïl-Bey, entré au service du vesir, paraissait lui devenir plus cher de jour en jour. Un soir, le lieutenant impérial était assis au coin du divan dans une salle retirée; Ismaïl-Bey, paré du plus beau costume de mamelouk et la tête ornée d'un châle magnifique de cachemire, lui présentait avec grâce la longue pipe orientale, en mettant la main sur son cœur; puis il s'était baissé et avait placé sur le tabac une pastille d'aloès.

Le vesir regardait, dans un muet ravissement son

Digitized by Google

jeune favori lui rendre tous ces soins. Enfin, après un long silence :

« O mon fils ! lui dit-il, depuis que je t'ai vu, je ne sais quel charme s'est emparé de moi ; j'oublie mon harem, je deviens indifférent à la faveur impériale, et je ne porte plus qu'une attention distraite et préoccupée aux réunions du sublime divan.

« Tu m'as apporté la tête de mon plus cruel ennemi, et ta beauté m'a empêché de savourer ma vengeance.

—Je t'ai vu, et tu t'es emparé de toutes mes affections, de tout ce que mon cœur a de passionné.

— Seigneur, répondit Ismaïl-Bey, je suis votre esclave, je veux être votre esclave.

—Tu me seras plus cher que mon fils, reprit le vesir avec ardeur ; aime-moi comme je t'aime, et le sort le plus brillant s'ouvrira devant toi ; les plus hautes dignités de l'empire, je te les réserverai. Dans l'ombre de mon harem, j'ai ma fille qui grandit, je veux te la destiner ; sa taille est flexible comme celle du cyprès ; sa figure est semblable à la lune à sa quatorzième nuit ; ses yeux ont la douceur des yeux de la gazelle lorsqu'elle se tourne pour regarder son faon. Je veux que tu sois son époux lorsqu'elle sera nubile ; mais d'ici là, tu n'aimeras que moi ; mes désirs seront pour toi des firmans sacrés. Garde-toi d'avoir ni esclave géorgienne, ni concubine, car je serai plus jaloux de toi que de tout mon harem. »

Digitized by Google

Et le vesir le prenait par la main et l'attirait doucement sur le divan.

« Assieds-toi auprès de moi, mon âme! mes deux yeux! je ne veux plus que tu ne sois ici qu'un serviteur obscur. » En disant ces mots, il tirait de son doigt une bague ornée d'une cornaline où était gravé son nom. « Une première dignité, continua-t-il, attestera à tous l'amitié que j'ai pour toi; tiens, prends cet anneau et sois désormais mon Muhuc-Dac.... »

Après cette scène, la faveur du jeune bey n'eut plus de bornes. Aussi, le fils du vesir, Mustapha-Bey, ne tarda pas à en être jaloux.

Ismaïl-Bey, de son côté, semblait, au milieu des prospérités qui l'entouraient, s'être soumis sans réserve au rôle que le sort lui avait offert. Oubliant la mort de son père, il paraissait se dévouer tout entier à la carrière d'ambition qui s'ouvrait devant lui; on eût dit qu'il sacrifiait tout à la faveur dont il jouissait, et que les défilés du Taurus ne lui rappelaient plus aucun souvenir.

Cependant la jalousie de Mustapha-Bey se changea en haine furieuse. Ismaïl-Bey était souvent en butte à ses sarcasmes les plus cruels, et la présence du vesir pouvait seule contenir son fils. Alors le jeune bey devint triste, et affecta plusieurs fois d'éviter le pacha, disparaissant surtout le soir, lorsque, retiré dans

Digitized by Google

ses appartemens secrets, le vesir le faisait appeler.

« D'où vient que tu me fuis ? lui dit un jour le vesir, cruellement affligé du refroidissement de son jeune favori; est-ce un désir que tu as formé et que je n'ai pas satisfait ? Parle ; pour te donner ce que tu souhaites, je puiserai au trésor de l'empire, s'il le faut. Ta jeune ambition convoite-t-elle quelque haute dignité ? demain le sultan te fera capidji-bachi, et vendredi tu pourras te mêler à son splendide cortége. Mais non, un ennemi secret t'aurait-il offensé ? désires-tu une vengeance éclatante ? Tu n'as qu'à me dire le nom du misérable !.....

— Hélas ! seigneur, interrompit Ismaïl-Bey, ne faites pas une promesse que vous ne voudriez pas exécuter. Oui, un ennemi secret voit avec jalousie la faveur que vous m'accordez, m'accable des injures les plus odieuses....; mais cet ennemi secret est votre fils.

— Qu'importe, répondit le vesir, qu'il soit mon fils ! demain il quittera Constantinople !.....

— Oh non ! reprit Ismaïl-Bey, que votre noble fils reste dans le palais de son père....; mais accordez-moi une grâce. Lorsque je vais le soir auprès de vous, chacun me voit entrer ; nous restons ensemble, et c'est de là que votre fils tire le poison qu'il répand dans ses discours. Eh bien ! que désormais mes visites soient faites avec plus de mystère. Quand je viendrai, que tout dorme dans le sérail, que vos gens soient livrés

Digitized by Google

au sommeil, enfin que je ne rencontre que vous.

— Je veux ce que tu veux, répondit le vesir; viens cette nuit auprès de moi, et malheur à celui qui te verrait passer! »

Depuis quelques heures la nuit couvrait Constantinople, mais une nuit sans étoiles, une nuit sans clair de lune; un vent furieux du nord, parti de la mer Noire, en apportait la tempête et les frimats; la pluie tombait par torrens. Ismaïl, retiré dans sa chambre, attendait encore pour se rendre auprès du vesir. Mais ce n'était plus le jeune bey qui souriait insouciant aux faveurs de la fortune. Couché sur un divan, son visage était sombre, ses traits étaient altérés; à la lueur d'une lampe vacillante, il relisait un écrit que sa main venait de tracer en larges caractères; puis il se leva, s'approcha d'une armoire, souleva violemment une planche, et en fit sortir la tête de son père, qu'il avait su soustraire à tous les yeux;—et la regardant fixement:

« Oh non! dit-il d'une voix concentrée, ne crois pas, Ismaïl-Pacha, que tu aies un fils indigne de toi; tu peux encore reconnaître ton enfant dans le favori de ton meurtrier. Plein d'une impudique impatience, il m'attend, ton ennemi.....; mais tu vas être vengé! »

Il glissa sous ses amples vêtemens la tête de son père, plia l'écrit qu'il avait terminé, saisit un large kamah qu'il cacha dans sa ceinture, et sortit de la chambre.

Digitized by Google

Depuis long-temps le vesir, seul, enfermé dans son appartement le plus secret, écoutait, dans la fièvre de l'attente, le moindre bruit qui semblait lui annoncer l'arrivée de son jeune favori; souvent trompé, il retombait dans toute la fureur de ses désirs, au milieu d'un silence solennel qui n'était troublé que par le mugissement de la tempête. Mais cette fois son attente n'est pas déçue; des pas légers, mais distincts, se font entendre, s'approchent; la porte s'ouvre, et le jeune bey paraît.

« O mon âme! s'écria le vesir, combien j'ai acheté cher le plaisir que je ressens à te voir! le feu ne produit pas de douleurs plus cuisantes que celles de l'attente. » Et, le prenant par la main, il le faisait asseoir près de lui, le pressait dans ses bras. Il sentit alors la tête cachée sous les vêtemens du jeune bey. Mes deux yeux! s'écria-t-il, qu'as-tu donc là qui s'oppose à ce que je te serre sur mon cœur, et repousse mes embrassemens?

— Seigneur, répondit le jeune bey, ne cherchez pas à le savoir; vous ne l'apprendrez que trop tôt.

— Ce contact m'a glacé! reprit le vesir étonné.

— Vesir! s'écria Ismaïl, voyez, ce n'est qu'une tête; ce ne doit être qu'un jouet pour vous, et ne peut effrayer qu'un enfant!

— Éloigne cet horrible objet! reprit le vesir; sa vue

Digitized by Google

empoisonnerait les délices que je goûte près de toi.... Quel infernal maléfice a troublé ton esprit? rejette au loin cette tête.

— Non, seigneur! s'écria le jeune bey; cette tête doit être présente à la scène qui va se passer. »

Le vesir s'était levé et cherchait à sortir de la chambre, agité d'une terreur instinctive; mais il y retomba aussitôt en jetant un cri sourd et profond : un coup du large kamah lui avait traversé le cœur.

Ismaïl-Bey regarda froidement la courte agonie du vesir, lui coupa la tête, et, prenant celle de son père :

« Tiens, Ismaïl-Pacha, repais-toi du sang de ton bourreau! »

Et il sortit silencieusement de la chambre, tenant par la barbe la tête du grand-vesir, traversa plusieurs cours, arriva à une porte secrète dont il avait la clef, l'ouvrit, et se trouva dans la rue. L'obscurité la plus profonde couvrait la ville. A la faveur des ténèbres dont il était entouré, Ismaïl-Bey parvint à la première porte du séraï impérial, plaça la tête du vesir dans l'encoignure qui devait recevoir celle de son père, attacha l'écrit qu'il avait tracé lui-même, et disparut.

Le lendemain, lorsque l'on entra dans la chambre du vesir, on vit avec horreur un corps frais et sanglant, et à côté de lui, noyée dans le sang, une tête vieille et ridée.

Digitized by Google

Puis la consternation était dans Constantinople; le peuple avait vu une tête fraîche ornant la porte impériale, et avait reconnu celle du grand-vesir, au-dessus de laquelle il lisait avec stupeur cet écrit :

« La vengeance n'appartient pas seulement au successeur du prophète; elle appartient aussi à tout » homme au cœur intrépide. Cette tête est celle du » grand-vesir, et c'est moi, misérable esclave de Dieu, » Ismaïl-Bey, fils d'Ismaïl-Pacha, qui l'ai tué, parce » qu'il avait ordonné la mort de mon père.

» Il n'y a de force et de grandeur que la force et la » grandeur de Dieu, et Mahomet est son prophète! »

Tout ce que la Porte avait de formidable dans ses menaces fut déployé contre l'auteur d'un pareil attentat; tout ce qu'elle a de ressources pour découvrir un coupable fut mis en œuvre; mais ce fut en vain. Ismaïl-Bey, après son éclatante vengeance, avait disparu, et, soit qu'il ait été chercher un asile dans de lointains climats, soit que peu de temps après il soit descendu dans le silence du tombeau, sa vie ne laissa plus de traces dans la mémoire des hommes.

Cependant voilà ce qui arriva quinze ans après cet événement :

Mustapha-Bey, fils du grand-vesir, avait passé par toutes les vicissitudes de la grandeur ottomane. Renversé par une révolte de janissaires, il avait été exilé

Digitized by Google

d'un exil redoutable ; car en Turquie l'exil a ses degrés, il a un sens, une signification ; tantôt il laisse entrevoir un prompt retour à la faveur du sultan, tantôt il est l'avant-coureur d'un arrêt de mort. L'exil de Mustapha contenait cette arrière-pensée ; il avait été exilé à Coniah. Dépouillé de tous ses biens, il menait une vie misérable dans cette ville, craignant à chaque instant de voir paraître l'émissaire armé du fatal firman. Un vendredi il entra dans le grand téké de Coniah ; c'était le jour où les derviches se réunissent dans une salle octogone, entourée de galeries, pour se livrer à leurs saints et mystiques exercices. Déjà le peuple avait tout envahi ; mais, à la vue de Mustapha, chacun se retira pour lui faire place. Les Turcs ont toujours du respect pour la grandeur même déchue. Une musique douce et religieuse se faisait entendre, et les derviches entraient dans l'enceinte réservée en se prosternant devant le chiffre du fondateur de leur ordre. Enfin le scheik paraît ; c'était un saint personnage : le peuple, en le voyant, le comble de bénédictions. Il récite avec dignité le premier chapitre du Koran ; les derviches chantent une ode persane. Tout-à-coup le mouvement de la musique, qui jusqu'alors avait été lent et tempéré, devint brusque ; alors tous les derviches se lèvent et font trois fois le tour de la salle, ayant le scheik à leur tête. Puis le scheik s'arrête ; chaque individu lui

Digitized by Google

prend la main, la porte à ses lèvres et à son front, et se met à tourner, tandis que le scheik, d'un pas lent et solennel, passe à travers des cercles qu'ils décrivent.

Pendant cette sainte cérémonie les regards de Mustapha s'attachaient obstinément sur le scheik. C'était un visage pâle, d'une douloureuse expression. Plus Mustapha le regardait avec une incessante opiniâtreté, plus une horrible révélation semblait se manifester à lui. Quand le scheik passa près de lui, en faisant le tour de la salle, Mustapha prononça d'une voix très-distincte le nom d'Ismaïl. Le scheik se retourna un instant...; puis il reprit soudain sa marche grave et religieuse.... Mustapha sortit précipitamment du téké, se dirigea vers sa maison en proie au trouble le plus violent.... Encore un jour de puissance et de vie, s'écrie-t-il, et je mourrai content! Mais il trouva chez lui un capidji qui l'attendait avec un arrêt de mort! Dix minutes après il n'existait plus.

E. Disaut.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE DIVORCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE DIVORCE.

Ce qui m'a frappée dans ma première enfance, ce que je me rappelle le plus, ce fut la mort prématurée de ma mère et l'événement cruel qui la causa. Presque toujours placée à ses pieds, ses yeux ne quittaient ma figure enfantine que pour se reporter avec une expression de tendresse passionnée sur un portrait en pied placé en face d'elle. — C'était celui de mon père.

Elle s'asseyait toujours devant ce portrait, soit qu'elle fût rêveuse ou occupée ; tout le reste de l'appartement restait solitaire.

Digitized by Google

Un matin, ma mère était à sa place de prédilection, et paraissait plus triste que de coutume; mes caresses et mes enfantines joies ne pouvaient parvenir à la distraire; tout-à-coup on crie dans la rue un bulletin de la grande armée; ma mère sonne pour demander qu'on fût le lui chercher; et moi, empressée de courir au-devant de ses désirs, je me précipite et j'arrache des mains du domestique le fatal papier.

Ce bulletin annonçait une grande victoire payée du sang de bien des braves au nombre desquels on nommait mon père; il venait d'être tué à la bataille de Plaisance. Trois jours après j'étais orpheline : ma mère, atteinte d'une fièvre inflammatoire, ne retrouva point la raison; on ne me laissa point entrer dans sa chambre, et je ne la revis plus.

Le troisième matin le jour paraissait à peine, j'avais déjà pleuré bien des heures en demandant ma mère; les domestiques dormaient, personne ne me surveillait; il n'y avait plus que des indifférens dans la maison; je me levai les pieds nus; j'entrai dans la chambre de ma mère : quatre cierges brûlaient autour de son cercueil, près duquel un vieux prêtre priait seul. Il posa son doigt sur ses lèvres, me fit signe de me mettre à genoux; j'obéis, et les mains jointes, les yeux alternativement fixés sur le portrait de mon père et sur le cercueil de ma mère, je répétai tous bas, avec effusion :

Digitized by Google

Notre père qui êtes aux cieux ; car, si je ne comprenais pas toute l'étendue de la perte que je venais de faire, je savais du moins que je n'avais plus d'appui sur la terre. Le prêtre priait toujours et moi je pleurais, quand la femme de chambre de ma mère entra, me fit sortir, me remit dans mon lit en m'ordonnant de me tenir tranquille. Les larmes amenèrent l'abattement, et je m'endormis.

A mon réveil il n'y avait plus aucune trace de ma mère !.... Les domestiques s'en furent les uns après les autres. Agathe, la femme de chambre, ferma l'appartement, me fit monter ensuite dans une voiture de place, et quel que fût le temps que nous mîmes à parcourir une longue distance, je trouvai que nous étions encore arrivés trop tôt en face d'un grand hôtel sur la place Royale. Tout m'y sembla sombre : de grands escaliers voûtés, de larges marches de pierre conduisaient à une porte à deux battans qui s'ouvrait sur une vaste antichambre où était assise une femme grande et maigre qui vint au-devant de nous. Elle paraissait m'attendre, mais sans aucun sentiment de bienveillance ; et quand sa main saisit la mienne pour me séparer d'Agathe, je m'attachai à celle-ci comme à ma dernière espérance.

« Qu'a donc cette petite sotte ? s'écria la grande femme, va-t-elle commencer à nous donner de l'embarras ?

Digitized by Google

Agathe quitta ma main, m'embrassa avec distraction et sortit. Je restai seule, debout devant cette femme que je ne connaissais pas et que je redoutais déjà beaucoup. Elle me fit traverser plusieurs appartemens, et dans un plus vaste encore que tous les autres, fermé par d'épais rideaux, et, malgré la douceur de la saison, échauffé par un grand feu, je trouvai un vieillard assis, ou plutôt couché dans un immense fauteuil; une riche tapisserie des Gobelins décorait l'appartement; cette tapisserie était encadrée par des baguettes dorées; les sujets qu'elle représentait me parurent effrayans : c'était d'abord Judith tenant à la main la tête d'Holopherne; puis le sacrifice des Machabées.

Ma petite imagination, déjà effrayée, le fut bien davantage à la vue de cette somptueuse magnificence, et je restai là sans faire un pas. Mais la grande femme me poussa rudement vers le vieillard, et je manquai de tomber sur le coussin de velours à franges d'or où reposaient ses pieds.

« Voilà cette petite, prononça durement cette femme, et puisque monsieur a la bonté de la recevoir, qu'en fera-t-on? »

Le vieillard tourna vers moi des yeux presque éteints, mais remplis de bonté.

« C'est ma petite-fille, dit-il d'une voix brisée; ma-

Digitized by Google

dame Durand, ne l'oubliez pas. Il faut la loger près de vous, en avoir soin, puis nous verrons pour son éducation.

— Quoi! monsieur, garder ici un enfant de cet âge, qui fera du bruit, qui vous dérangera? »

Hélas! moi, timide objet de cette crainte, je me cachais derrière le grand fauteuil, et j'étais bien loin d'avoir l'intention de causer le moindre trouble.

« Nous verrons, reprit mon grand-père; faites toujours préparer sa petite chambre, et qu'elle reste là. »

Madame Durand sortit en me lançant un regard irrité; mon grand-père me tendit la main, je la saisis dans les miennes et y appuyai mes lèvres: je sentais que c'était mon seul appui. Il écarta doucement les boucles de cheveux qui couvraient mon front et me rapprocha de lui.

« Ce sont les yeux de mon pauvre Alphonse, murmura-t-il tout bas; ils ont la même expression; mais les siens sont éteints pour jamais; pour jamais... »

Et des larmes silencieuses coulèrent le long de ses joues flétries. Nous entendîmes qu'on s'approchait; L'instinct me dit de m'éloigner de mon grand-père, tandis qu'au même instant il essuyait ses larmes et détournait la tête.

« La chambre de mademoiselle est prête, si elle veut venir se coucher, » annonça madame Durand. J'allais

Digitized by Google

obéir, mon grand-père m'arrêta, dit qu'il n'était pas tard et que je pouvais rester. Il commença alors un piquet avec sa gouvernante. Je demeurai sans oser faire un mouvement, tremblante devant cette femme, dont je devinais et redoutais l'influence.

Cependant plusieurs jours se passèrent sans qu'elle osât montrer son humeur, et je restais dans le salon de mon grand-père sans qu'elle pût m'en empêcher. Je savais parfaitement alors remettre le coussin de velours sous ses pieds, lui donner ses gouttes, sa tabatière : je n'avais plus la moindre crainte de Judith ni de la tête d'Holopherne; mais madame Durand restait l'objet de mon effroi.

Cependant peu à peu je gagnais dans l'affection du faible vieillard : il s'amusait à me faire lire, à m'apprendre par cœur des petits contes ; et moi, je le reprenais en lui disant : « C'était ainsi que faisait maman. » Il m'écoutait patiemment : car il m'aimait. Pendant sa partie de piquet qu'il faisait tous les soirs, il voulait que je me tinsse près de lui, il essayait de me faire comprendre ; il s'inquiétait si j'étais plus triste, si ma santé paraissait altérée ; il en vint même jusqu'à ordonner de disposer le jardin, négligé depuis bien long-temps, afin que j'eusse une promenade ; les rideaux, si hermétiquement fermés, furent tirés, et le fauteuil, qui semblait cloué près de la cheminée, roula jusqu'à la

Digitized by Google

fenêtre, et je vis le bon vieillard sourire à mes courses enfantines et se complaire à mon bonheur. Ainsi j'avais retrouvé un protecteur, un appui, et je pouvais encore espérer pour mon avenir.

Mais la méchanceté et l'intérêt personnel ne s'endormaient pas : la gouvernante de mon grand-père commençait à craindre l'ascendant que mon innocente tendresse prenait sur lui. Elle avait réussi à l'éloigner de son fils, dont le mariage avec ma mère lui avait déplu : il s'agissait maintenant de m'enlever sa protection, de l'isoler de tous les siens. Il lui restait une fille plus jeune que mon père ; cette fille était mariée et suivait son mari attaché à une ambassade. Je n'avais donc personne pour me défendre ; mais tel était déjà l'ascendant que j'avais sur mon grand-père, que madame Durand aurait peut-être échoué dans ses projets, s'il n'était tombé grièvement malade ; il ne quittait plus son lit, dont on ne me laissait pas approcher, et je passais mes journées auprès de son fauteuil, devenu maintenant solitaire.

Cependant madame Durand me trouvait encore trop près, et un matin elle me réveilla durement, me remit entre les mains d'un homme de la campagne qui venait chaque semaine apporter les provisions. Le soir même, j'arrivai dans une terre dont mon père portait le nom, et dont la fermière fut chargée de me garder.

Digitized by Google

J'avais alors huit ans, et vainement avais-je demande d'embrasser mon aïeul, on m'avait repoussée, et mes larmes n'étaient pas taries quand j'arrivai de nouveau au milieu d'étrangers, étonnés de garder la petite-fille de leur maître; ils s'attendaient à me trouver ce qu'on m'avait annoncé, impérieuse et méchante.

Cette erreur dura peu: j'étais naturellement douce, facile à conduire; et mon premier chagrin passé, je m'accoutumai facilement à vivre au milieu de bonnes gens; mais je n'apprenais rien que le nom des arbres, des fleurs et l'époque des récoltes; cependant ma santé se fortifiait et j'étais parfaitement heureuse, car j'étais complètement maîtresse de ma volonté, qui consistait à dénicher des oiseaux, à cueillir des noisettes et à déchirer mes robes.

Un matin que je m'adonnais entièrement à cette utile occupation, je vis venir une dame élégamment habillée; sa figure et son sourire étaient charmans.

« C'est donc là cette pauvre petite, » dit-elle à la fermière qui l'accompagnait; et me prenant dans ses bras, elle m'embrassa plusieurs fois avec tendresse.

Puis, avec une extrême vivacité qui paraissait dans toutes ses actions, elle me débarrassa de l'énorme bonnet dont m'affublait la fermière, écarta les longs anneaux de ma chevelure, puis se mit à fondre en larmes en me regardant attentivement.

Digitized by Google

Cette dame était ma tante, la sœur de mon père. Mon grand-père n'était plus, et elle venait au château pour les affaires de la succession ; là seulement elle apprit que madame Durand avait relégué dans la ferme la fille de son frère.

Bientôt je devins la favorite, l'idole de ma tante ; et tout le temps qu'elle demeura à la campagne, elle ne s'occupa que de moi. Mais, de retour à la ville, sa vie se passait dans les plaisirs. Je restais bien près d'elle quand elle demeurait à la maison ; mais cela arrivait si rarement, que je retombai encore une fois entre les mains des domestiques, soigneux et attentifs, il est vrai, mais qui ne pouvaient s'occuper de mon éducation. Ma tante n'y aurait peut-être pas songé de long-temps ; mais son mari fut nommé de nouveau à une ambassade ; il était impossible d'emmener une fille déjà grande, et qui savait à peine lire. On me mit en pension ; ma tante ordonna qu'on me donnât les meilleurs maîtres ; elle combla de présens tout ce qui m'entourait, et partit persuadée que je serais très-bien élevée.

En effet, j'avais de l'intelligence, de l'amour-propre j'étais honteuse d'être ignorante, et j'appris tout ce qu'on m'enseigna avec une merveilleuse facilité. Mais si les torts de mon éducation furent bientôt réparés, on n'apporta pas les mêmes soins à des choses non moins importantes. Toutes jugées en masse, élevées sur le

Digitized by Google

même modèle, dirigées par les mêmes élémens, on ne fait point assez d'attention aux penchans plus ou moins forts des jeunes personnes; hélas! les idées fausses, les penchans cachés de ces jeunes cœurs, qui les connaît? qui s'en occupe? En pension, pourvu qu'on soit soumise, polie, qu'on fasse bien ses devoirs, on ne cherche point à connaître les désirs qui agitent ces âmes si jeunes, et chez qui fermentent déjà tant de passions.

Ma tante était revenue deux fois à Paris depuis que j'étais en pension; elle parut enchantée de mes progrès dans tous les genres, me répéta vingt fois que j'étais charmante, que j'aurais le plus grand succès dans le monde, et la seconde fois me promit de me retirer pour me reprendre avec elle l'année d'ensuite.

Après son départ, je redoublai de zèle pour les talens qui devaient me faire le plus d'honneur, et, franchissant dans ma pensée cette année qui me paraissait si longue, je ne vécus plus dans le présent; toute à l'avenir, je ne voyais devant moi qu'une longue suite de plaisirs; mais à travers ces brillans prestiges apparaissait aussi une idée plus intime, et je rêvais l'amour. C'était pour être un jour plus aimée que je voulais être plus aimable, et si je désirais acquérir une grâce, un talent de plus, c'est que je devinais que le bonheur était, pour une femme, dans l'amour qu'elle inspire. A la fois romanesque et passionnée, j'avais le germe de

Digitized by Google

tous les malheurs. Hélas! je n'ai point trompé ma destinée....

Enfin, l'année fixée par ma tante allait finir.

J'achevais, un matin, un paysage que je destinais à orner le salon de ma tante, quand on m'appela chez madame Darcy, notre maîtresse de pension. Je saute de joie; c'est ma tante sans doute: déjà mes bras s'ouvrent pour l'embrasser; mais je recule effrayée à la vue d'un homme d'une figure froide et étrangère. Mon imagination, qui va toujours au-devant de la peine, devine un malheur, et je prononce en tremblant le nom de ma tante.

« Elle n'est plus, me répond impassiblement cet homme, elle est morte en sortant d'un bal. »

Je tombe sur un siége, les larmes m'étouffent: je me représente ma tante si jeune, si belle encore, toujours si riante, maintenant insensible; morte! elle qui semblait si pleine d'existence, qui marchait dans la vie avec tant de sécurité. Je l'ai devant les yeux, j'entends son dernier adieu, je vois son dernier sourire. Pendant ce temps, on me parle d'argent, de succession, de mon oncle que je connais à peine. Cet homme s'en va; quand il est parti, madame Darcy veut me consoler, me rendre du courage, et je finis par comprendre que la mort de ma tante m'enlève tout, que mon grand-père a donné sa fortune à des enfans qu'il a eu de sa gouver-

Digitized by Google

nante, qui était secrètement sa femme; que ma tante n'a rien pu faire pour moi, puisque son mari se plaint des dettes énormes qu'elle lui a laissées; qu'enfin, je suis seule au monde à quinze ans. Ah! je ne songe point à ma fortune, à mon abandon; ce n'est point dans l'extrême jeunesse que de telles inquiétudes vous assiégent, on croit l'argent si peu nécessaire au bonheur; je ne pense qu'à cette responsabilité que j'ai maintenant de moi-même, et je frémis de me sentir si peu de forces dans le caractère; un effroi mortel me glace; je pressens de longs orages dont je serai victime. Tout déjà me semble aride, décoloré, tout est solitude pour mon cœur; je repousse presque avec défiance les consolations de mes compagnes; leur amitié, jusqu'alors si précieuse, n'a plus le même charme : elles sont riches et je ne le suis plus.

Cependant il n'était pas dans mon caractère de rester long-temps moins tendre pour ce qui m'était cher; je redevins à peu près la même pour mes compagnes; mes chagrins perdirent de leur amertume, mais ils laissèrent cependant à mon caractère une teinte de mélancolie dont il avait déjà la disposition.

Pourtant j'avais quelques mois devant moi, ma pension étant payée jusqu'à la fin de l'année. Mais après, que deviendrai-je? Alors je pensai à porter mes talens à un assez haut point de perfection pour qu'ils de-

Digitized by Google

vinssent une ressource honorable pour moi. Fière de cette espérance, je ne perdis pas un moment ; je ne pris ni récréation ni presque de repos, et je recueillis au bout de peu de mois le prix de mon courage ; les maîtres que j'avais conservés m'annoncèrent qu'ils n'avaient plus rien à m'apprendre, et que je pouvais à mon tour enseigner : ils supposaient sans doute que je ne m'étais donné tant de mal que pour obtenir les premiers prix.

En effet, je devais m'attendre à en recevoir ; mais il me restait encore à savoir que le talent ne suffit pas. Hélas ! je n'avais plus maintenant de parens qui pussent s'enorgueillir de mes succès et en témoigner leur reconnaissance, et le jour des prix arriva pour me prouver, avant même d'entrer dans le monde, le malheur attaché à la pauvreté.

La salle des prix était décorée de fleurs ; mes jeunes compagnes, parées comme pour une belle fête, regardaient leurs parens inquiets. Ceux-ci, les yeux fixés sur l'arène où allaient se débattre tant de jeunes vanités, virent plus ou moins leurs espérances satisfaites, et peu à peu mes compagnes s'éloignèrent, la plupart heureuses et satisfaites, pour aller sous le toit paternel.

Alors je sortis de cette salle où j'avais connu la douleur, sans cependant connaître l'envie ; je m'enfuis au bout du jardin d'ordinaire si bruyant. Ah ! l'on ne peut bien exprimer cette déception amère qui apprend à

Digitized by Google

une âme jeune et confiante tout ce qu'on peut souffrir de l'injustice, car c'est le premier pas fait dans le malheur que d'avoir à se plaindre des autres. La tête cachée dans mes mains, je sentais mon cœur se déchirer, et je versais d'abondantes larmes quand une voix douce frappa mon oreille ou plutôt mon cœur.

« Oh! qu'avez-vous donc, prononça-t-elle, qu'avez-vous? »

Je levai les yeux et je vis devant moi un jeune homme de la plus aimable figure. Mon premier sentiment fut la confusion d'être surprise ainsi toute en pleurs; je craignis d'avoir l'air d'une pensionnaire ignorante ou envieuse; ma seconde sensation fut consolante: je me sentais si à plaindre, que je trouvai un grand charme à ce peu de paroles si doucement prononcées. Mais un instinct naturel de pudeur m'avertit que je ne devais pas rester, et me levant vivement, je pris une allée qui me conduisait à la maison. Je ne me retournai pas, et cependant j'aurais bien voulu savoir si les yeux de l'étranger ne m'avaient pas suivie.

Je ne sais quelle révolution s'était faite en moi; je ne sentais plus cette décourageante tristesse si pénible à supporter. J'entrai dans notre salon de musique; j'exécutai tour à tour avec facilité sur la harpe et sur le piano les morceaux les plus brillans que j'avais préparés pour le concours. Jamais je ne m'étais sentie autant

Digitized by Google

de goût pour la musique; jamais elle n'avait porté dans mon âme autant de consolation et de plaisir.

Je finissais un suave adagio quand je sentis une main se poser sur mon épaule.

« Je viens de renvoyer un curieux qui vous a écoutée, me dit madame Darcy; c'est mon neveu; il ne pouvait croire que vous fussiez la jeune personne qu'il venait de voir pleurant si amèrement dans le jardin, et qui, si peu de temps après, pouvait exécuter une musique si difficile. Il est parti de là pour faire quelques réflexions assez sévères sur la légèreté de notre sexe; car c'est un philosophe que mon Charles. Mais, parlons de vous, Marceline; vous me croyez des torts envers vous, et je dois vous expliquer les raisons de ma conduite.

» Vous êtes affligée avec raison de ne pas avoir été couronnée au concours; je puis vous en dire les motifs. Je connaissais la supériorité de vos talens, tous les prix eussent été pour vous : qu'aurais-je fait alors devant toutes ces familles avides de récompenses et de couronnes pour leurs enfans? Ce n'est point à de si frivoles succès que vous devez prétendre, Marceline; il faut que vos talens réparent pour vous les torts de la fortune. Restez encore quelques années près de moi; notre maîtresse de musique doit me quitter, je vous offre sa place. »

Je priai madame Darcy de m'accorder quelques

Digitized by Google

jours de réflexions; mais, demeurée seule, ce ne fut point à mon sort que je songeai, mais à cet aimable Charles, qu'on disait si sévère, et qui pourtant s'était occupé de moi avec tant d'empressement; car, je n'en pouvais douter, c'était à son influence sur sa tante que je devais l'intérêt inattendu qu'elle venait de me témoigner. Je lui avais souvent entendu parler de ce neveu, qu'elle aimait, disait-elle, avec une tendresse maternelle. Depuis quelques années il habitait Paris, où, après avoir étudié le droit, il venait d'être reçu avocat. On vantait déjà la supériorité de ses talens; je pouvais donc être fière d'avoir été un instant l'objet de son attention, ou plutôt j'en étais bien heureuse, car, sans le savoir, j'aimais déjà.

Ah! qu'on ne s'étonne point de me voir sitôt asservie à une passion dangereuse: j'étais seule au monde, personne ne s'occupait de moi; Charles réunissait tout ce qui pouvait plaire; je l'aimai donc sans réflexion, sans calcul; je l'aimai sans savoir que je dusse redouter de me laisser dominer par ce sentiment; je ne me l'avouai même pas, car le premier amour a tout le charme de l'innocence; il entre dans le cœur et le trouve confiant; on ne lui dispute point l'empire qu'il veut prendre, car on en ignore toute la puissance.

Madame Darcy me demanda bientôt si j'acceptais sa proposition; je le fis avec la reconnaissance que cette

Digitized by Google

proposition méritait, et, au retour des vacances, je fus présentée à mes compagnes comme leur nouvelle maîtresse. Toutes m'en témoignèrent de la joie.

Cependant je n'avais point revu Charles; mais madame Darcy me parlait souvent de lui, et souvent aussi je distinguais le bruit de ses pas quand il entrait dans la maison; alors ma voix devenait plus faible et s'éteignait quelquefois entièrement; et tout le temps que durait sa visite, j'étais d'une distraction que des personnes plus expérimentées que mes compagnes eussent pu remarquer. Puis, quand il était parti, un long soupir s'échappait de ma poitrine, mon cœur ne battait plus si vivement, mais il n'espérait plus rien.

Tout cela ne m'apprenait pas que j'aimais Charles, plus que je ne l'aurais dû; je prenais mon émotion pour une reconnaissance bien naturelle; je me serais même crue ingrate de ne pas la ressentir; un sentiment pénible, un sentiment qui devait dominer ma vie ne vint que trop tôt m'éclairer.

Depuis que je n'étais plus pensionnaire, j'avais plus de momens à moi : j'avais le temps de beaucoup lire; j'éclairais mon esprit, mais j'apprenais aussi combien on souffre dans la vie; car il est trop vrai qu'on ne devient plus savant qu'en devenant plus malheureux. Mes lectures étaient toujours parfaitement choisies; je m'étonnais même souvent de la perspicacité que ma-

Digitized by Google

dame Darcy mettait à les diriger; et un pressentiment me disait qu'elle ne s'intéressait pas seule à moi; cependant, chaque jour elle devenait plus confiante. Un soir, je la trouvai triste, j'osai lui en demander la cause.

« C'est Charles qui m'occupe, répondit-elle; je crains que par reconnaissance il ne se sacrifie. Je crois vous avoir dit qu'il avait été élevé par ma sœur aînée; quoique peu riche, elle avait au moins une petite retraite dans le Languedoc, et moi je n'avais que cet établissement; ma sœur fut donc plus heureuse que moi, et put se charger de Charles; et comme elle reconnut bientôt dans lui des qualités aussi solides que brillantes, elle l'envoya faire un cours de droit à Paris. Vous pensez que dans un cœur tel que celui de Charles, la reconnaissance doit être bien puissante: je crains donc qu'il n'en donne une preuve qui l'éloigne de moi et qui l'enchaîne à une femme qui ne le rendrait point heureux. »

Mes joues, qui s'étaient d'abord couvertes de rougeur, devinrent glacées.

Madame Darcy reprit :

« Ma sœur est infirme, et sa fille, son unique enfant, la soigne, il faut le dire, avec une sollicitude que lui inspire une religion exaltée, mais peu indulgente. Louise est dévote, enfin; son caractère n'a ni grâces, ni charmes; sa figure est dénuée de séduction, et c'est une telle femme qui serait appelée à devenir l'épouse

Digitized by Google

de Charles, de Charles si aimable, si supérieur à tous les autres hommes!

— Il aime donc sa cousine? hasardai-je timidement.

— Je ne le crois pas; et pourtant il m'a dit que si sa tante le voulait, il épouserait Louise. »

Madame Darcy s'arrêta; et je n'avais pas moi-même la force de parler: la jalousie venait d'entrer dans mon âme, elle l'avait éclairée; je ne pouvais plus me le cacher, j'aimais un homme presque engagé, un homme qui n'avait point cherché à me revoir, à qui je n'avais sans doute inspiré qu'un sentiment passager de bienveillance.

Rentrée dans ma petite chambre, tout me parut changé, tout me sembla triste, décoloré; car je devais éteindre un sentiment qui deviendrait bientôt criminel. D'ailleurs, peut-être Charles avait-il déjà oublié cette unique entrevue qui n'avait compté que dans ma vie? Qu'était-elle en effet pour lui? Mais pour moi, grand Dieu! c'était mon unique souvenir. Perdue, anéantie par cette horrible crainte, je passai la nuit dans une stupeur douloureuse, et quand je fus forcée de me lever, je reculai à la vue du terrible ravage qu'en si peu de temps la douleur avait fait sur mes traits. Cependant il me fallait reprendre mes occupations de tous les jours, c'était mon devoir; et demain, et les jours d'ensuite elles renaîtraient aussi monotones, aussi dénuées de charmes, et il fallait s'y soumettre, car c'est

Digitized by Google

un devoir que de vivre. Oh! comme elles sont fortes ces premières douleur du cœur! comme elles éveillent les passions injustes! et comme je haïssais cette Louise d'aimer Charles et de se croire le droit d'en être aimée!

Je traînai pendant quelques jours une existence triste et sans courage, et je dus mettre mon abattement sur le compte d'une indisposition; cependant je refusai de suspendre les devoirs que je m'étais imposés.

« Tâchez pourtant d'être bien portante pour ma fête, me dit madame Darcy; Charles a reculé son départ pour y assister.

— Il part donc? dis-je à voix basse.

— Oui, la santé de Louise l'inquiète, et rien ne le retient quand il s'agit du repos de ce qu'il aime. »

Qui le croirait? il allait partir, et partir pour s'unir sans doute à une autre; et cependant une joie indicible entra dans mon âme à l'idée de le revoir encore une fois; ma tête, penchée vers la terre, se releva; mes yeux reprirent leur éclat, et le jour de la fête, je ne pourrais peindre l'étrange émotion qui m'agitait. Mes mains ne pouvaient attacher la modeste ceinture qui serrait ma taille; un instant j'avais eu l'intention de me parer des derniers présens de ma tante; pourtant, rejetant cette idée, je relevai sans aucun ornement mes cheveux noirs; mais je ne pensai pas sans orgueil que souvent on en avait vanté la beauté.

Digitized by Google

Nous offrîmes toutes nos modestes présens; après on se mit à table : alors je levai les yeux, et le beau regard de Charles rencontra le mien; mais ensuite, par une convention tacite, les yeux de l'un se fixaient sur l'autre quand ils croyaient ne pas être aperçus; nous semblions nous laisser ainsi le plaisir de nous examiner, comme si nos tristes regards ne devaient jamais se confondre. Comme elle passa rapidement cette soirée qui devait laisser une si forte trace dans mon souvenir!

On fit de la musique; Charles, dont sa tante m'avait si souvent vanté le talent, refusa d'y faire sa partie; mais moi, il me fallut accompagner mes élèves et chanter; à peine put-on m'entendre. Charles enfin se leva, dit adieu à tout le monde, et s'inclina seulement devant moi. Il partait au point du jour. Je m'enfuis dans ma chambre.

« Eh bien! me dis-je, en essayant de calmer mon désespoir, eh bien! je ne le reverrai plus; mais je l'aimerai toujours, mais jamais ma main ne s'unira à celle d'un autre; je vivrai de souvenir. Hélas! souvent après quelques années, le bonheur ne se compose que de cela.

Au bout de quelques mois, madame Darcy tomba malade; son état réclamait les soins les plus assidus; nous nous relayions pour ne jamais la laisser entre des mains mercenaires, et c'était plus souvent mon tour

Digitized by Google

que celui des autres : je dormais si peu que je n'avais pas grand mérite à lui consacrer le temps de mes insomnies. Son état cessa enfin d'avoir du danger, elle entra en convalescence; mais cette convalescence demandait les plus grands soins.

Un matin qu'elle dormait, je restais dans la pièce qui précédait celle où elle reposait, quand le bruit d'une porte ouverte avec vivacité m'effraya; je me levai, c'était Charles.... Ses yeux, sa figure, ne portaient plus aucune marque d'abattement; leur expression était brillante et animée; le contraste de la mienne le frappa.

« Bon Dieu! s'écria-t-il, qu'avez-vous donc? que vous êtes changée! Ma tante?...

— Elle a été bien mal, répondis-je; mais elle est hors de danger; elle dort, ne troublez point son sommeil. » Et je m'acheminai vers la porte; je voulais fuir, car il me semblait que Charles n'avait l'air si gai, si heureux que parce qu'il était l'époux de Louise.

Charles étendit vers moi sa main comme pour m'arrêter; et sa figure perdit toute sa sérénité.

« Vous me haïssez donc? dit-il d'une voix triste; et quand je reviens libre, quand je viens supplier ma tante de m'aider à vous obtenir, je vous trouve si pressée de me quitter... »

Mes yeux se levèrent vers les siens, et il put deviner que ce n'était pas la haine qui me rendait si trem-

Digitized by Google

blante; aussi me ramena-t-il doucement vers un siége.

« Je suis libre, continua-t-il en fixant son doux regard sur le mien, je suis libre et je vous aime depuis le premier instant qui vous offrit à ma vue. Je me suis tu, cependant : avant tout, je me devais au bonheur d'une autre; car j'ai toujours pensé que le premier devoir d'un honnête homme était de ne détruire le repos de personne. Veuillez m'entendre : j'ai été élevé avec ma cousine, à peu près du même âge que moi; son amitié m'était chère, elle avait pu prendre la confiance de la mienne pour de l'amour; j'ignorais moi-même si je n'en avais pas jusqu'au moment où je vous vis, Marceline. Mais devais-je condamner Louise au tourment d'un attachement sans espoir? Je ne cherchai point à vous revoir, et la circonstance qui nous rassembla une seule fois me prouva combien j'avais eu raison, car je partis encore plus malheureux après la fête de madame Darcy. Je trouvai Louise malade; ma vue la ranima; nous reprîmes nos promenades et nos conversations intimes; elle m'interrogea sur mes goûts, sur mes occupations; elle vit que le grand monde ne me plairait jamais, et que la vie sédentaire était celle que je préférais. Cependant, avec un tact que les femmes seules possèdent, elle devina que j'avais de l'amour et que ce n'était pas pour elle. Elle sut mon secret tout entier; je lui parlai de vous, je m'enivrai de ma passion en osant m'y livrer.

Digitized by Google

et, dès ce moment, Louise ne fut plus que mon amie.

— Etes-vous bien sûre, dis-je à Charles en essayant de retirer ma main, êtes-vous bien sûre de n'avoir jamais aimé Louise?

— Jamais aimé Louise! reprit-il avec feu, je l'aime de toute mon âme au contraire, car c'est le cœur le plus noble et le plus généreux, et si un danger vous menaçait l'une et l'autre, je risquerais ma vie pour la sauver, mais je mourrais avec vous.

» Ecoutez-moi, chère Marceline, continua-t-il, je n'ai à vous offrir que la médiocrité, et je ne désire point en sortir. Notre bonheur dépendra donc de nous-mêmes, et, pour qu'il soit durable, il faut qu'il ait pour base la confiance et l'estime; mais, je dois vous le déclarer, je ne pardonnerais jamais, fût-ce à vous, que j'aime déjà au-dessus de tout, je ne pardonnerais ni une preuve de méfiance ni un soupçon qui attaquerait mon honneur.

» Marceline, ajouta-t-il en reprenant ma main qu'il avait quittée lui-même, je vous donne un cœur tout entier, aucun des sentimens qu'il renferme ne vous est inconnu. Livrons-nous au charme qu'un amour vrai peut seul répandre sur la vie; la certitude d'être aimé et de l'être uniquement, le besoin de rendre heureux ce que j'aime, voilà tout le rêve de ma vie, Marceline; ne me réveillez pas, j'en mourrais. »

Digitized by Google

En achevant ces mots, Charles appuya sa tête sur mes mains tremblantes, et je sentis couler ses larmes.

Le lendemain de cette entrevue, madame Darcy, qui était beaucoup mieux, reçut de son neveu l'aveu de sa tendresse pour moi. Sans doute elle fit plus d'une objection avant de consentir à notre mariage; mais quels obstacles ne sont pas vaincus par un sentiment vrai? il rend aussi persuasif qu'éloquent, et notre union fut conclue.

Comment essaierais-je de peindre le bonheur de notre modeste existence, le charme de notre intérieur! Le travail qui retenait Charles loin de moi ne me faisait que mieux sentir le plaisir de me retrouver seule avec lui, et les mois se passaient sans que nous ressentissions ni un regret ni un moment d'ennui.

Je devins mère, et le jour où je remis mon fils dans les bras de son père, le jour où je le vis bénir ce fruit de notre amour, je demandai au ciel quelles délices il réservait pour les anges.

La réputation de Charles croissait; on le recherchait, chacun voulait lui confier ses intérêts; et l'estime qu'on faisait de ses talens le menait rapidement à une plus grande aisance. J'obtenais quelquefois d'aller l'entendre plaider; comme j'étais fière alors de porter son nom! comme je retenais mon souffle pour mieux écouter cette voix douce et sonore qui pro-

Digitized by Google

noncait des paroles si éloquentes pour défendre le malheur et repousser l'injustice!

Jamais tant de modestie et de bonté ne s'unirent à tant de talens acquis et de dons naturels. Un seul défaut, si on peut donner ce nom à l'exagération de la vertu, un seul défaut effrayait ce qu'il aimait : Charles montrait une sévérité extrême pour les autres et pour lui-même. Une morale pure et droite était l'élément dans lequel il fallait qu'il vécût; il lui était nécessaire comme l'air à un autre, et toute faiblesse qui pouvait blesser les convenances ou faire écarter du devoir lui paraissait impardonnable. Long-temps il refusait d'y croire; mais, s'il en obtenait la conviction, il fuyait l'insensé qui pouvait ainsi exposer son repos, car il était convaincu qu'il n'y avait de bonheur que dans la route du devoir. Et c'est d'un tel homme que j'ai consenti à me séparer! c'est d'un tel homme que j'ai causé le malheur! Et chaque heure de ma vie ne serait pas un regret!!

Depuis que M. de Bermon occupait un rang élevé dans le barreau, et que son caractère et ses talens lui avaient acquis une considération qui rejaillissait sur son heureuse compagne, quelque plaisir que nous éprouvassions dans la solitude, il fallut bien pourtant aller dans le monde. J'avais du penchant à la jalousie, mais jamais, jusqu'alors, Charles ne m'avait donné la moin-

Digitized by Google

dre alarme. Cependant il était un sujet qui élevait quelquefois de légers nuages dans mon esprit, c'était le souvenir de cette cousine dont Charles parlait souvent et toujours avec un sentiment de respect et d'amitié dont mon caractère injuste lui faisait presque un tort. Aussi éprouvai-je une contrariété très-vive en apprenant l'arrivée de cette cousine à Paris.

Elle venait solliciter le paiement d'une somme due par le gouvernement à sa mère. Louise comptait sur les services et les soins de son cousin; cette confiance était naturelle, mais cette confiance me déplut. Louise, sans être belle, avait des traits réguliers. Je ne crois pas aujourd'hui qu'elle conservât pour son cousin aucun vestige de passion; mais le souvenir de celle qu'elle avait eue m'était insupportable. Enfin, elle venait s'établir entre nous, s'emparer de la plus grande partie des momens de Charles, qui ne lui en refusait aucuns quand ils pouvaient lui être utiles. Il le faisait par devoir, mais je ne m'en blessais pas moins, et, avec l'injustice naturelle à mon caractère, j'étais toute prête à lui en faire un crime. D'ailleurs, quand nous étions tous les trois, je ne savais que dire à une femme dont le genre d'esprit affecté allait peu avec la franchise et l'exaltation du mien, et comme, par suite de cette gêne, j'étais souvent silencieuse, ils se prenaient tous deux à parler de leur enfance, des plaisirs de leur première jeunesse.

Digitized by Google

Alors j'en voulus à Charles d'avoir des souvenirs que je ne pouvais partager, et je m'isolai de lui. J'allai seule dans le monde ; mes talens, que je n'avais cultivés jusque là que pour mon mari, me servirent à y plaire ; je négligeai ma maison, mais jamais mon fils. Au contraire, je me faisais un bonheur de l'enlever à son père, ou plutôt je ne voulais pas qu'il restât entre Louise et lui.

Charles me reprocha doucement ma conduite ; je mis de l'aigreur dans mes réponses. J'avais trop de fierté, trop de vanité pour avouer que j'étais jalouse d'une femme que je trouvais si fort au-dessous de moi ; mais je me moquai de son air sentimental, je tournai en ridicule les soins que Charles lui rendait : il m'eût pardonné ma jalousie, mon injustice l'irrita.

« Eh ! quoi, me disait-il, voudrais-tu que je fusse ingrat ? La mère de Louise a élevé mon enfance, et je refuserais d'aider à assurer un peu plus d'aisance à sa vieillesse ? »

Je me repentis ; je me jetai dans les bras de Charles ; mais ce n'était que pour quelques rares instans que je retrouvais du bonheur : la défiance était entrée dans mon âme, elle n'en sortit plus.

A cette époque, ma société habituelle s'occupait beaucoup de la grande passion de M. de Morange pour moi. Jeune, gai, ne s'occupant que de plaisirs, M. de

Digitized by Google

Morange, à peine entré dans les fournitures, y avait déjà fait une fortune considérable. Cette fortune lui donnait dans le monde de la consistance, de l'aplomb; il avait le goût du luxe, et ses succès constans en affaires lui permettaient de se passer toutes ses fantaisies; sans que son éducation fût précisément négligée, il manquait peut-être de cette distinction, de ce tact exquis qui donne tant de charmes aux manières : ayant tout obtenu par l'argent, il croyait lever avec lui tous les obstacles, et, sans croire m'offenser, il répétait à tout le monde qu'il donnerait la moitié de sa fortune pour que je voulusse divorcer.

Je m'étais sérieusement fâchée lorsqu'on m'avait répété ce propos; mais M. de Morange avait tant de bonhomie dans ses inconvenances qu'on ne pouvait lui conserver une longue rancune. Cependant M. de Bermon me parla, devant sa cousine, de M. de Morange. Sans doute, si nous avions été seuls, tout se serait bien terminé; mais à une objection que je fis, Louise leva les yeux au ciel; elle semblait ressentir une si profonde indignation contre moi, une pitié si vive pour son cousin, que je montrai une fierté sans doute condamnable.

Charles m'avait priée de ne pas sortir le jour même; je ne tins nul compte de cette prière, et je le quittai pour aller faire ma toilette. Le rouge de la colère animait mes yeux; on me félicita sur leur éclat, sur ma beauté. Je

Digitized by Google

sourlais à tant d'éloges, tandis que le chagrin dévorait mon cœur : car à cette fête dont j'étais la reine, une voix sourde semblait me crier : « Malheureuse ! tu cours à ta perte. » Encore, si j'avais voulu l'entendre cette voix qui ne trompe jamais, il était temps encore, je serais rentrée de suite chez moi, et, avouant franchement mes torts, j'en aurais obtenu le pardon ; j'aurais retrouvé mon empire sur un cœur qui m'appartenait tout entier ; mais il était quatre heures du matin quand je me retrouvai dans ma chambre, dans cette chambre que depuis six ans je n'avais jamais occupée seule. Elle était solitaire.

Je fus jusqu'à la porte de l'appartement de Charles ; une indigne fierté m'empêcha d'entrer. Hélas ! si je l'eusse fait, que mon sort eût été différent !

Rentrée dans ma chambre, j'arrachai les fleurs qui chargeaient mon front. Combien je les haïssais ces parures de fête ! quelle pâleur avait remplacé l'éclat qu'on admirait il y avait si peu d'instans ! Je me sentais suffoquée, mourante ; mais je n'appelai point. Peut-être serait-il venu par pitié, et je ne voulais devoir son retour qu'à l'amour. Épuisée, je tombai dans un lourd sommeil. A mon réveil, j'appris que M. de Bermon était sorti avec sa cousine.

Charles revint seul. A son approche, mon cœur se serra ; je n'osai lever les yeux, je cachai ma tête sur

Digitized by Google

celle de mon fils, et j'attendis mon arrêt; car un pressentiment me disait que je l'avais mortellement offensé. Long-temps il garda le silence; enfin, il ordonna à l'enfant de nous laisser.

« Marceline, » prononça Charles; et sa voix prit une inflexion que je ne lui avais jamais connue; « Marceline, vous m'avez profondément blessé, et je ne puis vous pardonner qu'à plusieurs conditions. »

Je levai les yeux. Qu'il était changé! ses regards si doux, cette expression de tendresse habituelle, tout avait disparu. C'était un juge sévère, un maître; ce n'était plus Charles l'amant, l'époux de mon choix.

« A plusieurs conditions, répéta-t-il avec fermeté, et les voici : Ne plus aller dans les maisons où se trouve M. de Morange; ne jamais vous montrer dans le monde sans moi, et venir à l'instant même vous excuser auprès de ma cousine.

— Jamais! m'écriai-je; le trouble est entré avec elle dans cette maison. Je puis obéir à la première de vos conditions, mais j'en mets une, à mon tour : c'est que vous cesserez de voir cette femme dont la ridicule passion.....

— Arrêtez! s'écria Charles avec indignation, ne vous avilissez pas en calomniant votre époux. Je ne cesserai point de protéger une parente qui fut la compagne de mon enfance; je ne serai point ingrat pour satisfaire

Digitized by Google

votre orgueil. J'ai éloigné Louise pour qu'elle ne fût point témoin de vos torts. Vous avez le droit de ne pas la chercher si elle vous déplaît; mais, je vous le répète, je vous défends de voir M. de Morange. »

Demeurée seule, mes larmes, retenues par la fierté, coulèrent en abondance; cependant je ne pensai pas un instant à enfreindre des ordres que je trouvais injustes, mais qui m'inspiraient une profonde terreur; car pour la première fois je venais d'entendre parler en maître celui qui m'avait accoutumée à une entière abnégation de lui-même, et je pris pour de l'indifférence et de la dureté ce qui n'était qu'une noble dignité. Mon imagination, qu'on n'avait jamais dirigée, m'emportait toujours au-delà des bornes.

J'accusai Charles de ne plus m'aimer; à la moindre contrariété, je doutai de lui; un ressentiment assez vif se mêla à ma douleur, et si je me décidai à lui obéir, ce fut avec une dignité froide qui devait le blesser. Ma santé avait souffert de tout ce qui venait de se passer; sous ce prétexte, je m'enfermai chez moi, je fis défendre ma porte, et reçus dédaigneusement les soins de Charles; enfin, par une extrême contradiction, j'attachai un prix extrême aux sociétés que M. de Bermon m'avait interdites; je les avais trouvées souvent insipides, je me persuadai maintenant que je ne pourrais rencontrer aucun plaisir ailleurs.

Digitized by Google

Ainsi s'était détruit le bonheur d'une union si douce et si sacrée; je n'avais plus devant moi cette longue vie d'amour que j'avais cru devoir me conduire jusqu'à la tombe; mon fils même n'était plus pour moi qu'une consolation insuffisante; j'en voulais même à cet enfant de conserver la joie de son âge tandis que j'étais triste et souffrante. Bien souvent cependant nous fûmes au moment de nous rapprocher, Charles et moi; mais au travers de mille qualités qui brillaient en lui, on pouvait lui reprocher une fermeté qui allait jusqu'à une extrême sévérité. Il crut que j'avais mérité une forte leçon; il crut que l'honneur lui ordonnait de ne pas céder. Moi, je crus ma tendresse méconnue, et je n'écoutai que mon orgueil.

Un jour cependant, cédant aux prières de mon fils, je consentis à sortir avec lui. Je choisis le côté le plus solitaire du bois de Boulogne : je marchais les yeux baissés vers la terre : je me rappelais le temps, qui n'était pas encore loin, où, heureuse et gaie, je parcourais ces allées appuyée sur le bras de Charles.

« Quoi! nous étions-nous écriés souvent, il y a déjà six ans que nous nous aimons! » Et nous rappelant notre première entrevue, nous bénissions le sort et l'amour. A ce souvenir, mes yeux pleins de larmes ne reconnaissent plus le sentier que je voulais suivre; et je me trouvai dans la grande allée, qui ce jour-là était

Digitized by Google

couverte de voitures. J'entendis un cri sortir de l'une d'elles, et, rappelant mon fils, je me hâtai de fuir la vue de ce monde qui m'était insupportable; mais je fus bientôt atteinte par deux personnes qui m'avaient suivie. C'étaient M. de Morange et sa cousine. M. de Morange n'avait plus cette expression de joie qui lui était habituelle; pâle et réellement abattu, il baissait les yeux devant moi, comme embarrassé d'un état qu'il comprenait à peine lui-même. Il gagnait à ce changement; sa voix était moins bruyante, ses manières plus distinguées.

« Eh quoi! madame de Bermon, s'écria sa parente, c'est au hasard que je dois le plaisir de vous rencontrer! Je me suis présentée dix fois chez vous, et je devrais vous en vouloir; mais je sais que ce n'est pas votre faute : M. de Bermon est jaloux, ou plutôt il feint de l'être pour cacher ses torts envers vous; car personne n'ignore les soins qu'il rend... »

J'arrêtai madame de V...; elle s'excusa sur son amitié, sur l'indignation que la conduite de M. de Bermon causait à toute notre société.

Je dois l'avouer, je ne crus pas un mot de ce qu'elle me disait; j'avais trop de respect pour le caractère de Charles, je me croyais encore trop certaine de son amour, pour croire un instant qu'il pût être infidèle; mais je lui en voulus mortellement de me donner l'air d'une femme trahie.

Digitized by Google

Je sus gré à M. de Morange de ne s'être pas mêlé à cette conversation. Il marchait sans prononcer un mot, me regardant seulement avec timidité et respect; il fut même le premier à observer que leur présence pouvait m'être importune : un sentiment malheureux lui donnait un tact qu'il n'aurait peut-être pas eu sans cela. Sa cousine ne consentit pourtant à me quitter qu'après la promesse qu'elle m'arracha de venir à la fête de son mari, qu'elle célébrait le lendemain.

Je me hâtai de rentrer. M. de Bermon était sorti; je résolus de l'attendre, de m'expliquer enfin. Ah! si j'avais de cette fois suivi cette heureuse impulsion; si, forte de ma tendresse, je lui avais redemandé cet amour sans lequel je ne pouvais vivre; si, faisant taire mon orgueil, j'eusse laisser seulement parler mon cœur, que ma vie eût été différente! O mon fils, j'aurais élevé ton enfance, j'aurais joui de tes succès, je ne t'aurais point privé de ton père; enfin, je ne pleurerais point sur les fers dorés que je me suis donnés.

Minuit allaient sonner, Charles ne revenait pas; et ce n'était plus seulement le dépit, la colère qui remplissaient mon âme; pour la première fois je conçus l'idée d'une infidélité, et d'une infidélité tout entière. Hélas! ces yeux que j'avais vus si tendres, ils m'apparaissaient exprimant à une autre ce qui n'était dû qu'à moi; alors, marchant avec violence dans mon apparte-

Digitized by Google

ment, je ne retenais qu'avec peine mes cris et mes sanglots. Si je me calmais un instant au bruit d'une voiture qui s'approchait de la maison, mon agitation et ma douleur s'augmentaient quand en passant elle emportait ma fugitive espérance. Enfin, je résolus d'en finir avec mon supplice, et m'enveloppant d'un sombre vêtement, moi si craintive ordinairement, je m'élançai seule dans les rues presque solitaires.

Je savais où logeait Louise, et je fus bientôt en face de sa maison. La voiture de M. de Bermon était à la porte. Heureusement, je me mis à fuir ; car mille pensées sinistres, mille projets remplis de fureur et de folie m'auraient entraînée au-delà des bornes. Mais il fallait passer un pont pour retourner chez moi, et je conçus une fatale pensée, que ni la crainte de Dieu, ni le souvenir de mon fils n'auraient arrêtée, si je ne me fusse répété que je voulais dire adieu à Charles, que je voulais qu'il sût que c'était son infidélité qui me donnait la mort.

Il y avait peu de temps que j'étais de retour quand la voiture de M. de Bermon se fit entendre. Des fenêtres de ma chambre je voyais les siennes éclairées : il me sembla qu'il remarquait que je veillais encore ; un moment j'eus l'espoir qu'il viendrait, mais il ne vint pas ; et le matin, quand on entra dans mon appartement, j'appris qu'il était déjà sorti.

Ma colère était passée, le découragement lui avait

Digitized by Google

succédé; je me sentais seulement profondément malheureuse et abattue. J'avais et j'ai encore un caractère assez singulier : c'est que dès que le premier moment de désespoir est passé, je fuis une explication; car elle me semble inutile, persuadée que je suis qu'elle ne me convaincrait pas.

Je me déterminai donc à me taire, à laisser M. de Bermon libre; mais je pensai qu'il n'avait aucun droit de m'imposer des lois, et je résolus d'aller au bal le soir même. Cependant, je puis l'attester, j'espérais encore qu'il rentrerait, qu'il chercherait une explication. J'étais décidée à lui dire alors que je connaissais ses torts, que je lui pardonnais de ne plus m'aimer, mais que je le conjurais de se souvenir que j'étais la mère de son fils; enfin, j'arrangeais mille raisonnemens; mais il ne rentra pas, et vainement j'attachai avec lenteur chaque partie de ma parure; je voulais lui donner le temps de revenir, les heures s'écoulaient, il ne parut pas.

« Il est encore près d'elle, » m'écriai-je en frémissant de colère, et, poussée par mon malheur, je partis.

Les soins, les éloges dont je fus l'objet me firent du bien; car, quelque inférieure que vous soit une rivale, on se sent toujours humiliée d'en avoir une : je savais gré au monde de me traiter si bien, de me relever ainsi à mes propres yeux, et pendant quelques heures

Digitized by Google

je me sentis mieux : la fierté l'emportait sur la tendresse.

D'ailleurs, je venais de passer deux mois dans une solitude absolue, et la société eut pour moi tout le charme de la nouveauté. A cette réunion, une femme célèbre par sa beauté et son esprit parla d'orphelins restés sans ressource ; on proposa une quête pour ces infortunés : chacun déposa son offrande, que l'amour-propre et la vanité rendirent considérable : mais celle de M. de Morange surpassa toutes les autres; car, après avoir jeté dans la bourse tout l'or qu'il portait sur lui, il y ajouta un diamant de grand prix, dont j'avais plusieurs fois admiré la beauté, et dit à voix basse, avec une grâce et une sensibilité dont je ne l'aurais pas cru capable :

« Je suis trop heureux aujourd'hui pour ne pas contribuer au bonheur des autres. »

Mais en rentrant chez moi, je retrouvai mes douleurs et mes inquiétudes. J'avais été un peu distraite par le bruit et les flatteries qui avaient bourdonné autour de moi ; je songeais alors à ce que penserait M. de Bermon. J'appris qu'il m'avait demandée, qu'il avait paru éprouver une triste surprise en apprenant que j'étais allée au bal; j'eus l'imprudence de me réjouir de sa tristesse, je me flattai que le lendemain il chercherait une explication, et je m'endormis en rêvant une réconciliation pleine et entière. Mon réveil fut affreux : M. de Bermon

Digitized by Google

était parti avec sa cousine et mon fils! J'appris qu'il s'était rendu chez sa tante, mon ancienne institutrice, qui, depuis deux ans, était retirée à la campagne.

Partir ainsi, m'enlever mon fils, oser emmener avec lui cette femme, que je haïssais! cette conduite porta mon indignation et mon ressentiment à son comble, et pour la première fois j'osai méconnaître le noble caractère de Charles; j'osai me dire qu'il ne me traitait si mal que parce que je n'avais ni parens ni fortune; je rougis de lui tout devoir : jusque là j'en étais fière. Cette pensée donna à mes larmes une inexprimable amertume; je songeai à ma jeunesse, qui me présentait de si longues années à souffrir, et je passai plusieurs jours dans un état d'irritation que je ne puis me rappeler sans frémir.

Ce fut alors qu'un paquet de papiers me fut remis; une lettre signée de Morange, qui ne contenait que peu de mots, excita à la fois ma curiosité et mon étonnement :

« Quand vous recevrez cette lettre, madame, écrivait-
» il, je serai bien loin d'ici; je pars pour l'étranger, car
» je suis coupable de vains et insensés projets en vous
» voyant, et malheureux en ne vous voyant pas. Je vais
» exposer mon inutile vie pour ajouter à une fortune
» qui ne peut rien pour mon bonheur. Presque seul dans

Digitized by Google

» le monde, où je n'aime que vous, je vous laisse une par-
» tie de cette fortune que je donnerais en entier pour
» une heure de votre attachement; vous ne pourrez la
» remettre à personne, car c'est un secret que je confie
» à votre foi. Ne la dédaignez pas pour en faire des heu-
» reux. »

Je fus touchée de cette lettre; il y régnait une tristesse qui en excusait l'inconvenance. D'ailleurs, M. de Morange était parti; cette idée de ne plus le revoir rendit ma mélancolie encore plus profonde. Et puis, quelle est la femme qui ne soit touchée des sentimens qu'elle inspire, bien qu'elle ne veuille pas y répondre?

Cependant je ne voulus point conserver le contrat de rentes que m'envoyait M. de Morange, et je fus le déposer chez un notaire à son adresse.

Après cet événement, qui m'avait un moment peut-être distraite de ma profonde douleur, je restai de nouveau tristement abandonnée, et mes yeux ne se fermèrent plus qu'au milieu des larmes. Je repoussai toute idée consolante; mais si je descendais dans mon cœur, du moins, je n'y trouvais pas une pensée coupable: j'aimais Charles plus que je ne l'avais jamais aimé, et pourtant son injustice commençait à me blesser profondément. Que fut-ce donc quand le domestique qu'avait emmené M. de Bermon vint chercher ce qui était

Digitized by Google

nécessaire pour un long voyage? Il m'apprit que M. de Bermon se rendait à la terre de la mère de Louise.

Ainsi il allait conduire mon fils chez mon ennemie, sans daigner même m'en prévenir. J'écrivis avec toute l'indignation que m'inspirait une telle conduite. M. de Bermon me répondit froidement que je ne pouvais soigner mon fils au milieu des fêtes. Au milieu des fêtes, et je vivais dans les larmes! Ma tête s'exaspéra: j'avais sans cesse devant la pensée le souvenir de mon bonheur passé; je ne voulais point m'avouer que j'avais mérité de le perdre en méconnaissant le caractère de mon époux. Hélas! que je le jugeai mal encore en prenant la résolution à laquelle je m'arrêtai!

On divorçait alors avec une facilité malheureuse, qui présentait à chaque pas l'image de désunions permises par la loi. J'étais loin de vouloir user d'un tel moyen; mais je crus qu'en en menaçant Charles il reviendrait à moi, qu'il ne pourrait consentir à me perdre. C'est un des grands torts des femmes de ne prendre pour guide que leurs passions. Je me laissai diriger par les miennes, et je commis une faute, qu'avec le caractère de M. de Bermon j'aurais dû prévoir qu'il ne pardonnerait jamais; mais savais-je ce que je faisais dans l'état d'exaspération où m'avait réduite la solitude et l'abandon, et ne confiant mes peines à personne?

Hélas! je commis la plus dangereuse des fautes. Je fis

Digitized by Google

signifier à M. de Bermon une demande en divorce; en même temps je réclamai mon fils. Le même jour, je quittai la maison de mon mari pour me rendre dans une retraite, où j'attendis sa réponse. Mais, aussitôt après avoir mis à exécution cette fatale résolution, j'éprouvai un effroi qui ne me quitta plus. Je sus que M. de Bermon était de retour à Paris, et peu d'heures après je revis mon fils.

En pressant mon enfant dans mes bras, en baignant de mes larmes ce gage d'une union qui m'était toujours si chère, le remords vint dès ce moment se joindre à mes autres douleurs. Bientôt on me remit le consentement de M. de Bermon à notre séparation; je restai anéantie, et je compris que j'avais détruit moi-même le bonheur du reste de ma vie.

Cependant je comptais les jours, les heures qui devaient amener notre première entrevue. Elle eut lieu. J'avais passé les momens qui la précédèrent dans une douleur frénétique; mais, quand l'instant arriva, je me montrai froide et dédaigneuse, car je me croyais l'offensée. Charles ne leva pas les yeux une seule fois; il fut calme, mais profondément triste; les trois entrevues qui précédèrent la dernière se ressemblèrent, et à la fin de l'année le divorce devait être prononcé.

Pendant ce temps, je vivais dans la retraite la plus profonde : je n'en sortais que pour faire prendre l'air

Digitized by Google

à mon fils, et chaque soir, pour venir autour de cette maison où j'avais été si heureuse. Que de fois je fus près d'y entrer ! que de fois je vis Charles y revenir triste et profondément abattu !

Un soir, j'étais très-près de lui ; un sanglot déchirant s'échappa de ma poitrine ; il se retourna, et avec une bonté qui me déchira le cœur, il mit une pièce de monnaie dans ma main, car je me déguisais de manière à me rendre méconnaissable.

Mais que souvent aussi mon cœur fut déchiré par une autre douleur ! Quand il ne se rendait pas à la campagne où était Louise, elle venait à Paris, et je les voyais ensemble sans qu'ils pussent m'apercevoir. Ah ! c'est alors que j'entrais dans des accès de désespoir que les larmes de mon pauvre enfant pouvaient seules calmer. Mais tout-à-coup une pensée horrible se présenta à moi.

Il l'épousera, pensai-je, elle sera heureuse avec lui ; il l'aimera sans crainte et sans remords. Je résolus de tout arrêter ; j'envoyai chercher mon homme d'affaires, je le chargeai de prévenir M. de Bermon que je ne voulais plus divorcer, que je consentais à le laisser libre, à vivre où il voudrait. J'attendis sa réponse, l'effroi dans le cœur. C'était un refus.

« Jamais, répondit-il, je n'aurais commencé une démarche qui répugnait à mon cœur et à mon opinion ; mais l'éclat est fait, je veux être libre. »

Digitized by Google

Cependant quand nous parûmes devant le magistrat qui devait rompre nos liens, j'espérais encore. La pâleur de Charles était remarquable, et au moment où on nous invita à songer à ce que nous allions faire, au moment où nous allions signer l'acte de séparation, il montra une violente émotion.

On lut d'abord l'acte qui décidait qu'à sept ans mon fils devait retourner avec son père. Je jetai un cri, et tombai presque sans vie; la pitié entra dans tous les cœurs; M. de Bermon fit un pas pour s'approcher, et j'allais être sauvée; mais revenant à lui, il signa précipitamment l'acte fatal, et disparut.

Je restai plusieurs mois dans un état voisin de la mort. J'en sortis l'ombre de moi-même, ma figure et ma jeunesse à jamais flétries, et une pâleur mortelle répandue sur mon visage. Je ne versais plus de larmes, une idée fixe oppressait mon cœur : j'étais séparée de Charles, séparée pour toujours, et dans quelques mois on allait m'enlever mon fils.

Ce jour arriva; la nuit qui le précéda je la passai assise auprès de sa couche. Hélas! il dormait sans songer qu'on allait le ravir à sa mère, et moi je portais alternativement les yeux, de cette figure innocente à la fenêtre, où j'allais voir paraître le dernier jour où il m'appartiendrait. Il s'éveilla, s'affligea de mes larmes, et cependant il ne put cacher sa joie d'aller retrouver

Digitized by Google

son père, qu'il n'avait jamais cessé de me redemander. L'heure sonna, je le retenais avec frénésie dans mes bras, et malgré plusieurs avertissemens, je ne voulais pas le laisser aller. Enfin, m'attachant encore à une idée consolante, j'allais attacher à son cou mon portrait que je venais de faire faire, et qui me représentait telle que le chagrin et le désespoir m'avaient faite, quand on vint encore une fois demander mon fils.

« On ne peut attendre plus long-temps, dit le messager avec insistance, car il part ce matin pour Toulouse. »

A ces mots, je sentis que je n'avais plus la force de m'opposer à rien ni celle de me plaindre, et laissant tomber de ma main tremblante ce portrait auquel j'avais attaché ma dernière espérance, je ne retins plus mon enfant.

Mais la voiture qui l'emmena sembla rouler sur mon cœur, et le sentiment que j'éprouvai était à la fois si profond et si terrible, que je sentis que de tous les amours, le plus puissant est l'amour maternel.

Je ne pus alors supporter devoir mes moyens d'existence à M. de Bermon, qui, avec une générosité que j'avais vainement repoussée, m'avait assuré une pension assez considérable ; je lui en renvoyai le contrat, et je me mis à broder pour vivre. Je passais les jours et les nuits à travailler pour gagner une légère somme qui

Digitized by Google

suffisait cependant à l'existence à laquelle je m'étais condamnée; mais ce genre de vie consumait mes forces, et bientôt mes yeux, qui avaient versé tant de larmes, me refusèrent leur secours.

Un matin je les ouvris : hélas! je n'aperçus plus le jour, j'étais aveugle.

« Eh bien! me dis-je avec résignation, j'ai fait pour soutenir ma vie tout ce que j'ai pu faire; peut-être un jour Charles donnera-t-il un regret à ma mémoire, peut-être permettra-t-il à mon fils de pleurer sur la tombe de sa mère? » et je n'employai rien pour ma guérison. Ayant bientôt épuisé mes dernières ressources, je ne tardai point à connaître les horreurs de la misère. J'avais près de moi une pauvre femme, très-indigente elle-même, et qui me soignait avec plus de zèle que d'adresse. Elle se lamentait un jour de n'avoir rien à me donner, je l'entendais sans émotion ; car, accablée par le besoin et la faiblesse, il me semblait que je souffrais peu; mes peines morales même diminuaient depuis que j'en apercevais la prochaine fin.

Tout-à-coup j'entends cette femme jeter un cri de joie; je sens sa main saisir la mienne; je sens qu'elle veut m'enlever mon anneau de mariage, et je retrouve assez de forces pour le défendre; je le presse avec passion sur mes lèvres, et je me répète ces paroles que Charles avait prononcées avec tant de force le jour où

Digitized by Google

sa main le passa à la mienne : « Premier anneau d'une chaîne indissoluble, tu ne dois jamais quitter cette main ! »

J'épuisai mes dernières forces en prononçant ces paroles, et je demeurai sans connaissance. Il faut avoir été livrée au plus cruel abandon, être restée long-temps seule à dévorer ses larmes, pour concevoir quel charme on éprouve à sentir un autre gémir avec vous.

Cet autre, j'ignorai long-temps qui c'était, car je restai bien des jours dans un état de faiblesse qui m'ôtait même la force de le demander ; mais je sentais qu'on pressait mes mains, qu'on les mouillait de larmes ; j'entendais qu'on donnait d'une voix basse, autour de moi, les ordres les plus précis pour me procurer toutes les douceurs de la vie. Bientôt même on me transporta dans un jardin rempli de fleurs ; des oculistes m'entourèrent : il fut décidé que je ne perdrais pas la vue, mais que j'en serais long-temps privée.

Il serait trop difficile de vous détailler les soins dont je fus l'objet ; mais aussitôt que je fus mieux, je voulus savoir à qui je le devais. Le mari de ma tante, que je n'avais pas vu depuis des années, m'avait, dit-on, cherchée et découverte dans la triste situation où j'étais réduite. Tant que ma faiblesse dura on put me le faire croire. Cependant mon faible cœur cherchait encore à se tromper lui-même ; hélas ! j'aimais à me persuader

Digitized by Google

que Charles n'était pas étranger à ce qui se passait autour de moi.

Mais je fus bientôt désabusée, et je reconnus dans M. de Morange celui qui, avec une bonté sans égale, m'avait montré tant de soins et de dévoûment. Encore tremblait-il quand je le remerciais, tant il craignait que je ne le punisse de m'avoir vue malheureuse.

J'étais seule au monde; Charles ne m'avait donné aucune marque de souvenirs; j'appris même qu'il était parti avec mon fils pour les pays étrangers.

M. de Morange m'offrit sa main.

Dès cet instant M. de Morange retrouva la santé et la gaîté qu'il avait presque perdues. Nous nous mariâmes sans faste, sans éclat; mais après je fus environné d'un luxe qui ne faisait que s'accroître chaque jour. M. de Morange me voyait-il un instant de tristesse? il m'accablait de fêtes, de présens; j'avais les voitures les plus élégantes, les plus beaux diamans. Hélas! tout cela ne pouvait remplacer ce que j'avais perdu.

Un jour, un embarras de voitures arrêta la mienne au milieu d'une rue. Tout-à-coup je reconnus la maison où j'avais été si heureuse; mes larmes, que je croyais taries, coulèrent de nouveau. Ainsi je passais ma vie dans les regrets ou dans les fêtes. Et combien de fois, pour ne pas affliger l'être si bon à qui j'avais remis mon sort, essayai-je de cacher sous un ban-

Digitized by Google

deau de diamant les nuages de mon front! J'espérai que le changement de lieu pourrait me distraire : je voyageai, je parcourus des pays nouveaux; mais toujours le chagrin qui dévorait mon cœur me suivait. Enfin, j'achetai une terre magnifique; j'y fondai une école de jeunes filles, un hospice de vieillards; je réparai autant qu'il fut en moi les malheurs des autres. Le temps m'avait appris à cacher mes peines, mais ne les avait pas détruites. Cependant je croyais que ma reconnaissance pour M. de Morange m'ordonnait d'être heureuse, ou du moins de le paraître. Je m'interdisais jusqu'au nom de mon fils; et pourtant le Ciel sait que le bonheur de le revoir était le seul rêve de ma vie. Hélas! je devais le revoir; mais à quel prix!!!

Douze ans s'étaient écoulés depuis ma séparation d'avec M. de Bermon. Ma fête arriva. Ordinairement M. de Morange la célébrait par des réunions nombreuses. Celle-là il me proposa de la passer en tête-à-tête, et d'aller dîner dans la maison d'un de ses amis absent. Assez indifférente sur tout, j'éprouvai pourtant de l'étonnement de ce changement de goûts chez un homme qui aimait autant la dissipation et le luxe, et, me reportant vers le temps où ma fête, célébrée pourtant simplement aussi, me paraissait si charmante, je sentis ma tristesse devenir plus profonde; mais voyant combien elle affligeait M. de Morange, je tâchai de la vaincre, et

Digitized by Google

montrai quelque plaisir en entrant dans une charmante petite maison située sur les Boulevards-Neufs.

Je me souvins de l'avoir remarquée plusieurs fois. M. de Morange m'apprit alors qu'elle était à moi, et qu'il y avait réuni une brillante société pour me surprendre. Hélas ! j'étais bien ingrate pour tant de soins ; cependant j'essayai d'être gaie ; mais, malgré moi, j'éprouvais comme le pressentiment d'une douleur nouvelle. J'espérais que la nuit mettrait fin à ma contrainte et que je me retrouverais seule ; mais une illumination charmante embellit tout-à-coup le jardin, et il fallut renoncer à chercher la solitude.

On parla de danser, de placer des orchestres dans différens bosquets, et M. de Morange, tout occupé de faire exécuter ce nouveau projet, n'écoutait qu'avec distraction la prière d'un de ses gens qui insistait pour obtenir la permission de faire atteler afin de reconduire chez lui un monsieur très-malade qui venait de tomber sans connaissance à la grille.

« Il est, ajoutait-il, accompagné de son fils, un tout jeune homme, qui se désole de ne pouvoir trouver de prompts moyens de transport. »

M. de Morange ordonna qu'on préparât une voiture, et n'y pensa plus ; mais moi, émue, entraînée par un pressentiment douloureux, je m'approchai de la grille près de laquelle restait étendu l'étranger. J'entendis une

Digitized by Google

respiration courte et pénible; le jardin, qui n'avait pas encore été illuminé de ce côté, s'éclaira tout-à-coup, et je reconnus dans cet homme mourant, dans cette figure pâle et flétrie, l'objet de mon premier, de mon unique amour, Charles, le père de mon fils. Je restai là les yeux fixés sur cet objet si cher.

Il revint un peu à lui; il essaya de rassurer son fils, et le gronda doucement d'avoir causé du dérangement et d'avoir accepté une voiture. Cependant, vaincu par ses instances, il essaya de se soulever pour s'y rendre; alors il tourna la tête du côté où j'étais: mon vêtement blanc, mon attitude le frappèrent sans doute; car il porta la main à son front, et, baissant la tête sur sa poitrine, il perdit de nouveau connaissance.

Non, je ne puis dire ce que je souffris. C'était la première fois que je revoyais Charles depuis douze ans; la mort l'avait marqué de sa fatale empreinte, et moi, j'étais couverte d'habits de fête, entourée de plaisirs et de luxe, et peut-être plus malheureuse que lui.

On l'emporta; je restai pâle et glacée, tenant les barreaux de fer d'une main raidie. On me chercha, et on me retrouva tellement changée, les yeux si pleins d'égarement et de désespoir, que M. de Morange devint bientôt aussi triste qu'il était joyeux. Quand nous fûmes seuls, je me jetai presque à ses genoux en le conjurant de me laisser sortir.

Digitized by Google

« C'est Charles ! c'est le père de mon fils ; permettez-moi de le revoir une fois, une seule fois, » lui répétais-je avec cette voix du cœur à laquelle rien ne résiste.

M. de Morange me promit tout ce que je voulus ; mais il me conjura d'attendre pour savoir dans quel état se trouvait M. de Bermon. Il avait chargé son valet-de-chambre d'accompagner le malade, et il courut l'interroger dès qu'il apprit son retour ; il essaya de me cacher la vérité ; mais je l'obtins, et je sus enfin que M. de Bermon était attaqué d'un anévrisme au cœur qui mettait à chaque instant sa vie en danger ; on l'avait cependant laissé un peu mieux, et je consentis à demeurer jusqu'au lendemain matin.

Mais j'envoyais d'heure en heure ; tantôt Charles donnait quelque espoir, tantôt il allait plus mal ; je voulais courir près de lui, puis j'étais arrêtée par la crainte de lui causer une émotion dangereuse ; enfin, j'étais dans un tel état d'exaspération, que M. de Morange ne consentit à m'accorder la permission de sortir que si je prenais une potion calmante qu'il me présenta : c'était de l'opium, qui me jeta dans un fatigant et profond sommeil.

A mon réveil, un soleil magnifique brillait sur ma tête, et cependant je me sentis frappée d'un pressentiment affreux ; je résolus d'en finir avec mon supplice, et, m'enveloppant d'un vêtement du matin, je parvins à sortir sans être aperçue.

Digitized by Google

Malgré ma faiblesse, je marchais avec rapidité ; mon état tenait de la folie. J'arrivai devant la maison de M. de Bermon ; j'entrai sans rien demander ; mais, arrivée à la moitié de l'escalier, il me sembla entendre des gémissemens étouffés : alors, poussée par cette fièvre d'opium qui me soutenait encore, je n'hésitai pas ; je franchis plusieurs pièces, et dans la dernière, étendu sur un lit, caché sous un linceul, reposait froid et immobile mon Charles, mon époux, celui que je n'avais jamais cessé d'aimer ; à genoux près de lui, baignant de ses larmes les mains livides de son père, je revis mon fils. Il leva les yeux, et, me repoussant d'un geste, il s'écria :

« Laissez-moi, laissez-moi seul avec lui !

— Il est mort, prononçai-je d'une voix brisée, il est mort sans que sa main ait pressé la mienne, sans qu'il m'ait dit un mot de pardon !...

— Vous êtes donc ma mère ? s'écria le fils de Charles en se levant. Ah ! comment avez-vous pu l'abandonner, lui si bon, si noble, si parfait ? » Et d'amers sanglots sortaient de sa poitrine. « D'hier seulement, continua-t-il, je sais que vous existez ; je vous avais pleurée morte, et je croyais répandre ces larmes sur un doux souvenir ; mais quand mon père s'est vu près de mourir, il m'a dit que vous existiez, que je devais vous aimer, vous respecter, et que cependant vous étiez l'épouse d'un autre. Ah ! j'en suis sûr, vous l'auriez cherché plus tôt

Digitized by Google

si, depuis douze ans, vous aviez vu sa tristesse et le dépérissement de sa santé. Hélas! moi je croyais que c'était votre perte qu'il pleurait, et c'était votre abandon.

— Cruel enfant! m'écriai-je, c'est lui qui m'a repoussée, une autre...

—Paix, ma mère! s'écria mon fils avec force; elle est muette pour toujours cette bouche qui ne connut jamais le parjure; mais voici qui répond. »

En parlant ainsi, Henri souleva le drap mortuaire qui couvrait les restes de son père, et je vis mon portrait attaché sur sa poitrine.

« Jamais, reprit mon fils en pleurant amèrement, jamais ce portrait ne l'a quitté; il partagea avec moi sa dernière pensée. »

Je tombai à genoux près de cette couche où gisait celui que j'avais tant aimé, et un moment mon désespoir s'unit à celui de mon fils.

Hélas! ce fut la première et la dernière fois, car je ne pus jamais obtenir qu'il se rapprochât de moi; il suivit son père jusqu'à son dernier asile, et disparut ensuite sans que j'aie pu découvrir ce qu'il était devenu.

Me voici arrivée au moment le plus embarrassant, au moment où, moi obscure jeune fille, je suis obligée de prendre la plume pour apprendre à ceux qui auront lu avec intérêt le récit des malheurs de madame

Digitized by Google

de Morange, comment ce récit est arrivé jusqu'à moi. On affirme tant de choses pour donner un air de vraisemblance à l'histoire la moins vraisemblable, que moi, qui n'ai ni l'art ni la magie du style, j'ai peur d'inspirer bien peu de conviction. Il est pourtant certain que je n'ai inventé ni arrangé aucun de ces événemens, et que le touchant intérêt que la vérité leur donne m'a seul engagée à l'offrir aux éditeurs du *Livre rose ou Causeries de jeunes femmes*. Ce dernier titre fut pour moi comme si on m'avait dit : Révélations des peines du cœur, des erreurs, des faiblesses et des passions. Pourquoi, me suis-je demandé alors, ne livrerais-je pas au public une vie de femme malheureuse, et malheureuse par sa faute, une vie qu'elle a écrite dans ses jours d'intolérable ennui, dans ses plus longues nuits d'insomnie et d'angoisse?

Mais qu'est devenue cette infortunée? se demandera-t-on après avoir connu ses malheurs; souffre-t-elle encore, ou la mort a-t-elle fini ses longs chagrins?..... Hélas! je ne suis point auteur, et je ne sais comment faire passer dans l'âme de mes lecteurs l'attendrissement qui me prend à son souvenir; mais je l'ai vue mourir, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir oublié sa tombe: tombe fastueuse, ornée de marbre et de bronze, mais où viennent du moins couler les pleurs d'un fils.

Je demeurais depuis près de deux ans, avec ma famille, au quatrième d'une maison dont le premier

Digitized by Google

étage, somptueux et magnifique, était habité par une dame dont on vantait la bienfaisance et la bonté. Elle n'était plus jeune, disait-on, et le mauvais état de sa santé la forçait de vivre dans la retraite.

De temps en temps pourtant je voyais monter dans un bel équipage une forme de femme frêle, délicate, et se soutenant à peine.

Un jour je m'élançai imprudemment; les chevaux partirent avec impétuosité, la roue me rejeta sur les marches de l'escalier; je pouvais, je devais être écrasée. Un cri perçant sortit de la voiture, et, peu de minutes après, je revins à moi dans les bras d'une femme plus pâle peut-être, plus effrayée que je ne l'étais moi-même. Ses larmes tombaient sur mon front; elle paraissait désespérée. Je me hâtai de la rassurer. Elle exigea néanmoins que son médecin m'examinât avec le plus grand soin.

Depuis cet accident je vis tous les jours madame de Morange, et tous les jours je m'attachai davantage à elle, car elle avait une bonté, une grâce que je n'ai rencontrée dans personne; mais c'était une grâce abattue et mélancolique. Je ne l'avais jamais vue sourire, et pourtant elle se plaisait à voir la joie des autres. Jamais non plus elle ne paraissait importunée des manières de son mari, qui étaient si différentes des siennes. Elle trouvait même toujours des prétextes pour qu'il sui-

Digitized by Google

vît ses goûts, pour qu'il fût heureux à sa manière.

Je n'osais lui demander le motif de la profonde mélancolie qui la minait; mais un jour je la surpris à genoux qui priait Dieu de lui rendre son fils, et dès ce moment elle me confia tout.

« Voilà, me dit-elle, en me remettant un petit cahier, ce qui est échappé de mon âme; car, sans cela, le remords, le désespoir m'aurait étouffée. Chère enfant, gardez ce récit, et si quelquefois vous étiez tentée de céder à l'orgueil, souvenez-vous de moi, ma jeune amie, souvenez-vous-en. »

Depuis ce jour, nous parlâmes souvent de son fils. Elle se plaisait à me détailler les grâces de son enfance; mais quand elle revenait sur leur dernière entrevue, quand elle disait : « Mon fils m'a presque maudite, » il y avait dans ces paroles un désespoir si déchirant, que je la trouvais trop punie. Que de fois aussi je l'ai vue pleurant sur la magnificence dont elle était environnée!

« Mon fils, s'écriait-elle avec angoisse, mon pauvre enfant manque peut-être du nécessaire. »

A cette époque, l'horrible fléau qui dévasta l'Europe vint s'abattre sur Paris. Chacun trembla pour ce qu'il aimait avant de trembler pour lui-même. Ce fut alors que se révélèrent les vertus de madame de Morange; car ce ne fut point seulement de l'or qu'elle prodigua pour soulager le malheur, et elle, si faible, si débile,

Digitized by Google

dont la vie ne paraissait tenir qu'à un fil, sentit ses forces renaître, et il fallait se jeter à ses pieds pour l'empêcher de rester au milieu des miasmes dangereux qu'exhalait constamment le lit des malades.

« Que puis-je craindre? disait-elle quand on la suppliait de se ménager; la mort ne vient pas à qui l'appelle. »

Elle vint cependant la cruelle, elle vint avec son terrible cortége, et, un soir, d'horribles convulsions saisirent la mère du pauvre, la Providence de tant de malheureux; à son tour elle les connut ces affreuses tortures qu'elle avait plaintes et soulagées tant de fois. Elle voulut que je la quittasse, et ma mère même vint me chercher. Je dis à madame de Morange ce qui était vrai, c'est que je n'éprouvais aucune frayeur; que je souffrirais mille fois plus si je m'éloignais d'elle; que j'étais sûre de tomber malade: j'obtins de rester.

Le troisième jour le danger devint pressant, et son médecin, qui ne l'avait point quittée, s'approcha de moi; sa main était mouillée d'une sueur froide, et le craquement de ses dents annonçait la contrainte qu'il s'imposait.

« Elle est dans le plus grand péril, me dit-il, et il faut que je l'abandonne, car moi-même je suis atteint, et je sens que je le suis mortellement. Vous pensez que je ne crains pas la mort, ajouta-t-il avec une résolution

Digitized by Google

qui luttait énergiquement contre la douleur; mais mourir quand je puis être utile, mourir dans ce moment, cela est affreux. Je vais vous envoyer, si je puis le découvrir, un jeune homme en qui j'ai la plus grande confiance. » Et, se soutenant à peine, le docteur se traîna vers la porte; en passant, il jeta un triste regard sur madame de Morange : c'était un mourant qui en abandonnait un autre.

Quelques heures se passèrent. M. de Morange, qui avait veillé plusieurs nuits, était assoupi sur un fauteuil, car je n'avais pu obtenir qu'il quittât l'appartement de sa femme; je le réveillai pour l'engager d'aller chercher des secours : il me semblait que la mort avançait à pas de géant, et je ne voulais pas la laisser arriver sans essayer de la combattre encore, quand tout-à-coup le bruit d'une marche précipitée me rendit un peu d'espoir : un secours semble la vie elle-même dans ces momens terribles.

C'était le médecin envoyé par le docteur S...

Je lui montrai madame de Morange en lui demandant des nouvelles du docteur.

« Il n'a pas deux heures à vivre, me répondit-il d'une voix sourde; et celle-ci, en saisissant le bras de la malade et en le laissant retomber, celle-ci n'a pas même ce temps.

—Mon fils! balbutia dans ce moment madame de Mo-

Digitized by Google

range d'une voix sèche et étranglée, mon fils! vais-je donc mourir sans te revoir!

— Pourquoi son fils n'est-il pas là? dit le jeune homme d'un accent presque sévère.

— Mon fils! mon Henri! répéta la voix de la mourante, pardonne-moi; et toi Charles, mon époux, ne me repousse pas, et que la mort rejoigne au moins ce qui fut désuni sur la terre.

— Mon Dieu! serait-ce donc ma mère? s'écria le docteur en écartant vivement les rideaux. Est-ce elle que je retrouve et que je ne puis sauver? »

Il y avait tant d'angoisse et de douleur dans cette exclamation qu'elle arriva au cœur de la mourante; elle tourna ses yeux déjà presque vitrés sur le jeune homme debout devant elle.

« Oh! dites que vous n'êtes pas ma mère; oh! dites-le pour que je ne me livre pas au désespoir et au remords! s'écria-t-il; car cent fois déjà j'en ai ressenti d'avoir repoussé ma mère, et si c'était vous, ce serait affreux de ne vous retrouver que pour vous perdre.

— C'est la voix de mon Charles, balbutia l'infortunée madame de Morange; cette voix vient m'apprendre à mourir : va, ne me plains pas, elle sera bien douce l'heure qui nous rejoindra; mais j'aurais tant voulu embrasser et bénir mon fils!

— Eh bien! ma mère, bénissez-le, dit le jeune homme

Digitized by Google

en se jetant à genoux devant elle; pardonnez-lui, car il fut bien coupable, il vous a montré une cruelle ingratitude : il savait que vous le cherchiez, et pour vous échapper, il a quitté jusqu'au nom de son père.

— Mon Henri! mon enfant! dit la mourante en appuyant sa tête livide sur l'épaule de son fils; oh! laisse-moi te dire combien de fois je t'ai demandé au Ciel; mais je vais mourir, et je ne te retrouve que pour te perdre.

— Non, vous ne mourrez point! s'écria Henri en se relevant avec fureur, non, vous ne mourrez point : Dieu doit enseigner à un fils à sauver sa mère. »

Mais, hélas! tout fut inutile : ni soins ni prières ne purent arracher madame de Morange à son sort; cependant, au milieu de ses cruelles douleurs, elle conserva toute sa connaissance, et un sourire céleste éclairait sa physionomie en contemplant son fils.

« Tu m'aimes donc? disait-elle d'une voix à laquelle la tendresse maternelle avait rendu toute sa douceur; tu m'aimes? répétait-elle; tu viendras pleurer sur ma tombe; tu permettras qu'elle soit près de celle de ton père? » Et elle expira.

ELISA DENNEVILLE.

Digitized by Google

TABLE.

Pages.

L'Orpheline, ou la Famille Edgermond. — Adélaïde de Thalaris. 1

Le Store. — Madame Gabrielle Derby. 103

Albéric. — Madame Sophie Brisset. 167

Secret de Femme. — Germaine d'Aigue-Morte. 205

Le Fils du Pacha. — E. Desaut. 285

Le Divorce. — Elisa Denneville. 321

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

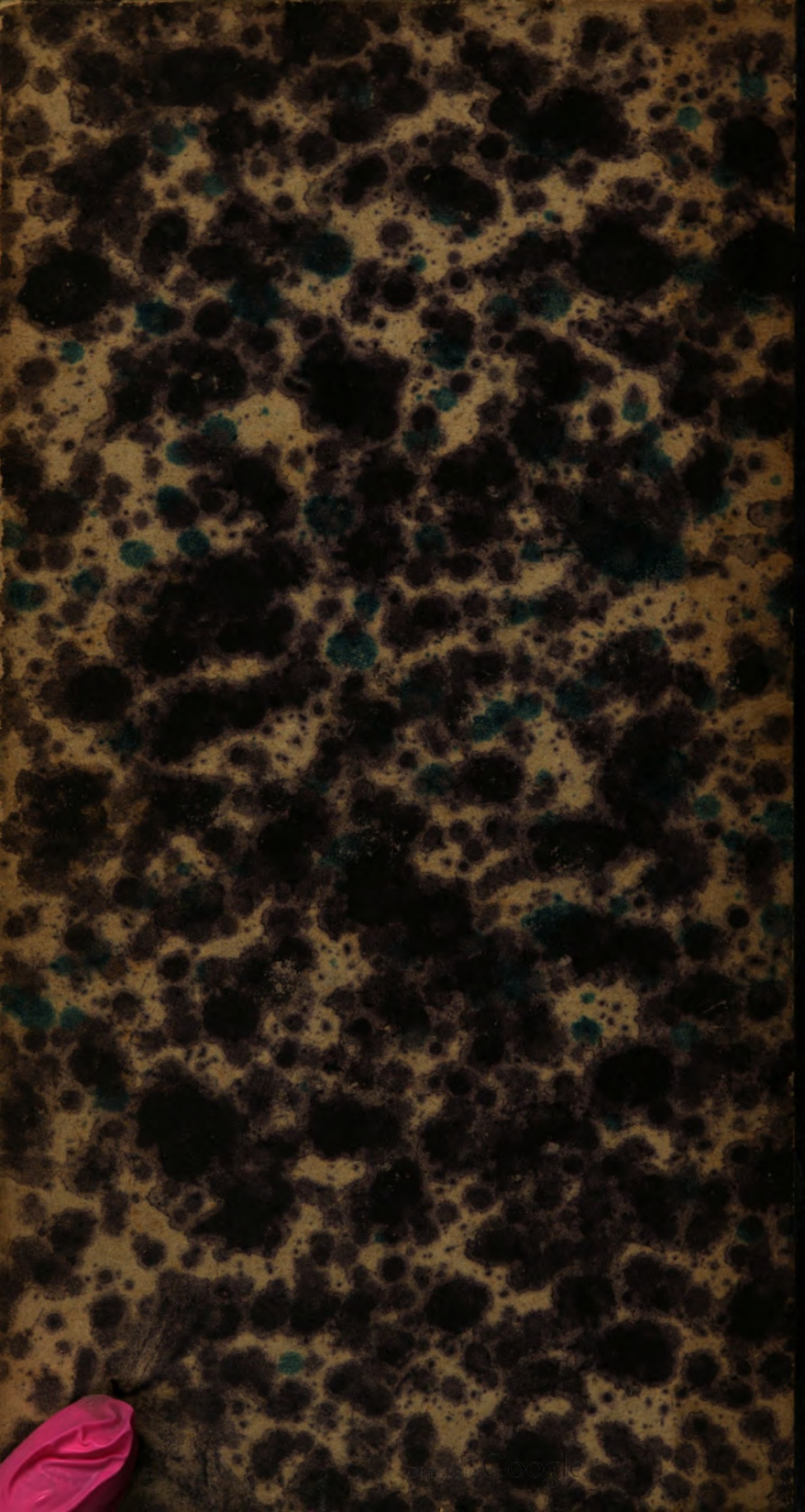
Digitized by Google

Digitized by Google

FEB 0 1 1985

DATE DUE

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
AA 000 202 513 8